



C E D E M

La participation culturelle des habitants de Bressoux-Droixhe

**Structure de la vie culturelle, modalités de participation et
dynamiques de genre**

Février 2013

Auteur du rapport : Jérémy MANDIN

Direction de la recherche : Marco MARTINIELLO

Centre d'étude de l'ethnicité et des migrations

Institut des Sciences Humaines et Sociales

Université de Liège

Remerciements

L'enquête qualitative à la base de ce rapport n'aurait pas été possible sans la participation des habitants et des acteurs de terrain de Bressoux-Droixhe. Pour cette raison, l'équipe de recherche les remercie pour avoir accepté de partager leur connaissance du quartier à travers les rencontres et les interviews.

Liège, le 15 février 2013

Jérémy Mandin et Marco Martiniello

SOMMAIRE

Introduction	7
I – Les objectifs de l'étude.....	8
II – La méthodologie.....	9
III – Le cadre théorique.....	11
IV – La structure du rapport	14
Partie I : Le quartier de Bressoux-Droixhe, bref aperçu du contexte local	15
I - Les données socio-démographiques locales : forte représentation des jeunes et des populations étrangères dans un contexte socio-économique fragile.....	16
1. Avertissements sur les chiffres.....	16
a. Des données relativement datées.....	16
b. Rendre compte de la diversité des populations du quartier : les limites des chiffres relatifs aux populations d'origine étrangère.....	17
2. Quelques éléments du profil démographique de Bressoux-Droixhe.....	18
a. La présence importante des jeunes dans le quartier	18
b. Une population étrangère inégalement répartie dans le quartier	20
3. Des disparités socioéconomiques au sein d'une partie fragilisée de la ville.....	22
a. Une situation socio-économique précaire qui touche inégalement le territoire de Bressoux-Droixhe	22
b. Une situation socioprofessionnelle différente entre la population masculine et la population féminine du quartier.....	23
4. La question des données disponibles sur la participation culturelle des habitants.....	24
II – Les dynamiques sociales au sein des quartiers : dans quel cadre se développe la participation culturelle locale ?	28
1. Bressoux, la démarcation sociale entre le « haut » et le « bas ».....	28
2. Droixhe, de quartier résidentiel prisé à quartier en attente de requalification	29
a. Une cité prisée, progressivement dévalorisée	29
b. Un projet de requalification en suspens	31
Conclusion	32

Partie II : Structuration de la vie culturelle locale et modalités de participation..... 34

I – La structuration de la vie culturelle locale : ressources et vie culturelle locale.....	35
1. Les ressources institutionnelles locales : espaces et outils de coopération culturelle	35
a. De multiples lieux d’activité culturelle	35
b. Les outils de coopération culturelle	40
2. Les modalités d’existence d’une scène culturelle locale	42
a. La scène artistique locale, les habitants comme acteurs culturels	42
b. Les ressources mobilisables par les artistes locaux.....	44
c. La pratique artistique dans le contexte du quartier : le poids de l’image.....	46
II : La perception de la vie culturelle locale par les habitants du quartier	48
1. « Il n’y a rien » : le discours sur les initiatives culturelles dans un quartier fragilisé	48
a. Un discours à première vue paradoxale : « il n’y a rien »	48
b. La place de la culture dans un quartier vécu comme difficile.....	49
2. La perception des institutions culturelles locales : le registre de l’extériorité	51
a. Une fréquentation perçue comme extérieure et peu attachée au quartier.....	51
b. « Ce n’est pas pour nous » : une programmation perçue comme éloignée des pratiques culturelles locales ?	53
3. Les pratiques culturelles et les relations interethniques : entre échanges quotidiens et impression de cloisonnement.	55
a. L’existence de représentations ethnicisées de la participation culturelle	55
b. Pratiques culturelles et perception des relations interethniques : Entre impression de cloisonnement, revendication de la diversité culturelle du quartier, et cohabitation quotidienne	57
III Les modalités de participation culturelle des habitants du quartier	60
1. La place importante de l’école dans le processus de socialisation à la culture	60
a. L’école comme lieu identifié des pratiques culturelles, un phénomène de remise de soi60	
b. Le cas du cinéma de quartier : l’école comme cadre de fréquentation des institutions culturelles locales	61
c. L’école comme espace d’initiation aux pratiques culturelles	62
2. Des cas de participation limitée : la question de la conformité aux codes de la participation culturelle.	63
a. Une jam session : un évènement dans le quartier plutôt qu’un évènement de quartier. 63	

b. Le cas des séances du cinéma de quartier : un public en décalage avec les codes et la norme de bonne conduite.....	66
3. Des cas de participation effective : l'importance de constituer les habitants comme acteurs.....	68
a. L'organisation d'un festival dans le quartier : un évènement impliquant les jeunes habitants.....	68
b. Une fête autour de la nourriture : la mobilisation du public associatif	69
Conclusion	71

Partie III : Les dynamiques de genre dans la participation culturelle des habitants du quartier 73

I – Des inégalités dans l'investissement des espaces d'activités socio-culturelle.....	74
1. Les représentations sociales attachées aux publics masculin et féminin.....	74
a. Les hommes : la figure du jeune « voyou ».....	74
b. Les femmes : le registre de la victime et de l'appartenance culturelle.....	76
2. L'investissement inégal des espaces publics et culturels.....	78
a. La place de la libération : un cas d'investissement genré de l'espace public	78
b. La Maison des Jeunes : un public majoritairement masculin.....	80
c. La bibliothèque : un public féminin plus conforme aux usages des lieux.....	81
3. Le traitement différencié des publics masculin et féminin du quartier	83
a. Canaliser les garçons, libérer les femmes : des objectifs différents en fonction du genre.....	83
a. Une remise en cause des stéréotypes de genre à sens unique ?.....	86
II – Participation culturelle et poids des rôles sociaux de genre.....	88
1. Profils de femmes participants à la vie culturelle locale.....	88
a. Jaloua, le poids du sentiment d'insécurité et du contrôle social	88
b. Christelle, le poids de la précarité économique et de la prise en charge des enfants.....	89
c. Chadia, la mobilisation de femmes musulmanes autour de projets de sortie	91
2. Profils d'hommes participant à la vie culturelle locale	92
a. Nacer, un entrepreneur culturel : le réinvestissement des valeurs masculines dans une activité professionnelle	92
b. Fadel, le poids ressenti des normes de genre	93
III – La question du sous-investissement de l'espace public et culturel par les femmes du quartier.....	95
1. La nécessité de nuancer l'aspect « culturel » des inégalités en termes de genre.....	95

a.	Le risque de réduire la population féminine à une appartenance culturelle.....	96
b.	Des dynamiques de genre transversales aux populations rencontrées.....	96
c.	Le risque de s'enfermer dans une conception déterministe de la culture	97
2.	Des modalités de participation spécifiques plutôt qu'une non-participation	98
a.	Des circuits spécifiques de participation ?	98
b.	Un rapport moins distant à certaines institutions culturelles.....	99
c.	Des ressources sociales et une capacité d'organisation et de prise de parole	99
	Conclusion	100
 Partie IV – Recommandations.....		102
	I – La participation des habitants de Bressoux – Droixhe	104
	II – Prendre en compte la question du genre.....	107
 Conclusions générales		110
 Bibliographie		116
 Annexes		119

Introduction

I – Les objectifs de l'étude

Ces dernières décennies ont vu évoluer certaines zones urbaines. Des phénomènes de paupérisation ont contribué à fragiliser certains quartiers souvent perçus et décrits comme des lieux de relégation économique et sociale, comme des quartiers « difficiles ». Parallèlement, les migrations passées et présentes en Belgique ont contribué à y développer un processus de diversification culturelle. Comme de nombreuses villes belges et européennes, Liège est donc appelée à relever le défi d'offrir à ses habitants les conditions d'une cohabitation paisible et épanouissante au sein de ses quartiers.

Dans cette perspective, la participation culturelle apparaît comme un facteur important de transformation et de développement local des quartiers au même titre que le développement social, urbain et éducatif. L'étude vise à fournir des données objectives sur l'état de la participation culturelle des habitants de Liège ainsi que des recommandations innovantes pour encourager une telle participation. Le Centre d'Etude de l'Ethnicité et des Migrations (CEDEM) de l'Université de Liège s'est vu confié cette mission par l'Echevinat de la culture de Liège. Pour pouvoir réaliser la recherche dans un temps bref, le quartier de Bressoux-Droixhe a été désigné terrain d'enquête prioritaire.

Cette enquête de courte durée (9 mois à mi-temps) s'est centrée sur plusieurs axes d'investigation :

- L'état des lieux sociodémographique du quartier de Bressoux-Droixhe
- La structuration du champ culturel local
- La perception de la vie culturelle par les habitants du quartier
- Les modalités de participation des habitants à la vie culturelle

Répondant aux préoccupations d'un certain nombre d'acteurs culturels, la recherche portera une attention particulière aux effets **des dynamiques de genre** sur la participation culturelle dans le quartier de Bressoux-Droixhe.

II – La méthodologie

La méthodologie employée pour mener à bien cette recherche s'appuie sur la littérature théorique et empirique concernant la sociologie de la culture et la sociologie du genre. Il s'agit d'une recherche principalement qualitative qui s'appuie sur plusieurs outils de récoltes de données.

Observations participantes

La recherche s'est d'abord caractérisée par la présence du chercheur au sein du quartier. La participation à des activités culturelles, sportives, sociales ou religieuses, et l'attention portée aux interactions dans l'espace public (rue, place, etc.) ont permis au chercheur d'observer ce qui se passe au quotidien à Bressoux et à Droixhe. Cette ethnographie du quartier, à différents lieux et à différents moments de la journée, a été consignée, sous la forme de comptes rendus, dans un « journal de terrain. » Un aperçu de cette sociologie de terrain est présenté en annexe 1.

Entretiens

L'enquête de terrain s'est aussi fondée sur une série d'entretiens semi-structurés. Ces derniers prennent la forme d'interviews individuelles ou collectives. Dans la plupart des cas, les entretiens sont préparés, relativement longs et font l'objet d'un enregistrement. D'autres sont au contraire improvisés au gré des opportunités du terrain. Ils peuvent être spontanés, brefs et non enregistrés. Dans ce cas, ils sont référencés et notés soigneusement dans le journal de terrain. Pour des raisons de confidentialité, les entretiens sont tous anonymisés.

Les entretiens sont appelés « semi-structurés » car ils sont basés sur un protocole où le chercheur structure la discussion autour de thèmes déterminés sur lesquels le répondant est invité à s'exprimer.¹ En d'autres termes, cet outil est conçu comme un moyen de récolter des « points de vue. » Dans l'idéal, l'entretien se transforme en « discussion instructive pour les deux parties. »²

La durée des entretiens enregistrés varie entre une trentaine de minutes et plusieurs heures. Ils ont fait l'objet d'une première écoute assortie d'une prise de notes exploratoire. La plupart d'entre eux ont ensuite été partiellement ou totalement retranscrits. La liste anonymisée des personnes rencontrées durant l'enquête est visible en annexe 2.

¹ Michelat G., « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue Française de Sociologie* n°16, 1975, pp. 229-247.

² Beaud S. et Weber F., *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, p. 203.

Focus groups

Les focus group sont des discussions collectives enregistrées et encadrées par une équipe de recherche. Leur objectif est de reconstituer le temps d'une discussion les interactions telles qu'elles peuvent exister sur le terrain. Pour ce faire, les personnes invitées au focus group sont sélectionnées pour représenter la diversité des situations et des points de vue présente dans le quartier. Par conséquent, ont été invitées des personnes d'âges, d'origines, ou de statuts (commerçants, acteurs associatifs, etc.) différents. Les participants ont été sélectionnés sur la base des entretiens individuels menés au cours de l'enquête. Après autorisation de la personne concernée, une invitation au focus group était donc envoyée. Les focus groups sont menés par une équipe de recherche constituée d'un « animateur » chargé de distribuer la parole aux participants et de rappeler les thèmes de discussion, et d'un ou deux « secrétaires », chargés d'observer les échanges et d'en noter les détails (attitudes non verbales, etc.).

Afin d'intégrer la dimension du genre dans l'étude de la participation culturelle, trois focus groups ont été menés. Le premier focus group a rassemblé des représentants d'associations ou de services publics investis dans la vie culturelle de Bressoux-Droixhe. L'objectif était de récolter des informations sur les perceptions et les pratiques de ces acteurs face à la question de la participation culturelle des hommes et des femmes du quartier. Les deux autres focus groups on rassemblés successivement des habitants et des habitantes de Bressoux et de Droixhe. Cette séparation en fonction du sexe des participants avait pour objectif d'identifier d'éventuelles différences de perception et de pratiques entre le public masculin et le public féminin du quartier.

A ce stade, il est important de souligner que le troisième focus group, à destination des habitantes du quartier a connu quelques difficultés. Ainsi, malgré 15 invitations distribuées et 6 confirmations reçues par téléphone, seul trois participantes seront présentes. En outre, l'une d'elle ayant invité un homme à participer, la séparation sur un critère de sexe n'a pas pu être assurée. Les données recueillies à l'occasion de ce focus group ont pu être complétées, par deux autres interviews collectives réalisées avec des groupes de femmes du quartier (un groupe constitué au sein d'un service socio-culturel de la ville, et un groupe de participantes à une activité sportive hebdomadaire). L'organisation des focus groups est décrite en annexe 3.

Recherches documentaires

La collecte de données s'est aussi faite par le biais de recherches documentaires auprès d'associations, de services communaux, de bibliothèques. Certaines productions culturelles locales sont également diffusées sur Internet (clips de Rap, créations audio visuelles, vidéo humoristiques, etc.).

La récolte des données a été réalisée par une enquête de terrain auprès de différentes institutions culturelles locales (le cinéma Le Parc, l'espace Georges Truffaut, la bibliothèque), d'associations actives sur le quartier (La Bobine, la Maison des Jeunes, le Claj, le Courant d'Air, Ebene +, les Coins de Terre, les comités de quartier, etc.) ou de services publics (Maison Carrefour du CPAS, service du Renouveau Urbain, etc.). En outre, le chercheur a également interrogé de nombreux habitants. Les prises de contacts ont été réalisées de différentes manières. La fréquentation de certaines asbl et de leurs activités a permis d'entrer en relation avec des habitants du quartier, de même que la participation aux événements culturels de Bressoux-Droixhe. Le chercheur a également contacté directement certains habitants en se rendant sur les places, dans les commerces, et autres lieux fréquentés du quartier. Chaque entretien était aussi l'occasion de demander à l'interlocuteur de suggérer d'autres personnes à rencontrer. Par cette technique (dite boule de neige), les entretiens ont pu se multiplier. Enfin, au fur et à mesure de la présence et de l'intégration dans les réseaux de connaissances du quartier, certaines personnes se sont présentées d'elle-même au chercheur, proposant un entretien ou la participation à un événement non prévu.

La sélection des personnes rencontrées obéit à un critère de diversification. En d'autres termes, l'objectif n'était pas d'obtenir un échantillon statistiquement représentatif de Bressoux-Droixhe mais plutôt d'accéder à une diversité de points de vue sur la vie culturelle locale. L'enquête a donc amené à rencontrer des personnes de sexe, de statut, d'origine ou d'âge différent, habitant le quartier depuis longtemps ou nouvellement installées, investies dans la vie associative du quartier ou non, etc.

III – Le cadre théorique

Ce point vise à donner un aperçu des concepts utilisés dans le rapport et à les définir brièvement. Il vise à offrir au lecteur un cadre de référence susceptible de faciliter l'analyse. C'est la raison pour laquelle les principales notions figurent en gras lorsqu'elles sont définies, de manière à permettre au lecteur qui le souhaiterait, de revenir au fil de sa lecture à ce chapitre théorique pour se remémorer le sens des concepts utilisés dans le rapport.

L'étude s'intéressant à la participation culturelle, il est important d'expliquer comment sera utilisé le terme de « **culture** ». La sociologie tend à distinguer trois définitions différentes de la notion de culture : La culture comme *style de vie* qui correspond aux systèmes de représentations et de pratiques propres à un groupe, la culture comme *comportement déclaratif* c'est-à-dire comme objet d'auto-définition de la part d'un groupe (c'est ce que les membres d'un groupe disent de leur culture), et la culture comme *corpus d'œuvres valorisées* c'est-à-dire comme le résultat de la

sélection de certains objets ou pratiques sociales auxquels les membres d'une société attribuent une valeur supérieure, artistique ou culturelle, sensés les différencier du reste des objets ou pratiques quotidiennes³. C'est cette dernière acception qui sera utilisée, qui se distingue donc d'une définition anthropologique de la culture (représentations, manières de faire et de penser propre à un groupe humain).

Les « **pratiques culturelles** » sont soumises à des processus sociaux de classement et de hiérarchisation qui peuvent donner lieu à la catégorisation de domaines culturels plus ou moins « légitimes »⁴ c'est-à-dire plus ou moins valorisés socialement. Cette catégorisation peut entraîner une définition relativement restrictive des pratiques culturelles construites autour des activités jugées les plus légitimes (le théâtre, la peinture, l'opéra, etc.) et en excluant – ou en dévalorisant – d'autres (fréquenter les cinémas « commerciaux », graffer, réaliser des vidéos amateurs, etc.). Il n'appartient pas au sociologue de distinguer ce qui relève de la culture de ce qui n'en relève pas. Par conséquent, les pratiques culturelles seront appréhendées de manière extensive, l'intérêt étant davantage d'observer ce que les acteurs sociaux mettent derrière celles-ci. Dans ce sens, la recherche rejoint la définition retenue dans les études statistiques menées au niveau de la Fédération Wallonie Bruxelles dans lesquelles « la culture est comprise au sens large et ne se limite pas aux formes culturelles traditionnellement reconnues comme cultivées mais bien à toutes ces activités et goûts communs qui, en définitive, façonnent notre quotidien et forment notre « temps choisi ». »⁵

Le travail de recherche a donné une importance particulière à l'étude de la dimension du genre. Il est donc nécessaire de définir ce qui est entendu par ce terme. « Ce que l'on appelle **genre**, masculin ou féminin, est l'ensemble des attributs qu'une société attache aux individus selon qu'ils sont homme ou femme à la naissance. »⁶ Cette définition peut être complétée de la manière suivante : « Variable dans le temps et l'espace, le genre est ainsi le « sexe social », la différence de sexe construite socialement et culturellement. »⁷ Cette définition amène plusieurs remarques. La première est qu'elle permet de dénaturiser les différences de sexe. Il s'agit donc bien d'un processus de construction sociale qui débouche sur l'attribution de rôles et d'identités sexuées spécifiques qui ne

³ Passeron J.-C., *Le raisonnement sociologique, l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, pp. 324-327.

⁴ Bourdieu P., *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Editions de minuit, 1979, p. 12 et sq.

⁵ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., « Etude approfondie des pratiques et consommation culturelles de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles », in, *Politiques culturelles Etudes* n°1, Novembre 2012, p. 3.

⁶ Godelier M., « Femmes, sexe ou genre ? », in, Maruani M., *Femmes, genre et société, l'état des savoir*, Paris, La Découverte, 2005, pp. 15-20, p. 15.

⁷ Thébaud F., « Sexe et genre », in, Maruani M., *Femmes, genre et société, l'état des savoir*, Paris, La Découverte, 2005, pp. 59-65, p. 63.

sont d'ailleurs pas forcément partagés par les individus auxquels ils s'appliquent. La seconde est que cette construction sociale concerne autant les hommes que les femmes. Souvent utilisé pour objectiver les situations de dominations que peuvent subir les femmes, le genre véhicule également des normes qui définissent ce qu'est supposé être un homme.

Dans cette recherche, la participation culturelle et des dynamiques de genre ont été étudiées par le biais des interactions et des représentations sociales. Est en effet privilégiée une approche interactionniste inspirée du sociologue Erving Goffman. Lorsqu'il utilise le concept d'**interactions sociales**, « [...] il s'agit de cette classe d'événements qui ont lieu lors d'une présence conjointe et en vertu de cette présence conjointe. Le matériel comportemental ultime est fait des regards, des gestes, des postures et des énoncés verbaux que chacun ne cesse d'injecter, intentionnellement ou non, dans la situation où il se trouve. »⁸ Goffmann considère en effet que les interactions sociales permettent de révéler les enjeux sociaux de la société. Les observer et les analyser permet de mettre en évidence des structures sociales qui cadrent les individus quand ceux-ci interagissent. Les interactions sont observées dans l'enquête lors des observations contextuelles mais aussi lors des entretiens. Ces derniers permettent également de rendre compte des représentations exprimées par les personnes interrogées.

« Le concept de **représentation sociale** désigne une forme de connaissance spécifique, le savoir de sens commun, dont les contenus manifestent l'opération de processus génératifs et fonctionnels socialement marqués. Plus largement, il désigne une forme de pensée sociale. Les représentations sociales sont des modalités de pensée pratique orientées vers la communication, la compréhension et la maîtrise de l'environnement social, matériel et idéal. En tant que telles, elles présentent des caractères spécifiques au plan de l'organisation des contenus, des opérations mentales et de la logique. Le marquage social des contenus ou des processus de représentation est à référer aux conditions et aux contextes dans lesquels émergent les représentations, aux communications par lesquelles elles circulent, aux fonctions qu'elles servent dans l'interaction avec le monde et les autres. »⁹ L'intérêt porté aux représentations sociales permet d'identifier des processus de catégorisation sociale. La « **catégorisation sociale** peut être comprise comme l'agencement de l'environnement social en termes de regroupements de personnes d'une manière qui fait sens pour l'individu. Elle aide à structurer la compréhension causale de l'environnement social et sert donc de

⁸ Goffman E., *Les Rites d'interaction*. Paris, Editions de Minuit, 1974, p. 7.

⁹ Jodelet D., « Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie », in Moscovici S. *Psychologie sociale*. Paris, PUF, 1984, p. 361.

guide pour l'action. »¹⁰ La catégorisation d'univers masculins et féminins sera par exemple traité dans cette recherche.

IV – La structure du rapport

L'étude comporte quatre parties. La première consiste en une description du contexte sociodémographique caractérisant Bressoux et Droixhe. La structure de la population en termes d'âge et de nationalité, la situation socioéconomique, les données disponibles sur la participation culturelle ainsi que les dynamiques sociales caractérisant ces quartiers seront ainsi étudiées. La deuxième partie analyse la structuration de la vie culturelle locale et les modalités de participation des habitants. Elle traite successivement des ressources et des acteurs de la vie culturelle locale (institutions, outils de coopération, artistes locaux, etc.), de la perception des lieux et initiatives culturelles par les habitants et des modalités de participation de ces derniers. Dans la troisième partie, la participation culturelle sera analysée dans une perspective de genre à travers les représentations sociales attachées aux publics masculin et féminin, les inégalités dans l'investissement des espaces publics et culturels, l'importance des rôles sociaux genrés dans les modalités de participation et enfin la question plus spécifique de l'accès des femmes à la vie culturelle. La quatrième et dernière partie contiendra un certain nombre de recommandations fondées sur les résultats de la recherche et sur des expériences menées dans d'autres quartiers ou d'autres villes. Les recommandations sont formulées de manière opérationnelle pour améliorer la politique culturelle locale et sont illustrées d'exemples concrets de mise en œuvre. Ces recommandations ciblent donc en priorité les pouvoirs locaux. Pour chaque partie, ainsi que pour la totalité du rapport, des conclusions reprennent les éléments principaux des développements et les mettent en perspective.

¹⁰ Traduction de l'auteur de "Social categorization can be understood as the ordering of social environment in terms of groupings of persons in a manner which makes sense to the individual. It helps to structure the causal understanding of the social environment and thus it helps as a guide for action." Tajfel H., "Social Categorization, Social Identity and Social Comparison." In Tajfel H., *Differentiation between Social Groups. Studies in social psychology of intergroup*. London, New York, San Fransisco, Academic Press, 1978, p. 61.

Partie I : Le quartier de Bressoux-Droixhe, bref aperçu du contexte local

I - Les données socio-démographiques locales : forte représentation des jeunes et des populations étrangères dans un contexte socio-économique fragile

Après avoir évoqué les données statistiques disponibles sur la participation culturelle, il semble important de consacrer une partie au contexte socio-démographique dans lequel s'est déroulée l'enquête de terrain dans le quartier de Bressoux-Droixhe. Après quelques précisions sur les chiffres utilisés dans cette partie, les développements traiteront successivement du contexte démographique puis socioéconomique du quartier.

1. Avertissements sur les chiffres

Les données présentées dans cette partie sont principalement issues de chiffres transmis par le SPF économie, PME, Classes moyennes et énergie. Les données d'ordre démographique (population, nationalité, âge, etc.) datent de 2008 et de 2009. Les données concernant l'aperçu socioéconomique du quartier de Bressoux-Droixhe sont plus anciennes. Elles sont issues d'une enquête socioéconomique générale décennale dont la dernière version à nous avoir été communiquée est celle de 2001¹¹. Cette enquête, malgré sa relative ancienneté permet de disposer d'informations telles que le niveau de formation ou la catégorie professionnelle des habitants et ce, au niveau des quartiers.

Avant de dresser l'aperçu du contexte sociodémographique du quartier, il faut donc souligner un certain nombre de limites inhérentes aux données utilisées :

a. Des données relativement datées

Les données utilisées dans cette partie de la recherche proviennent de sources datées. Par conséquent, elles ne rendent pas compte des évolutions les plus récentes du quartier. En ce qui concerne les données d'ordre démographique, elles ont cependant l'avantage de refléter la situation locale après les débuts de la requalification du quartier de Droixhe durant lesquels cinq immeubles ont été progressivement vidés de leur habitants. Si le temps attribué à l'enquête n'a pas permis de produire des données objectives quant à ces mouvements de population, les acteurs locaux

¹¹ La liste des monographies issues de cette enquête est disponible en ligne à l'adresse suivante : http://economie.fgov.be/fr/modules/publications/statistiques/enquetes_et_methodologie/monographies_de_l_enquete_socio-economique_2001.jsp

rencontrés sur le terrain s'accordent sur l'importance de ceux-ci (un animateur du quartier parle ainsi de 640 familles relogées hors des immeubles¹²).

En ce qui concerne les données sur la situation socio-économique du quartier, il est également évident que l'ancienneté de l'enquête générale de 2001 ne permet pas de rendre compte des évolutions récentes de la situation économique et sociale du quartier.

b. Rendre compte de la diversité des populations du quartier : les limites des chiffres relatifs aux populations d'origine étrangère

Les statistiques publiées en Belgique sur l'immigration et sur son impact démographique proviennent principalement des données relatives à la population légale. Un certain nombre de catégories se trouvent donc non comptabilisées. C'est le cas par exemple des personnes qui ne peuvent pas s'inscrire au registre de leur commune d'habitation (les étrangers en situation irrégulière ne disposant pas du droit de séjour par exemple), des personnes qui bien que disposant d'un droit de séjour ne souhaitent pas s'inscrire (c'est le cas de certains Européens), des demandeurs d'asile qui ne sont plus considérés dans la population légale des communes tant qu'ils n'obtiennent pas le statut de réfugié ou une autre forme de régularisation de leur séjour, des personnes qui séjournent en Belgique pour de courtes durées (moins de trois mois) et des personnes qui ne sont pas obligés de s'inscrire dans les communes (comme les diplomates).

En outre, le critère de la nationalité ne permet pas de rendre compte des personnes en ayant changé au cours de leur vie. Pour pallier à ce problème il est possible de se baser sur le critère de la nationalité à la naissance et ainsi donner une approximation de la population d'origine étrangère. Cependant, comme souligné dans le rapport annuel du Centre pour l'Égalité des Chances et la Lutte Contre le Racisme, ce critère omet une partie des Belges nés de parents nés à l'étranger, ceux que l'on appelle parfois les « secondes générations »¹³. La question est délicate car d'un côté, la comptabilisation de cette population pourrait contribuer à renforcer l'idée d'une catégorie « à part » de Belges. De l'autre en revanche, elle permettrait de mieux cerner l'impact des phénomènes migratoires alors que les personnes issues de certains types de migrations continuent à être surexposées à des phénomènes d'exclusion sociale, économique ou culturelle par exemple.

Ainsi, dans un contexte où la distinction entre « Belges » et « étrangers » ne suffit plus à expliquer certains phénomènes comme les discriminations sur le marché du travail ou la stigmatisation de

¹² Focus Groupe n°1.

¹³ Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, *Migration, rapport annuel 2011*, Bruxelles, Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, 2012, p.25.

certaines personnes « issues de l'immigration », les données sur la population étrangère de Bressoux Droixhe ne rendent que partiellement compte de la diversité de ses habitants.

2. Quelques éléments du profil démographique de Bressoux-Droixhe

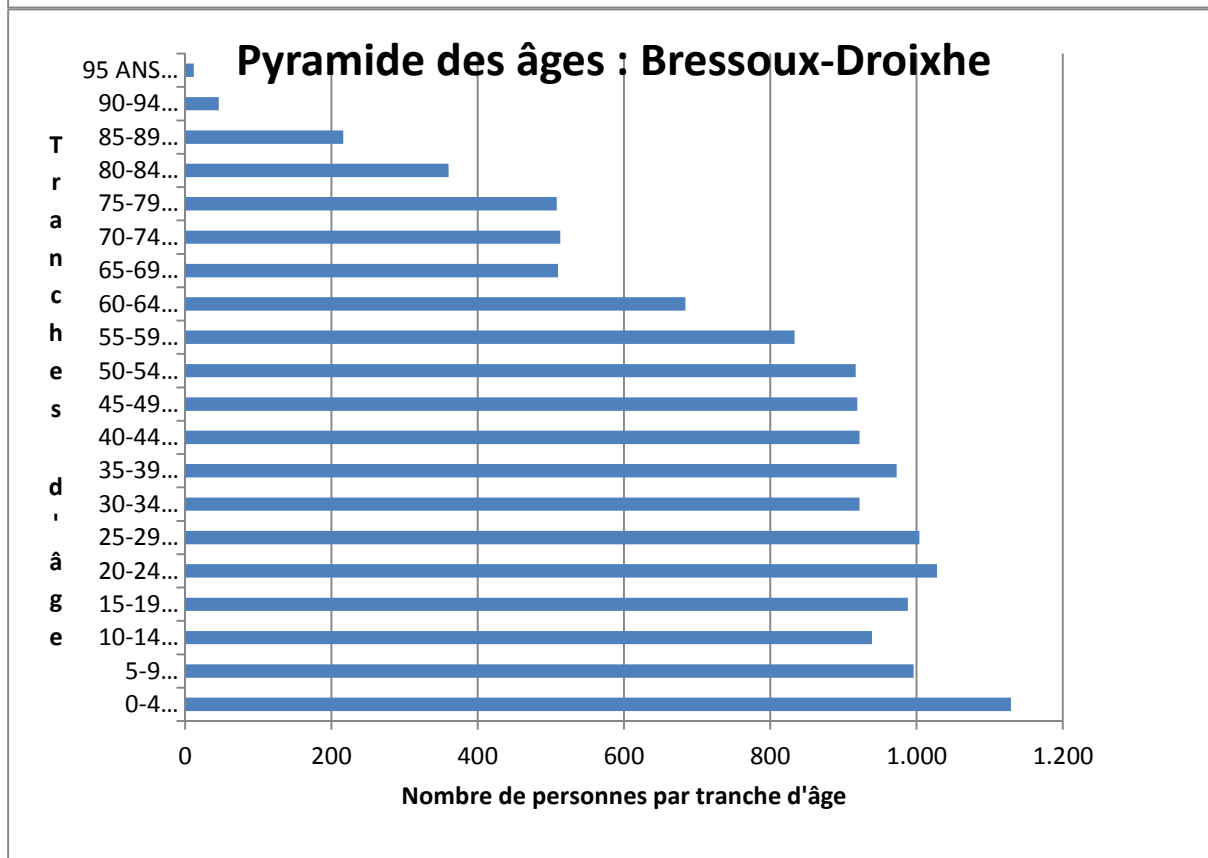
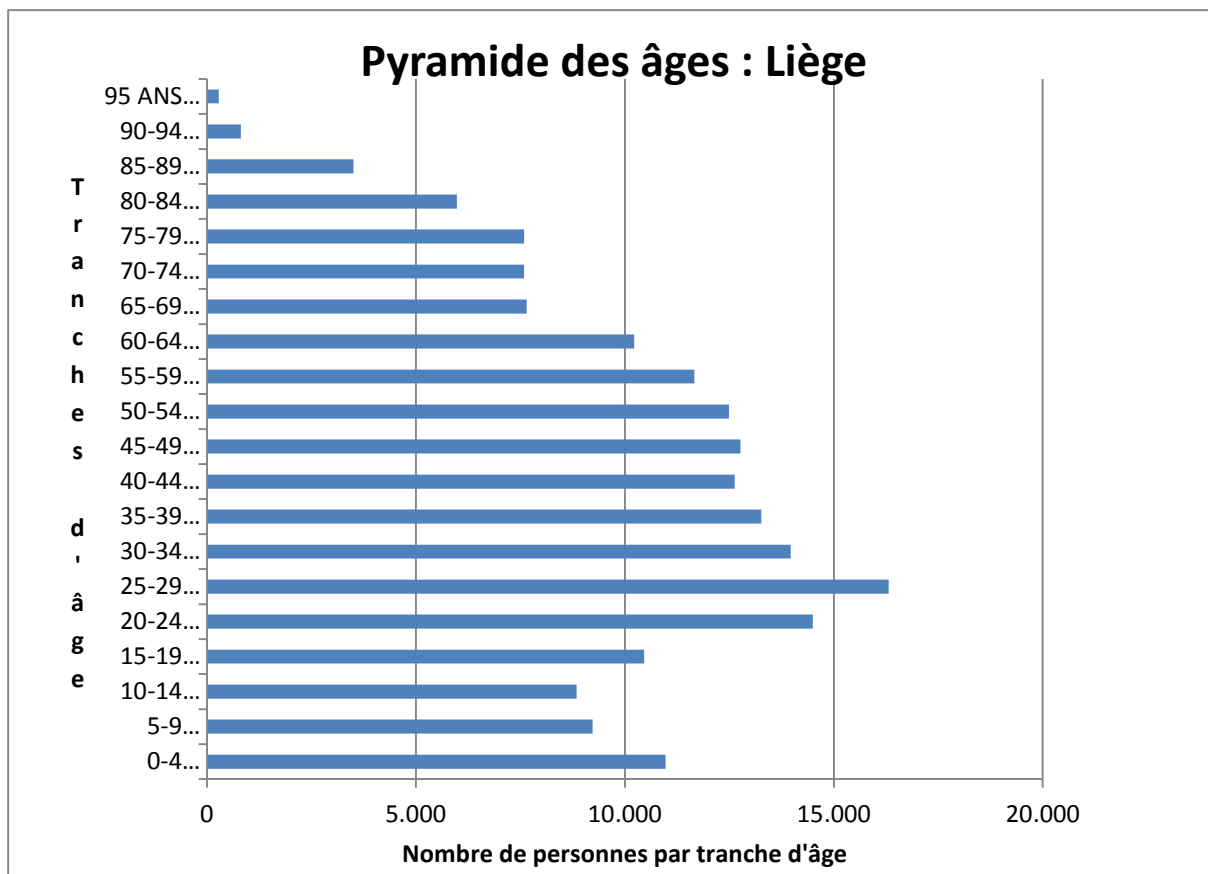
Au premier janvier 2008, Liège comptait 190 102 habitants ce qui en faisait la quatrième ville la plus peuplée de Belgique. Les quartiers de Bressoux-Droixhe, quant à eux, rassemblaient 14 141 habitants, soit environ 7% de la population liégeoise. La proportion de femmes parmi les habitants à Liège comme à Bressoux-Droixhe est d'environ 51% contre 49% d'hommes¹⁴.

Les données statistiques du SPF économie, PME, Classes moyennes et énergie, permettent de comparer certaines caractéristiques démographiques du quartier de Bressoux-Droixhe par rapport à la situation de la ville de Liège en général. Comme expliqué plus haut, nous utiliserons pour ce faire des chiffres de 2008 dont l'avantage principal est de proposer un découpage assez fin du territoire de Liège.

a. La présence importante des jeunes dans le quartier

Un des traits marquant de la démographie de ces quartiers est la surreprésentation des jeunes par rapport à la situation générale de Liège. La réalisation de pyramides des âges permet ainsi de comparer l'importance relative des différentes tranches d'âge.

¹⁴ SPF Economie, PME, Classes Moyennes et Energie, Population au 1^{er} janvier 2008.



15

¹⁵SPF Economie, PME, Classes Moyennes et Energie, Population au 1^{er} janvier 2008.

En laissant de côté les valeurs absolues du nombre d'habitants par tranche d'âge on se rend compte de la surreprésentation des jeunes, et notamment des jeunes enfants et adolescents à Bressoux-Droixhe par rapport à l'ensemble de la ville de Liège. Ainsi, dans ces quartiers, la tranche d'âge la mieux représentée est celle des 0-4 ans suivie des 20-24 ans. Au niveau de la ville de Liège, c'est la tranche d'âge des 25-29 ans qui est la plus nombreuse suivie également des 20-24 ans. Les enfants de 5 à 9 ans, de 10 à 14 ans et de 15 à 19 ans représentent respectivement à Bressoux-Droixhe, les quatrième, septième et cinquième classes d'âge les mieux représentées tandis qu'à Liège, elles n'arrivent que douzième, treizième et dixième. Ainsi, alors que la répartition des habitants au-dessus de 30 ans est comparable sur les deux graphiques. La pyramide des âges de Liège laisse apparaître un creux au niveau des moins de 20 ans, creux largement comblé dans le cas de Bressoux-Droixhe.

b. Une population étrangère inégalement répartie dans le quartier

Au premier janvier 2008, la population étrangère représentait environ 17% de la population totale de la ville de Liège. Les données disponibles par quartier permettent de comparer l'importance relative des populations étrangères à Bressoux-Droixhe.

	Liège (190 102 habitants)	Bressoux-Droixhe (14 141 habitants)
Belges	82,9 %	77,9%
Etrangers de l'Union Européenne	9,8 %	10%
Etrangers hors Union Européenne	7,3%	12,1%

Proportion des populations belge et étrangère par rapport à la population totale à Liège et à Bressoux-Droixhe¹⁶.

Les quartiers de Bressoux-Droixhe se caractérisent donc par une proportion plus importante de population étrangère (22,1%) par rapport à l'ensemble de la ville de Liège (17,1%).

En outre, la provenance de ces populations étrangère change également si l'on regarde au niveau de la ville ou au niveau du quartier. Alors que les personnes étrangères originaires de l'Union Européenne représentent la majorité de la population étrangère totale à Liège, ce n'est pas le cas à Bressoux-Droixhe où la population étrangère est majoritairement originaire de l'extérieur de l'Union Européenne.

¹⁶ SPF Economie, PME, Classes Moyennes et Energie, Population au 1^{er} janvier 2008.

Il est également important de souligner que la répartition des populations étrangères n'est pas homogène sur l'ensemble du territoire de Bressoux-Droixhe. Bressoux en particulier, présente une grande diversité de situations. Pour illustrer cela, il est possible de comparer Droixhe et différentes parties de Bressoux. Seront choisis à titre d'exemple : le centre, partie la plus peuplée du quartier caractérisée par un habitat dense et vieillissant et Bressoux « Robermont », une zone plus résidentielle située sur les hauteurs.

	Droixhe (2 501 habitants)	Bressoux « Centre » (4 829 habitants)	Bressoux «Robermont » (1 255 habitants)
Belges	79,1%	72,4%	89,2%
Etrangers de l'Union Européenne	5,2%	12,1%	7%
Etrangers hors Union Européenne	15,7%	15,3%	3,8%

Proportion des populations belge et étrangère dans différents quartiers de Bressoux-Droixhe¹⁷

Trois profils se distinguent donc en termes de composition de la population :

Droixhe où la proportion de personnes étrangère se rapproche de la moyenne liégeoise (20,9%) mais où la population étrangère issue de pays extérieurs à l'Union Européenne représente la grande majorité de la population étrangère totale.

Bressoux « Centre » où la population étrangère est particulièrement bien représentée (27,6%) mais où la population étrangère originaire de l'extérieur de l'Union Européenne est seulement un peu supérieure à la population étrangère issue de l'Union Européenne

Bressoux « Robermont » où la population étrangère est largement moins représentée (10,8%) et où la population étrangère originaire de l'extérieur de l'Union Européenne est en minorité par rapport à la population étrangère de l'Union Européenne.

En termes de nationalités comptabilisées dans les quartiers de Bressoux-Droixhe, les Italiens sont les mieux représentés (849 personnes), suivi des Marocains (781 personnes), des Espagnols (187 personnes), des Turcs (154 personnes) et des Français (147 personnes). Le quartier de Droixhe se distingue par le fait que la nationalité marocaine y est la nationalité étrangère la plus importante (116 personnes). Ce quartier se démarque aussi par sa population de nationalité congolaise qui représente la troisième population étrangère du quartier (49 personnes).

¹⁷ SPF Economie, PME, Classes Moyennes et Energie, Population au 1^{er} janvier 2008.

3. Des disparités socioéconomiques au sein d'une partie fragilisée de la ville.

a. Une situation socio-économique précaire qui touche inégalement le territoire de Bressoux-Droixhe

A la jeunesse de la population et à la surreprésentation des populations étrangères et notamment issues de pays extérieurs à l'Union Européenne se superpose une situation socioéconomique précaire. Plusieurs indicateurs peuvent être soulignés.

La proportion de personnes actives non occupées (c'est-à-dire de personnes à la recherche d'un emploi) est particulièrement élevée à Bressoux-Droixhe. Alors qu'en 2001, elle était de 24,4% à Liège, elle est de 37,1% dans les quartiers étudiés. Encore une fois, la situation varie assez fortement en fonction des zones considérées. A Droixhe par exemple, 54,5% des actifs sont inoccupés. Dans le centre de Bressoux, ce taux est de 39,% tandis qu'il est inférieur à la moyenne Liégeoise à « Robermont» (20,7%)¹⁸.

En ce qui concerne le statut professionnel des habitants, Bressoux-Droixhe se caractérise par une surreprésentation des ouvriers par rapport à l'ensemble de Liège (23,9% des actifs occupés à Bressoux-Droixhe contre 16,6% à Liège). La situation est accentuée à Droixhe et au centre de Bressoux où environ 26% des actifs occupés sont ouvriers. A l'inverse, les employés, les travailleurs du secteur public ainsi que les indépendants sont sous représentés dans cette partie de la ville. Ils correspondent respectivement à 25,5% ; 29% et 9,7% des actifs occupés à Liège contre 18,4% ; 24,2% et 4% à Bressoux-Droixhe. Là encore, un lieu comme « Robermont » présente en quelque sorte la tendance inverse avec une sous représentation des ouvriers (15,8%) et une surreprésentation des employés (28,8%) et des travailleurs du secteur public (30,7%)¹⁹.

Le niveau de diplôme des habitants est également intéressant à observer. L'examen des niveaux de formation des habitants permet de constater la sous représentation des habitants diplômés du supérieur à Bressoux-Droixhe. Alors que 20,6% des personnes de plus de 18 ans ne poursuivant pas de formation sont diplômés du supérieur à Liège, c'est seulement le cas de 11,1% à Bressoux et de

¹⁸ SPF Economie, PME, Classes moyennes et Energie, Enquête du 1^{er} octobre 2001.

¹⁹ SPF Economie, PME, Classes moyennes et Energie, Enquête du 1^{er} octobre 2001.

7,5% à Droixhe. En revanche, la proportion de diplômés du supérieur à Bressoux Robermont est de 22,8% contre 11,1% dans le centre de Bressoux²⁰.

b. Une situation socioprofessionnelle différente entre la population masculine et la population féminine du quartier

Il est intéressant de constater que cette situation socio-économique n'est pas la même pour les hommes et pour les femmes. Pour commencer, si la population féminine est légèrement plus nombreuse que la population masculine à Liège comme à Bressoux-Droixhe, les hommes représentent la majorité de la population active ce qui peut signifier d'une part une surreprésentation des femmes dans les catégories traditionnellement « non actives » de la population (retraités ou jeunes de moins de 18 ans par exemple), ou d'autre part que les femmes ont plus souvent tendance à être écartées de la recherche d'activité professionnelle (pour se consacrer aux travaux domestiques par exemple). Dans le cadre de l'enquête socio-économique de 2001, on remarque que les femmes sont beaucoup plus nombreuses à se déclarer inactives pour « raison d'ordre familial, social, personnel, de santé ou autre » ou encore « n'ayant jamais travaillé et ne cherchant pas » que les hommes²¹.

De plus, chez les actifs, les femmes sont plus souvent sans emploi que les hommes. Ainsi, en 2001, 27,1% d'entre elles étaient inoccupées à Liège contre 21,5% des hommes. A Bressoux-Droixhe, l'écart est encore plus grand puisque la proportion d'actifs en recherche d'emploi est de 44,8% pour les femmes contre 30,9% pour les hommes²².

Des inégalités existent également en termes de statut professionnel. A Bressoux-Droixhe, les femmes travaillent ainsi plus souvent que les hommes dans le secteur public (31,6% des actifs femmes contre 19,5% des actifs hommes) ou dans des postes d'employés dans le privé (25% contre 14,1%). A l'inverse, la population masculine du quartier est davantage ouvrière (32,3% des actifs hommes contre 11% des actifs femmes).

En ce qui concerne le niveau de diplôme en revanche, les populations masculines et féminines présentent des profils équivalents. 9,9% des habitantes de Bressoux-Droixhe ayant achevé leurs études sont ainsi diplômées du supérieur contre 10,8% des hommes.

²⁰ SPF Economie, PME, Classes moyennes et Energie, Enquête du 1^{er} octobre 2001.

²¹ SPF Economie, PME, Classes moyennes et Energie, Enquête du 1^{er} octobre 2001

²² SPF Economie, PME, Classes moyennes et Energie, Enquête du 1^{er} octobre 2001

A ce stade, il est possible de faire les constats suivants :

Bressoux et Droixhe sont deux quartiers particulièrement marqués par la présence importante des jeunes et notamment des jeunes en dessous de 20 ans par rapport à l'ensemble de la ville de Liège.

On y remarque aussi une surreprésentation des populations étrangères. Celles-ci, et plus particulièrement celles issues de pays hors de l'Union Européenne sont d'avantage concentrées dans les zones socio économiquement fragiles comme le centre de Bressoux par exemple alors que des lieux comme « Robermont », mieux lotis, sont caractérisés par une moindre représentation de la diversité culturelle du quartier. Enfin, les populations masculines et féminines présentent, comme ailleurs dans la ville, des profils socioéconomiques différents. Les femmes sont ainsi plus souvent inactives et plus exposées au chômage que les hommes. Elles travaillent également plus souvent dans le secteur public ou en tant qu'employées dans le privé que les hommes.

4. La question des données disponibles sur la participation culturelle des habitants

L'enquête de terrain menée pendant l'étude n'a pas permis d'identifier de sources statistiques relatives à la participation culturelle des habitants du quartier de Bressoux-Droixhe en particulier. Une recherche quantitative à base de questionnaire ou le traitement statistique des publics des différents lieux culturels pourraient éventuellement donner des résultats intéressants mais pour des raisons de temps, ces démarches n'ont pas pu être menées dans le cadre de ce travail.

En revanche, s'il est difficile de trouver des données statistiques sur les pratiques culturelles au niveau d'un quartier, il existe des études menées sur une plus grande échelle. Une partie de ces travaux s'intéresse aux opérateurs culturels, à leur distribution sur le territoire ou à leur financement par exemple²³. D'autres recherches s'intéressent d'avantage aux pratiques et consommations culturelles de la population et tentent de dégager des profils sociologiques caractéristiques de ces pratiques.

Il peut être utile de s'attarder à présent sur ce type d'enquêtes dans la mesure où elles mettent les pratiques culturelles de la population en relation avec certaines variables sociodémographiques qui ont été étudiées dans la partie précédente. Ainsi, dans une enquête portant sur la Fédération

²³ Le site internet de l'Observatoire des politiques culturelles propose par exemple une cartographie de différents types d'opérateurs culturels sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles : <http://www.opc.cfwb.be/index.php?id=3847#c7610>

Wallonie-Bruxelles, Louise Callier, Laurie Hanquinet, Michel Guérin et Jean-Louis Genard parviennent à identifier plusieurs critères sociodémographiques exerçant une influence particulière sur les pratiques culturelles des individus²⁴.

Le premier de ces éléments est l'âge²⁵. Ce critère semble en effet jouer un rôle déterminant dans un grand nombre de pratiques culturelles prises en compte dans l'étude²⁶. Certaines d'entre elles augmentent ainsi avec l'âge des personnes interrogées. C'est le cas notamment pour la visite des lieux de spectacle vivant, la fréquentation des lieux d'exposition ou le fait de regarder la télévision²⁷. A titre d'exemple, Michel Guérin souligne dans une étude de 2009 que les sorties au théâtre sont surtout le fait des personnes entre 55 et 64 ans (42%) tandis que les personnes entre 25 et 34 ans présentaient le plus faible taux de fréquentation²⁸. A l'inverse, des activités telles que les sorties festives, la création audiovisuelle ou les « nouvelles cultures d'écran²⁹ » (regroupant l'utilisation d'internet, le fait de jouer à des jeux-vidéos ou de visionner un DVD mais excluant le fait de regarder la TV), sont davantage le fait des individus plus jeunes.

Un deuxième critère essentiel est le niveau d'éducation³⁰. Ce dernier a un effet positif sur la plupart des pratiques considérées dans l'étude à l'exception des sorties d'attraction, du fait d'assister à un événement sportif et de regarder la télévision. Parmi les pratiques influencées de manière particulièrement positive par le niveau d'éducation, on trouve la visite des lieux d'exposition et des lieux de spectacles vivants. Outre celui des individus concernés, le niveau d'éducation de la mère semble également déterminant, notamment pour les pratiques souvent considérées comme faisant partie de la culture « légitime » (visite de lieux d'exposition, spectacles vivants, etc.)³¹. Ces données permettent de souligner le lien persistant entre les pratiques culturelles et les conditions sociales

²⁴ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., « Etude approfondie des pratiques et consommations culturelles de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles », in, *Etudes* n°1, Observatoire des politiques culturelles, Novembre 2012, p. 11 et sq.

²⁵ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *Ibid.* p. 11

²⁶ L'étude propose une conception large des pratiques culturelles et y inclut : Les « sorties dans des lieux d'exposition » (galerie d'art, musées, monuments historiques, etc.), dans des « lieux de spectacle vivant » (concerts de musique classique, opéra, théâtre, spectacles d'humoristes), les « sorties d'attraction » (foire, cirque, etc.), les « sorties festives » (cinéma, concerts pop, jazz, rock, discothèque, etc.) les « sorties en plein air » (pique-nique, sortie dans les espaces verts, etc.), les « sorties ordinaires » (visiter sa famille, ses amis, etc.), les « nouvelles culture d'écran » (internet, jeux vidéo, visionnage de DVD), les « pratiques créatives de la maison » (tricoter, cuisiner, jardiner, etc.), les « pratiques d'entretien du foyer » (bricoler, s'occuper de sa voiture, de son jardin, etc.), les « créations audiovisuelles » (faire de la musique, de la photo, de la peinture, etc.), les « créations scénaristiques » (écrire, faire de la danse, du théâtre, etc.), les « pratiques d'engagement » (prendre part à des activités militantes, associatives, bénévoles, aller à des manifestations, etc.). Voir, Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *Ibid.* p. 7.

²⁷ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *Ibid.* p. 11

²⁸ Guérin M., « Pratiques et consommation culturelle en Communauté Française », *Courrier hebdomadaire du CRISP* n°2031-2032, 2009, pp. 5-70, p. 30.

²⁹ Cette catégorie s'inspire de : Olivier Donnat, *Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, La Découverte, 2009.

³⁰ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *op. cit.* p. 11

³¹ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *ibid.* p. 11

d'origine des acteurs mis en lumière par Pierre Bourdieu³². Elles permettent également d'interroger les dynamiques de genre dans le processus de socialisation à la culture à travers le rôle particulier que semble jouer la mère.

Le statut professionnel influence lui aussi certaines pratiques comme le fait de visiter un lieu d'exposition³³. En effet, les ouvriers non qualifiés et les demandeurs d'emploi mais aussi les employés ne travaillant pas dans un bureau et les invalides, sont sous représentés dans ce type d'activité. En règle générale, les statuts professionnels les moins socialement élevés ont tendance à se distinguer par une forte consommation de la télévision et par une moindre utilisation des « nouvelles cultures d'écran ».

En ce qui concerne l'effet de l'habitat, les auteurs de l'étude soulignent un clivage entre les « grands centres urbains » où la fréquentation des lieux d'exposition et des spectacles vivants est plus importante et les « villes » et « environnements non urbains » où les activités créatives dans le cadre du foyer domestique sont d'avantage représentées³⁴.

Enfin, le genre, si il ne semble pas avoir une influence aussi forte que les autres variables sociodémographiques prises en compte dans cette enquête, révèle cependant une surreprésentation des femmes dans des pratiques telles que les activités créatives à la maison ou la création scénaristique par exemple. A l'inverse, le fait d'assister à des évènements sportifs, de faire des sorties festives ou de participer aux « nouvelles cultures d'écran » semble d'avantage lié aux pratiques de la population masculine.

En conclusion, si ce type d'enquête permet de broser de grands profils sociologiques caractéristiques des pratiques culturelles de la population, il comporte également un certain nombre de limites. En premier lieu, il rend difficilement compte des contextes locaux dans lesquelles se développe la participation culturelle des habitants. La présence d'associations, de lieux destinés à la culture, de comités de quartiers sont autant d'éléments qu'il semble raisonnable d'interroger pour comprendre les modalités de participation d'une population.

Dans une autre perspective, en construisant de grands profils sociologiques, on prend le risque de créer des catégories (création inhérente à toute recherche en sciences sociales) qui peuvent apparaître relativement hermétiques. On s'empêche dès lors de penser les expériences de « transgression » de ces catégories et donc éventuellement les moyens à mettre en œuvre pour rendre certaines pratiques culturelles ou artistiques plus accessibles à certains publics. En d'autres termes, si les acteurs issus des catégories socioprofessionnelles les plus fragiles sont sous

³² Bourdieu P., *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

³³ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *op.cit.* p. 12

³⁴ Callier L., Hanquinet L., Guérin M., Genard J.-L., *ibid.* p. 13

représentés dans le public des théâtres, il n'empêche que certains s'y rendent parfois. Quelles sont les facteurs qui expliquent ces types de participation ? Dans quel contexte apparaissent-elles ? Enfin, cette approche donne peu d'informations quant à la façon dont les acteurs vivent leurs pratiques culturelles, la façon dont ils se représentent les possibilités de participation qui s'offrent à eux, et le sens qu'ils leur donnent. Comment les habitants d'un quartier perçoivent-ils les structures socio-culturelles qui y sont implantées ? Va-t-on au cinéma de quartier qui propose une programmation d'art et d'essai de la même manière qu'au multiplex situé en périphérie qui passe les derniers films à succès ? Autant de questions auxquelles une enquête qualitative peut proposer des éléments de réponses.

II – Les dynamiques sociales au sein des quartiers : dans quel cadre se développe la participation culturelle locale ?

Après avoir donné un bref aperçu du contexte démographique et socio-économique de Bressoux et de Droixhe, il est utile de s'intéresser aux dynamiques sociales qui caractérisent ces quartiers et dans lesquelles prend place la participation culturelle des habitants. Pour se faire il semble préférable de se pencher successivement sur Bressoux, puis sur Droixhe.

1. Bressoux, la démarcation sociale entre le « haut » et le « bas »

Bressoux est situé à l'Est de Liège. Une partie du quartier, qui s'étend sur la rive droite de la Meuse est caractérisé par un habitat dense et vieillissant composé principalement de maisons jointives. Cette portion de Bressoux connaît une activité commerciale assez intense, notamment dans la rue du Marché et la rue du Moulin qui rassemblent de nombreux magasins. Deux écoles fondamentales sont également situées dans cette partie de Bressoux qui compte aussi un conseil de quartier ainsi qu'une association de commerçants et diverses asbl et structures socio-culturelles.

Bressoux s'étend également sur les hauteurs de la vallée de la Meuse caractérisées par un habitat plus résidentiel. Cette partie du quartier accueille différents équipements comme un espace vert et une salle omnisport où ont lieu différentes activités (danse hip-hop, petits festivals annuels, activités sportives, etc.). On y trouve également une école fondamentale ainsi qu'un comité de quartier créé spécialement pour cette partie de Bressoux.

L'enquête de terrain a été l'occasion de constater les mécanismes de démarcation à l'œuvre au sein du quartier. La plupart des interlocuteurs rencontrés distinguent ainsi « Bressoux haut » de « Bressoux bas » ou de « Bressoux-Droixhe ». Cette distinction a des implications réelles dans la vie du quartier comme en témoigne l'existence de deux associations d'habitants différentes dans le haut et le bas de Bressoux. Les deux espaces sont d'ailleurs le support de représentations sociales spécifiques qui dépassent largement le seul critère géographique (le fait que « Bressoux haut » soit situé par les hauteurs par exemple). Bressoux bas fait ainsi l'objet d'une forme de stigmatisation c'est-à-dire qu'y sont attribuées des caractéristiques négatives visant à dévaloriser le quartier et sa population. Parfois qualifié de ghetto, « Bressoux-bas », avec Droixhe, est souvent identifié comme un quartier peu sûr et en proie à la délinquance des jeunes par exemple. Un habitant de « Bressoux-haut » fait ainsi part de ses craintes face à la construction probable de logements dans son quartier :

S. m'amène chez lui pour me prêter des documents. Sur la route, il évoque les travaux prévus sur le site de l'ancienne caserne militaire en haut de la rue. Il m'explique que vont être construits des logements. « Le problème, c'est qu'on va récupérer la marmaille de Bressoux et de Droixhe ! » Il me dit que ces enfants risquent de créer des problèmes dans le quartier, de « taguer », etc.

Journal de terrain, 6 novembre 2012

Ces représentations sociales dévalorisantes pèsent d'un poids particulier sur les jeunes hommes de Bressoux bas, et notamment sur les jeunes hommes d'origine étrangère auxquels sont généralement attribués des comportements perçus comme des nuisances (le fait de « trainer » dans la rue par exemple.)

Il est important de noter que ce type de représentations n'est sans doute pas étranger à un discours médiatique qui tend à évoquer Bressoux principalement au travers de faits de délinquance ou de criminalité alors qu'une partie de la vie du quartier (la vie culturelle par exemple) reste largement invisible, notamment au sein de la presse régionale.

Dans ce contexte, le fait de quitter le quartier de « Bressoux-bas » est souvent vécu comme un signe d'ascension sociale.

2. Droixhe, de quartier résidentiel prisé à quartier en attente de requalification

a. Une cité prisée, progressivement dévalorisée

Le quartier de Droixhe présente un paysage urbain très différent de celui de Bressoux. Majoritairement composé de logements sociaux gérés par La Maison Liégeoise, l'habitat prend principalement la forme d'immeubles (les habitants utilisent le terme de « buildings ») construits en hauteur autour de plusieurs espaces ouverts que sont la place de la libération, où l'on trouve des aires de jeux et des terrains de sport, l'avenue de Lille et le Parc de Droixhe, un vaste espace vert arboré construit autour d'un étang artificiel.

Elaborée à partir de 1955 par le groupe EGAU (Etude et Groupe d'Architecture et d'Urbanisme), Droixhe obéit aux principes de la pensée moderniste. Les immeubles sont construits en béton armé et l'habitat en hauteur est privilégié afin de loger le plus grand nombre de personnes possible. Un

des objectifs de départ est d'offrir à l'habitant un environnement sain et apaisant en prévoyant notamment l'emplacement des immeubles en bord de Meuse³⁵.

Quelques traces documentaires permettent de dresser un rapide aperçu du quartier à ses débuts. Dans un mémoire de 1966, un étudiant de l'Université de Liège s'intéresse ainsi à la nouvelle cité de Droixhe et fournit des indications sociologiques intéressantes³⁶. La population de la cité se caractérise alors par une forte représentation des employés (45% des actifs) jouissant d'une certaine stabilité d'emploi. L'auteur note également l'importance de la population active par rapport à la moyenne Liégeoise³⁷.

Les extraits d'entretiens présents dans le document illustrent l'engouement dont Droixhe pouvait faire l'objet :

« Témoignage d'un fonctionnaire habitant le quartier mais pas un grand ensemble :

Au début, nous avons eu la possibilité d'habiter l'ensemble, mais ma femme ne l'a pas souhaité craignant d'y trouver une atmosphère populaire. Aujourd'hui, nous sommes sur la liste des 600 candidats locataires, car ma femme trouve à l'ensemble un caractère « résidentiel »³⁸ »

Quartier moderne et prisé jusque dans les années 70, Droixhe connaît cependant une évolution plutôt négative à partir des années 80. Un changement de la politique d'attribution des logements sociaux, instaurant notamment l'adaptation des prix des logements aux revenus des locataires tend à faire fuir « la petite classe moyenne » qui voit ses loyers augmenter. La mixité sociale qui caractérisait les premières décennies d'existence de Droixhe diminue et le quartier est désormais habité par une population de plus en plus fragilisée³⁹.

A mesure que la population du quartier se précarise, les discours sur Droixhe changent. C'est alors le registre du « quartier difficile » qui est utilisé. L'objectif n'est bien sûr pas ici de nier les difficultés qui peuvent se poser à Droixhe, mais plutôt d'interroger la façon selon laquelle se construit l'image du quartier. Comme Bressoux, Droixhe apparaît souvent sur la scène publique et médiatique par le biais de faits divers traitant de délinquance ou de criminalité, et ce malgré les efforts de certains acteurs locaux (associations, habitants, etc.) pour proposer un discours alternatif.

³⁵ Winandy N., « Les logements sociaux de la cité de Droixhe, exemple probant de l'architecture moderne liégeoise », in *Les nouvelles du patrimoine*, Septembre 2009, pp. 35-38, p. 36.

³⁶ Varetto, H., *Problèmes d'animation socio-culturelle au niveau d'un grand ensemble, quartier de la ville de Liège*, Mémoire pour l'obtention du grade de licencié en Sciences Sociales, Faculté de Droit, Université de Liège, 1966.

³⁷ Varetto H., *Ibid.*, p. 14 et sp.

³⁸ Extrait tiré de Varetto, H., *Ibid.*, p. 76.

³⁹ Frankignoulle P. et Stevens B., « A Liège, vers un nouveau Droixhe », in *Les cahiers de l'urbanisme* n°39, Juin 2002, pp. 46-52, p. 47.

Le discours que portent les habitants de Droixhe sur leur quartier est ainsi souvent nuancé. Si des problèmes de propreté, ou d'incivilité sont par exemple régulièrement évoqués par une partie de la population, la convivialité, « l'esprit de village », les pratiques quotidiennes de solidarité ou encore la qualité de l'environnement (parc, plaine de jeux, etc.) sont également soulignées.

b. Un projet de requalification en suspens

En 1996, face à la situation préoccupante du quartier, la Ville de Liège, la Région Wallonne et la société de logements sociaux La Maison Liégeoise commandent à la société PROJENOR un diagnostic en vue de la requalification du quartier. Cette requalification est conçue comme un processus visant à travailler sur plusieurs facettes du quartier : l'environnement urbanistique bien sûr mais aussi l'image du quartier, l'environnement social ou le tissu associatif⁴⁰.

Initialement divisé en trois zones d'intervention, le projet se décline actuellement autour d'un certain nombre de projets prévoyant notamment : la construction de logements, d'une maison de repos, d'espaces de bureaux et de commerces, la rénovation d'appartements, etc⁴¹. A ce jour, la principale réalisation menée à bien est la rénovation des logements sociaux du secteur Truffaut-Libération. Les autres projets, bien que le début des travaux ait été prévu dans la plupart des cas pour 2010-2011⁴², semblent en suspens.

Le processus de requalification a eu des effets très concrets sur l'environnement du quartier. Les cinq immeubles de l'avenue de la Croix Rouge ont par exemple été vidés de leurs habitants et deux d'entre eux ont été détruits, provoquant le déplacement d'une bonne partie de la population de Droixhe. Un travailleur associatif du quartier évoque ainsi l'impact des destructions :

« On a déjà déplacé les gens du fait qu'on a délogé déjà 660 habitants , donc 660 familles donc ce qui faisait quand même à l'époque... moi je me souviens il y avait plus de 2000 jeunes de moins de 18 ans rien que pour l'avenue Croix Rouge. Plus de 2000 jeunes ! Donc c'est pas rien et puis ça fait du monde qu'on a déplacé. »

Travailleur associatif, Focus Group 1

Cet impact est d'ailleurs traduit dans certaines initiatives culturelles à l'image de la vidéo intitulée « C'est mon Droixhe », réalisée par des enfants du quartier avec le soutien de l'asbl Camera Enfants

⁴⁰ Franquignoulle P., « Dossier en souffrance », in, A+ n°181, mai 2003, pp. 56-59, p.58.

⁴¹ Page du projet sur le site internet de la ville de Liège : <http://www.liege.be/projet-de-ville/grands-projets/la-requalification-du-quartier-de-droixhe>

⁴² *Ibid.*

Admis. Dans ce petit film d'animation, des enfants et des habitants font part de leurs souffrances lors de la destruction des buildings et de leurs espoirs quant au projet de requalification qu'ils espèrent respectueux d'un quartier qu'ils apprécient⁴³.

Les destructions d'immeubles ont aussi affecté le tissu associatif du quartier. Une partie des asbl locales ont ainsi dû déménager ou sont en attente de l'affectation de nouveaux locaux.

Au moment de l'enquête, l'avenir toujours incertain de la requalification conduit de nombreux habitants à se sentir délaissés au sein d'un environnement qu'ils perçoivent à travers le registre de la dégradation. Les discours sur le manque d'entretien du quartier ainsi que l'exaspération face à l'espace inutilisé des tours vides sont ainsi fréquemment rencontrés durant l'enquête de terrain.

Conclusion

Cette partie permet de tirer quelques conclusions quant au profil sociodémographique de Bressoux-Droixhe. Trois caractéristiques peuvent ainsi être soulignées : la forte représentation des jeunes au sein de la population du quartier, la présence importante de populations étrangères par rapport au reste de la ville de Liège et enfin le contexte socioéconomique particulièrement fragile.

Ce constat doit cependant être affiné au risque de masquer une diversité de situation en fonction des lieux et des populations considérées. Ainsi, les femmes sont plus souvent inactives que les hommes et apparaissent davantage exposées au chômage que ces derniers. La population féminine occupe également plus souvent des postes d'employées ou dans le secteur public que la population masculine qui est davantage ouvrière. Les disparités sociodémographiques concernent également les différents espaces de Bressoux-Droixhe. Les hauteurs de Bressoux accueillent ainsi des quartiers caractérisés par une situation socioéconomique beaucoup plus favorable ainsi que par une représentation moins importante des populations étrangères. A l'inverse, des lieux comme le centre de Bressoux et Droixhe présentent des situations socioéconomiques particulièrement précaires.

A cette disparité de situation repérable à travers les variables statistiques correspondent des dynamiques sociales qui tendent à structurer l'espace du quartier. Il est ainsi possible d'observer un phénomène de démarcation, fortement ancré dans les représentations des habitants, entre le « haut » et le « bas » de Bressoux. A cette démarcation correspond un phénomène de stigmatisation du « bas » de Bressoux perçu comme une partie du quartier caractérisée par l'insécurité, le bruit ou

⁴³ Caméra enfants admis, « C'est mon Droixhe », 2002.

la saleté par exemple. La dévalorisation de la partie basse de Bressoux est parfois intériorisée par ses habitants pour qui quitter le quartier constitue souvent un signe d'ascension sociale. A l'inverse, certains habitants des quartiers résidentiels situés sur les hauteurs évitent les contacts avec une population à qui elle attribue des comportements de délinquance ou d'incivilité. Ces phénomènes de stigmatisation touchent également Droixhe. Caractérisé par une situation socioéconomique particulièrement précaire, ce quartier de logements sociaux, autrefois prisé, est à présent perçu à travers le registre du « quartier difficile » dont les projets de requalification sont – au moment du rapport – en suspens.

Partie II : Structuration de la vie culturelle locale et modalités de participation

I – La structuration de la vie culturelle locale : ressources et vie culturelle locale

Comment se structure la vie culturelle locale à Bressoux et à Droixhe ? Qui en sont les acteurs et comment s'organisent-ils ? L'objectif de cette partie est de présenter un aperçu de la vie culturelle locale. Pour ce faire, il est possible de se pencher successivement sur les ressources et sur les pratiques culturelles dans le quartier. En termes de ressources, un premier développement sera l'occasion de proposer une typologie des institutions au sein desquelles se développent des pratiques culturelles ou artistiques à Bressoux et à Droixhe ainsi que les outils de coopération culturelle qui existent localement.

En termes de pratiques culturelles, un second développement s'intéressera aux modalités d'existence d'une scène culturelle locale en décrivant la façon dont les artistes locaux peuvent s'insérer dans cet ensemble de ressources (et de contraintes) et ainsi participer à la vie artistique du quartier.

1. Les ressources institutionnelles locales : espaces et outils de coopération culturelle

a. De multiples lieux d'activité culturelle

Il s'agit ici d'évoquer les différentes institutions où peuvent se développer des initiatives culturelles ou artistiques sur le quartier. Alors que la vie culturelle est souvent représentée comme étant avant tout le fait de grandes institutions spécialisées (opéras, théâtres, bibliothèques, musées, etc.), l'enquête de terrain a permis de constater que cette dernière se développe à travers un réseau de structures diverses, parfois explicitement tournées vers la production culturelle mais pas toujours.

Il semble donc intéressant de proposer une typologie des différentes institutions rencontrées durant la recherche et de souligner la façon dont elles participent à la vie culturelle du quartier.

- *Les institutions à vocation culturelle ou artistique*

Une première série de lieux peut être identifiée dans les institutions à vocation culturelle. Il s'agit des structures spécialisées dans la promotion de pratiques culturelles ou artistiques. Cette catégorie regroupe en fait les institutions culturelles « classiques » (musées, théâtres, etc.) présentes sur le

quartier. Trois équipements culturels de ce type sont implantés à Bressoux-Droixhe. Une bibliothèque, une salle de spectacle (l'Espace Georges Truffaut) et un cinéma (le cinéma Le Parc). Tous les trois sont situés à Droixhe.

Ces différents équipements proposent des activités qui attirent un public divers ne se limitant pas aux habitants du quartier. Les différentes observations menées sur le terrain ont en effet été l'occasion de constater que les usagers de la salle de spectacle et du cinéma sont souvent (mais pas seulement) des personnes extérieures à Bressoux-Droixhe, venus à l'occasion d'évènements culturels spécifiques proposés par ces institutions.

Ces lieux sont cependant également des espaces de participation culturelle locale. La bibliothèque et le cinéma par exemple, sont des lieux fréquentés par le public scolaire du quartier. Les différentes écoles de Bressoux-Droixhe profitent ainsi de la programmation du Parc pour organiser des sorties cinéma. La salle de spectacle de son côté se donne pour objectif de « créer une structure d'animation ouverte aux jeunes et à tous les habitants intéressés par le développement culturel de leur quartier. »⁴⁴ Ce lieu accueille ainsi des évènements organisés dans le cadre du quartier mais fournit aussi un espace de répétition pour certains groupes d'artistes locaux.

Ancré territorialement, préoccupé par la vie du quartier, mais également promoteurs d'objets ou de pratiques culturelles qui ne s'adressent pas uniquement aux habitants de Bressoux-Droixhe, beaucoup d'acteurs de ces institutions s'inquiètent du fait que leur programmation n'attire qu'exceptionnellement la population du quartier. Lors d'un focus group, une travailleuse de l'asbl gérant le cinéma local décrit la façon dont certains habitants sont amenés à le fréquenter.

« Donc c'est... c'est une difficulté pour amener la population du quartier. Même les Belges je vais dire, qui ont la nationalité d'origine. Maintenant il y a des films peut-être un peu plus sensibles qui plaisent. Ben c'est « les Barons », c'était « la Haine » à l'époque, c'était des films, « La source des femmes » ou des choses comme ça où là on fait plus un travail au niveau associatif. Là on arrive à... à ramener un public grâce au travail associatif. Sinon spontanément je pense que c'est difficile. »

Travailleuse associative, Focus Group 1

Il est important de souligner que les acteurs culturels locaux regrettent moins la non-participation des habitants aux initiatives locales que les modalités de cette participation. C'est ce qu'illustre l'extrait ci-dessus où la travailleuse associative constate que ce qu'elle décrit comme la population du

⁴⁴ Présentation du Comité Culturel Droixhe-Bressoux, asbl destinée à créer un pôle culturelle autour de la salle de spectacle : <http://espacegt.org/bienvenue/intro.html>

quartier vient difficilement « spontanément. » Certains membres des institutions culturelles de Bressoux-Droixhe font ainsi part de leur frustration lorsque des programmations qu'ils jugent de qualité (concert d'artistes connus, etc.) n'attirent que peu de public et *a fortiori* très peu de public du quartier. Ces acteurs engagés en partie dans une entreprise de « démocratisation de la culture » - c'est-à-dire qu'ils cherchent à réduire les inégalités d'accès à ce qu'ils estiment être « la haute culture »⁴⁵ - expérimentent ainsi le décalage entre ce que Jean-Louis Fabiani appelle le public « constaté » et le public « inventé. »⁴⁶ Le premier étant « loin de correspondre à la définition du public qui devrait être gagné à la culture par l'action publique⁴⁷ ». En l'occurrence dans le cas présent, c'est la rareté du public « spontané » issu du quartier qui est regretté par les acteurs locaux, voyant dans le public associatif un signe positif mais en quelque sorte insuffisant de la participation culturelle des habitants du quartier.

Dans cette perspective, les institutions culturelles locales développent une partie de leur activité autour de la médiation en direction des publics du quartier qu'ils souhaitent voir accéder à la culture. Les bibliothécaires de Droixhe expliquent ainsi que depuis la fin des années 90, leur travail vise à « l'activation des pratiques de lecture » et non plus seulement à la gestion du stock de livre. Dans le cas du cinéma, l'importance du travail avec les écoles est soulignée pour « fidéliser », « amener » le public (le terme d' « éducation permanente » est également utilisé).

- *Le tissu associatif et socio-culturel*

Au-delà des structures dont la vocation première est de proposer des activités culturelles ou artistiques, il existe à Bressoux et à Droixhe un tissu d'asbl et d'institutions socio-culturelles dense. On y trouve notamment :

- Des associations à destination des jeunes** (Maisons des jeunes, Claj, asbl Courant d'air, Alliance Urbaine, etc.)
- Des associations d'insertion sociales** (la Bobine, Apodi, etc.)
- Des services publics** (Maison carrefour du CPAS, Service du Renouveau Urbain, écoles etc.)
- Des associations d'habitants** (Conseils de quartier, associations de locataires, etc.)

⁴⁵ Voir notamment le paragraphe sur la démocratisation de la culture et la démocratie culturelle in : Coulangeon P., *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, La Découverte, 2005, p. 9-10.

⁴⁶ Fabiani J-L, *Après la culture légitime, Objets, publics, autorités*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.20.

⁴⁷ Fabiani J-L, *Ibid*, p. 20.

Ces institutions, même si ce n'est pas toujours leur vocation première, constituent autant d'espaces où peuvent se développer des pratiques culturelles. La Maison des Jeunes supporte ainsi le tournage de clip musicaux ou de petites vidéos. Le Claj organise des sorties au cinéma. La Bobine ou la Maison carrefour, dans le cadre de leur mission d'insertion sociale, développent également des pratiques culturelles (sorties, activités créatives, éditions de petits livres, montage de spectacles, etc.). Ces pratiques culturelles apparaissent donc comme un phénomène largement transversal, ne concernant pas seulement les institutions explicitement destinées à les accueillir.

Ces espaces ne sont cependant pas toujours accessibles à tous les habitants du quartier. Une partie des activités proposées (comme les cours de français par exemple) sont pleines et obligent à la création de listes d'attente parfois longues. D'autre part, la sélection de publics prioritaires (notamment dans le cadre des structures d'insertion sociale) conduit à rendre inaccessibles certaines structures à certains publics.

En ce qui concerne les institutions d'insertion sociale en particulier, la participation culturelle du public est par ailleurs soumise aux objectifs qu'elles poursuivent comme l'illustre cet extrait d'entretien avec un travailleur social du quartier qui évoque les transformations de son institution :

« C'était un peu une cafétéria sociale ouverte. Les gens rentraient, il y avait un percolateur qui tournait 24h sur 24, deux ou trois travailleurs administratifs qui étaient là pour ouvrir, une assistante sociale qui coordonnait un peu le bazar mais avec surtout des choses un peu ponctuelles, informelles, qui marchaient très, très bien. Il y avait une centaine de personnes qui étaient inscrites et qui venaient parfois aux réunions, surtout par exemple aux activités d'été où on disait « bah [on] organise une journée à la mer ». Là, toc, 150 personnes parties pour la mer. Ça marchait très bien dans cet esprit-là. Dans l'esprit communautaire. Et puis, état social actif faisant, politique sociale se transformant un peu sous la pression justement de la transformation en état social actif, on a été obligé de rentrer d'avantage dans un moule type « insertion sociale » et alors si on a gardé une partie des activités, le visage du service a totalement changé (...). Donc là où avant dans un esprit de communauté, dans un esprit de vivre, de se réapproprier son quartier etcetera chez soi, on essayait de trouver... de susciter l'adhésion et de faire en sorte que les personnes restent le plus longtemps possible (...), quand on est dans l'insertion, le principe c'est justement de rester le moins longtemps possible pour passer à l'étape suivante qui va apporter quelque chose et aider la personne à se construire. »

Travailleur social, E70

Les objectifs d'insertion sociale influencent donc fortement la façon de concevoir les activités culturelles proposées. En outre, si l'enquête n'a pas pu fournir d'informations objectives sur ce point,

on peut faire l'hypothèse que la participation culturelle dans le cadre de parcours d'insertion socio-professionnelle (un cours d'apprentissage du français par exemple) induit un rapport particulier entre le public et la pratique en question. En effet, la participation à un tel parcours peut revêtir dans certains cas un aspect contraignant ou obligatoire pour une partie du public (dont l'assiduité peut être sanctionnée par des attestations de présence à faire valoir devant des institutions telle que le CPAS ou l'ONEM). Dans ce cadre, et tel que le note Cosmina Ghebaeur dans un article sur des cas de participation culturelle en banlieue, on peut imaginer un « divorce entre l'expérience artistique ou culturelle et le plaisir » dans la mesure où celle-ci ne fait pas l'objet d'un choix personnel mais plutôt d'une tâche dont on doit obligatoirement s'acquitter.⁴⁸

Il est important de noter qu'une partie du tissu associatif et socio-culturel de Bressoux et de Droixhe est également collectivement engagée dans un projet de dynamisation du quartier qui sera évoqué un peu plus tard : le Collectif autour de l'Etang.

- *Les institutions à vocation religieuse ou communautaire*

Un troisième type d'espace identifié durant l'enquête, où peuvent se développer des pratiques culturelles, concerne les institutions à vocation religieuse ou communautaire. Cette catégorie regroupe des structures qui s'adressent en priorité à certaines parties de la population du quartier, notamment sur des critères d'appartenance religieuse ou ethnique.

Les quartiers de Bressoux et de Droixhe accueillent ainsi plusieurs églises catholiques et évangéliques, plusieurs mosquées, mais aussi divers centres culturels (Centre culturel Kurde, Centre culturel Yésidi, Centre Islamique et Culturel de Liège, etc.). Ces différents lieux proposent de façon régulière ou ponctuelle des activités culturelles (cours de langue Arabe au Centre Islamique et Culturel de Liège, Cours de danse au Centre culturel Kurde, petits évènements festifs au sein de la paroisse, etc.). Ces différentes activités s'adressent principalement aux groupes confessionnels ou communautaires visés par ces structures mais pas uniquement. Un membre du Centre Islamique et Culturel de Liège décrit ainsi les motivations diverses qui caractérisent le public des cours d'Arabe et d'introduction à la religion Islamique, certains participants non musulmans s'inscrivant pour apprendre une langue ou s'instruire sur l'Islam.

En outre, des initiatives développées dans le cadre de ces structures religieuses ou communautaires peuvent à certain moment investir des espaces publics ou collectifs. C'est par exemple le cas

⁴⁸ Ghebaeur C., « Le non-public et la culture. Une étude de cas en banlieue », in, *Terrain* n°58, 2012, pp. 144-155, p. 148.

lorsqu'un groupe de musique kurde se produit à l'occasion d'un évènement musical accueillant des formations d'horizons culturels divers à la salle de spectacle de Droixhe.

b. Les outils de coopération culturelle

Les différents acteurs locaux évoqués ci-dessus ne travaillent pas de façon isolée. La structure de la vie culturelle des quartiers de Bressoux Droixhe se caractérise ainsi par un certain nombre d'outils de coopération constitués au niveau local mais aussi à l'échelle de la ville de Liège.

- *Au niveau du quartier : le collectif autour de l'étang*

Le Collectif autour de l'étang (CAE) est une coordination socio-culturelle active sur les quartiers de Bressoux et Droixhe dont l'objectif est d' « améliorer la qualité de vie au sein des quartiers en organisant des activités, festives ou non, qui provoquent la rencontre et une meilleure connaissance des habitants entre eux. »⁴⁹ Il regroupe une vingtaine d'associations et services publics de proximité pour la plupart implantés dans le quartier, dont, en termes d'institutions culturelles, la bibliothèque de Droixhe et l'espace Georges Truffaut.

Le Collectif autour de l'étang organise de nombreux évènements dans le quartier. Parmi ceux-ci, le Carnaval ou des animations autour de la journée de la femme (expositions, spectacles, films à destination des femmes du quartier) par exemple. Parmi les activités passées, le CAE organisait également un village interculturel qui s'est cependant interrompu avec les destructions d'immeubles à Droixhe et suite à des problèmes de financement. Le CAE est donc un acteur important dans la vie culturelle locale qui permet à ses membres, non seulement de monter des projets collectifs visant à renforcer la vie sociale du quartier, mais aussi de leur fournir un espace d'échange d'informations (souvent informel comme à l'occasion d'un repas rassemblant les membres du collectif).

Il est intéressant de remarquer que seul deux des trois types d'institutions présentées plus haut sont représentées au sein du Collectif autour de l'étang. Les institutions à vocation religieuse ou communautaire en sont en effet absentes au moment de l'enquête. Lors des entretiens, certains membres du CAE feront part des discussions autour de l'opportunité ou non d'intégrer ce type de structure au collectif.

⁴⁹ Blog du Collectif autour de l'étang : <http://collectifautouretang.skynetblogs.be/about.html>

Parallèlement au Collectif autour de l'étang, d'autres formes de collaboration se développent entre certaines institutions à vocation religieuse ou communautaire du quartier. Ainsi, la paroisse de Bressoux, comme le Centre Islamique et Culturel de Liège participent à un programme régulier de dialogue interreligieux. De manière plus ponctuelle, la Mosquée du CICL a récemment invité les fidèles de l'unité pastorale locale à venir visiter le centre et son lieu de prière.

- *Au niveau de la ville : la charte de coopération culturelle*

La Charte de coopération culturelle est un projet initié et coordonné par la ville de Liège au profit de certains quartiers dont celui de Bressoux-Droixhe (retenu comme quartier pilote). L'objectif de la Charte est d'améliorer l'accès à la culture de la population du quartier en développant des partenariats avec des acteurs culturels locaux et issus du reste de la ville de Liège. Le projet se traduit donc par la mise en réseau d'acteurs disposés à s'investir à Bressoux et à Droixhe. Pour ce faire, un travail de recensement des actions menées par les associations et les services publics du quartier a été réalisé. La liste des signataires est reprise dans un catalogue actualisé reprenant les services et outils de coopération proposés par chacun au tissu associatif et institutionnel de Bressoux-Droixhe.⁵⁰ Plusieurs initiatives culturelles ont ainsi été organisées dans le cadre de cette charte, comme l'organisation d'une visite aux espaces botaniques de l'Université de Liège, le soutien à la création d'un spectacle de One Man Show, etc.

Les partenariats encouragés dans le cadre de la Charte de coopération culturelle connaissent cependant un certain nombre de limites. Parmi celles évoquées sur le terrain, le fait que les acteurs socio-culturels locaux manquent parfois de ressources pour les mettre en œuvre. En effet, si les services et les moyens proposés par les partenaires le sont souvent sur un principe de gratuité, les acteurs culturels doivent tout de même consacrer du temps et du personnel à l'élaboration du projet. Cette difficulté est particulièrement évoquée pour les acteurs locaux dont l'activité principale concerne l'insertion socio-professionnelle et non la participation culturelle des habitants.

Dans le même ordre d'idée, les logiques de l'insertion sociale et celles de la participation culturelle peuvent entrer en tension. Un cas intéressant concerne un partenariat entre un théâtre de Liège et une asbl d'insertion sociale du quartier. Pendant plusieurs mois, des personnes issues du public de l'asbl (majoritairement des femmes) ont monté une pièce, encadrées par deux animateurs du théâtre. Les ateliers ont ensuite débouché sur un spectacle joué en public. Si cet exemple de

⁵⁰ Voir notamment la brochure de présentation de la Charte : *Charte de coopération culturelle. Une autre manière de penser la culture*, Ville de Liège, 2012.

partenariat est souvent évoqué comme un exemple particulièrement réussi de coopération culturelle, les travailleurs de l'association soulignent un certain nombre de limites à la démarche. En effet, parmi les personnes volontaires au départ du projet, plusieurs femmes ont abandonné notamment à cause des contraintes domestiques qui les empêchaient de participer au spectacle en soirée. Ces travailleurs évoquent alors la tension qu'ils ont perçue entre la « logique théâtre » (monter une pièce en un temps limité et pouvoir assurer une représentation) et leur « logique insertion » (développer la confiance en soi, la prise de parole, permettre aux stagiaires de s'appropriier des lieux et des pratiques culturelles nouvelles, etc.). Dans ce cadre, l'abandon d'une partie de leurs stagiaires leur apparaît comme un échec et ce même si la pièce a finalement pu être jouée.

Le quartier de Bressoux Droixhe est donc caractérisé par un certain nombre de ressources institutionnelles (asbl, services publics, outils de coopération, etc.) disponibles selon des modalités diverses pour le développement de la participation culturelle des habitants. Mais les acteurs institutionnels ne sont pas les seuls acteurs de la vie culturelle locale. En effet, le quartier compte des artistes, des acteurs, des groupes de musique parmi ses habitants. Il paraît donc utile de s'interroger sur les modalités d'existence d'une telle scène culturelle locale. Comment les artistes locaux parviennent-ils à développer leur pratique ? Sur quelles ressources peuvent-ils compter ? Comment leur pratique artistique s'insère-t-elle dans le contexte de Bressoux-Droixhe ?

2. Les modalités d'existence d'une scène culturelle locale

a. La scène artistique locale, les habitants comme acteurs culturels

Lors des entretiens et des observations menées sur le terrain, la population du quartier de Bressoux-Droixhe – et la population des quartiers populaires en générale - est souvent décrite comme ne participant pas ou rarement à la vie culturelle de leur quartier. Cette représentation sociale tend à dessiner la catégorie d'un « non-public » c'est-à-dire d'une population considérée comme n'ayant que très peu de chance d'accéder un jour à la culture. Ainsi, au cours d'un atelier de réflexion sur l'action culturelle dans les quartiers de Liège, un représentant d'une importante institution culturelle Liégeoise décrit la participation de ceux qu'il appelle « les gens normaux. »

B. relance un débat (...). Selon lui, la grande majorité des « gens normaux », en dehors du monde de la culture qui « est un petit monde », n'ont aucune pratique culturelle en dehors de la TV. Il évoque une étude qui montrait que la première activité culturelle est la TV suivi de près par la lecture. Il reprend les termes d' « offre » et de « demande » qui ont été utilisés lors de l'atelier :

« Il n'y a pas de demande chez les gens normaux ». « Il y a des gens qui ne vont jamais au cinéma, jamais au théâtre, qui n'écoutent pas de musique... ».

Selon lui, cela caractérise la majorité de la population :

« La majorité des gens s'en passe très bien ». « Il faut ouvrir le monde de l'art à des gens qui sont complètement à côté ».

Il évoque la pyramide de Maslow. Il prend l'exemple de l'école et souligne que, alors que les jeunes sont sensibilisés à la culture à l'école, cette sensibilisation ne sert à rien dès la sortie de l'école :

« On leur a montré des choses, du théâtre, de la danse contemporaine, de la musique, de la peinture », « Après l'école c'est fini ».

Journal de terrain, 6 juin 2012

On assiste ici à un processus de naturalisation d'un phénomène social dans la mesure où, comme le souligne Laurent Fleury, cette catégorie de « non public » - ici traduite par « les gens normaux » - tend à emprisonner une population dans un statut indépassable opposé en l'occurrence à la catégorie du public cultivé ou du « monde de la culture »⁵¹. L'absence de demande culturelle, l'indifférence à la sensibilisation culturelle sont ainsi construites comme autant de caractéristiques sensées définir l'ensemble d'une population. On assiste donc en plus du phénomène de naturalisation, à un phénomène d'essentialisation.

Laurent Fleury montre bien les limites d'une telle catégorisation. Elle nie en effet la « temporalité » des pratiques culturelles en transformant une exclusion potentiellement transitoire en exclusion chronique⁵². De plus, dans le cadre de l'exemple ci-dessus, on peut aussi observer que le type de pratiques citées pour démontrer la non-participation des « gens normaux » reflète une vision plutôt réductrice des activités culturelles potentiellement développées par les différents acteurs.

Premièrement, l'expérience de terrain ne permet pas de conclure à l'exclusion systématique de certaines populations par rapport à l'ensemble de ces pratiques. En d'autres termes, si la fréquence

⁵¹ Fleury L., *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 34 et 35.

⁵² Fleury L., *Ibid*, p. 35

de visite et la familiarité face à certaines institutions varient effectivement en fonction des personnes interviewées et de leurs ressources économiques et sociales, la grande majorité avaient déjà été au cinéma par exemple. Deuxièmement, le cinéma, le théâtre, la danse contemporaine, la peinture, sont en effet des pratiques culturelles socialement valorisées, mais il existe de nombreuses autres activités rencontrées durant l'enquête : le break-dance, le graph, le Rap, le tournage de vidéos amateurs, la fabrication de mobilier de décoration à l'aide de pièces de récupération, les échanges culinaires, etc.

Dans ce cadre, le travail de terrain a été l'occasion de rencontrer des artistes locaux. Leurs statuts peuvent varier, de la pratique amateur à la pratique professionnelle ou semi-professionnelle, de la pratique domestique à la représentation en public, de la pratique individuelle à l'engagement associatif, etc.

b. Les ressources mobilisables par les artistes locaux

Comme expliqué plus haut, le quartier de Bressoux-Droixhe comprend un certain nombre de lieux où peuvent se développer des pratiques culturelles. Il est à présent intéressant d'inverser le point de vue et de se demander quelles sont les ressources mobilisées par les artistes rencontrés lors de l'enquête pour développer leurs pratiques ?

- *Les réseaux associatifs et institutionnels*

Les institutions et les outils décrits plus haut fournissent de nombreuses opportunités pour une partie des habitants investis dans des pratiques culturelles ou artistiques. De nombreux exemples ont été rencontrés durant l'enquête de terrain.

Ces ressources peuvent consister dans la mise à disposition de locaux. Un groupe de comédiens dirigés par un artiste habitant Bressoux trouve ainsi dans la salle de spectacle un lieu de répétition. Dans le même ordre d'idée, une asbl de Break Dance dispose plusieurs fois par semaine de la salle de sport de l'école de Bressoux-haut pour s'entraîner et donner des cours.

Il peut également s'agir de la mise à disposition de matériel ou de savoir-faire. Ainsi, la Maison des Jeunes de Bressoux a participé à plusieurs reprises au tournage de clips de Rap et soutient également un groupe de jeunes adultes réalisant de petits films humoristiques.

Le réseau associatif et institutionnel peut également constituer une ressource dans le processus d'initiation des futurs artistes. Ainsi, certains jeunes rencontrés dans le cadre de l'enquête souligneront leur intérêt pour la danse Hip-Hop suite à une démonstration donnée dans leur école.

- *Les réseaux communautaires*

Pour un certain nombre d'artistes, les liens communautaires permettent d'accéder à diverses ressources. Il peut s'agir de ressources matérielles (mise à disposition d'un local, d'une sono, etc.) mais pas uniquement. Des artistes trouvent par exemple dans certains événements spécifiques une occasion de se produire devant un public. C'est par exemple le cas d'un joueur de sitar kurde qui se produit parfois durant les fêtes de mariage organisées à l'intérieur de la communauté.

Il est important de noter que ces réseaux communautaires ne fonctionnent pas en circuit fermé. Si certains artistes y trouvent des ressources dans le développement de leurs pratiques culturelles, cela ne les empêche pas de participer à des événements ouverts à un public plus large. Dans le cas des artistes rencontrés au cours de l'enquête, le réseau communautaire constitue une ressource parmi d'autres plutôt qu'une ressource exclusive.

- *Les ressources personnelles et les technologies informatiques*

Ce type de ressources est également important. Notamment en ce qui concerne une partie de la scène Rap du quartier comme l'illustre cet extrait d'entretien avec un habitant de Bressoux, manager d'un artiste local et ancien rappeur amateur :

« -Ok. Et alors quand tu as commencé à faire de la musique, comment tu as commencé ? Parce qu'il faut du matériel pour faire de la musique, il faut des choses comme ça...

Non pas spécialement. J'avais un ami à moi qui avait un petit studio chez lui. Il avait un petit studio donc il suffisait... pardon, il suffisait d'aller là-bas avec une instru qu'on prenait sur internet ou on avait des beat makers qui nous faisaient des instrus mais en ce temps là – je te parle de ça, il y a plus de huit ans – j'étais encore petit, j'étais encore petit etcetera donc on avait pas les moyens. Ce qu'on faisait c'est qu'on prenait des instrus sur internet des chansons qu'on aimait bien et à partir de là on enregistrerait sur ça quoi. »

Habitant, ancien rappeur, E20

Les réseaux d'interconnaissance et la disposition de matériel informatique apparaissent comme des ressources personnelles importantes. La connaissance d'un ami ayant aménagé un petit studio, et l'accès à internet permet ainsi à cet habitant de subvenir aux besoins (local, « instrus ») que requière sa pratique du Rap.

De manière générale, les rencontres dans le cadre de l'enquête de terrain ont permis de constater l'importance d'Internet tant dans la pratique de certains artistes (diffusion de clips ou de sketches sur Youtube, informations transmises sur Facebook, etc.) que dans l'accès à certains produits culturels (musiques, films, etc.), notamment dans le cas de personnes jeunes. Ce type de pratique pose également des questions quant aux modalités d'investissement de l'espace public dans le cadre de ressources culturelles souvent accessibles directement dans l'espace privé.

c. La pratique artistique dans le contexte du quartier : le poids de l'image

Si le quartier présente un certain nombre de ressources utilisables par les artistes locaux pour développer leur activité culturelle, il est aussi porteur de contraintes. L'une de ces contraintes fréquemment évoquée lors de l'enquête de terrain concerne l'image du quartier. En effet, cette dernière affecte de différentes manières les modalités d'existence de la scène artistique locale.

Premièrement, les représentations sociales négatives sur le quartier semblent détourner une partie du public extérieur des espaces et des événements culturels de Bressoux-Droixhe comme l'expliquent un musicien et un travailleur de la salle de spectacle :

« (...) Tous les gens, de tous les quartiers environnant hein, que ce soit Boncelle, Ougrée ou tout ce qui s'en suit, on ne connaît Droixhe que suite à un cambriolage, ou un fait divers quoi. On connaît pas Droixhe pour une festivité qu'on fait ou des trucs... Non. On ne connaît pas les jeunes artistes de Droixhe, les gens qui veulent... Mais je vais dire, les médias ne sont pas non plus pour rien. Ils ont fait un travail anti-Droixhe.

- Mais je crois que ça, ça c'est vrai parce que depuis que je... depuis que je travaille ici, les gens me disent : « Mais c'est Droixhe ! Non... Ouh, ouh t'as pas peur ? »

- (Imitant un habitant extérieur au quartier) « T'es fou, je n'irais jamais là... » Non mais c'est vrai. »

Un habitant et un travailleur de la salle de spectacle, Focus Group 1

D'autre part, ces représentations sociales spécifiques, notamment celles visant les jeunes hommes d'origine étrangère souvent perçus à travers la figure du délinquant, constituent un enjeu important pour certains acteurs culturels locaux, soucieux de renvoyer une image plus acceptable du quartier. Dans ce cadre, les productions artistiques locales peuvent faire l'objet de critiques ou de soutiens en fonction de la façon dont elles donnent à voir le quartier et sa population. Certains modes de représentation (attitudes de « bandes », mise en scène de quads ou de scooters, etc.) peuvent ainsi être jugées négativement :

[L'observation se déroule dans les locaux d'une asbl de Bressoux, accueillant au moment de ma présence un groupe de jeunes garçons du quartier. Dans l'extrait suivant, je discute des groupes de musiques locaux avec un animateur et deux jeunes.]

A., un des jeunes garçons se met à me montrer des clips de rappeurs du quartier. (...) Il est lui-même intéressé par le fait de faire de la vidéo. Il me montre alors le clip d'un groupe bruxellois qu'il apprécie particulièrement. A un moment, une séquence met en scène un groupe de jeunes hommes qui roulent en scooter sur toute la largeur d'une route. Mon interlocuteur souligne, admiratif, en désignant les scooters : « Ça c'est dur à trouver ! » L'animateur qui regarde les clips avec nous réagit : « Ce n'est pas une image à faire passer ça ! » Il explique alors à A. que la scène fait « comme si les jeunes étaient sur leur territoire » et que cela donne une mauvaise image du quartier.

Journal de terrain, 4 juillet 2012

Dans ce cadre, la production culturelle locale peut se heurter à l'exigence de donner « une bonne image du quartier » défendue par certains acteurs institutionnels qui détiennent par ailleurs des ressources nécessaires à une partie de cette production.

II : La perception de la vie culturelle locale par les habitants du quartier

1. « Il n’y a rien » : le discours sur les initiatives culturelles dans un quartier fragilisé

a. Un discours à première vue paradoxale : « il n’y a rien »

Tout au long de l’enquête de terrain, une question était presque systématiquement posée aux différents acteurs rencontrés (habitants, travailleurs associatifs, commerçants, etc.) : « Que peut-on faire de son temps libre dans le quartier ? » La formulation de cette question répondait à un double objectif. Le premier étant de ne pas imposer *a priori* aux personnes interrogées de définir des « activités culturelles » laissant plutôt le choix aux habitants de présenter comme ils le souhaitent leurs activités extraprofessionnelles. Le second était d’obtenir des informations sur l’agencement des pratiques culturelles ou présentées comme telles avec d’autres activités extraprofessionnelles que sont par exemple le travail domestique, l’engagement politique ou associatif, etc.

Face à cette question, un des discours le plus fréquemment rencontré lors de l’enquête est le suivant : « il n’y a rien ». Cette formule précise revient en effet à de très nombreuses reprises lors des entretiens réalisés avec les habitants de Bressoux et de Droixhe.

[L’extrait est tiré du tout début d’un entretien avec un couple de locataire de Droixhe. Je viens de déclencher l’enregistreur après avoir demandé à mes interlocuteurs ce que l’on pouvait faire de son temps libre dans le quartier.]

« -Donc vous disiez qu’il n’y avait rien dans le quartier en fait...

En fait c’est elle qui habite ici, moi je suis son copain, enfin je suis le père de la petite, je suis souvent ici avec elle, j’ai vécu vingt ans à Bressoux, c’est juste ici à côté, c’est là même chose qu’ici : Il y a RIEN ! »

Habitant, E49

La réponse de cet habitant à la question illustre une grande partie des réactions rencontrées au moment de l’enquête de terrain. Intervenant souvent durant les premières minutes des entretiens, il est important de remettre cette sentence dans le contexte général de ces derniers. En effet, et contrairement à ce que l’on pourrait croire, l’affirmation « il n’y a rien » ne renvoie pas à une méconnaissance de la vie culturelle locale. Les acteurs qui l’utilisent sont au contraire souvent au fait

des lieux, des activités et des événements culturels prenant place dans leur quartier. Lors d'une discussion, une commerçante de Bressoux peut ainsi, après avoir répondu qu'il n'y avait rien à faire de son temps libre dans le quartier, connaître le cinéma le Parc, la salle de spectacle et le Carnaval organisé chaque année près de chez elle.

Les entretiens sont donc l'occasion de découvrir une sorte de paradoxe entre d'un côté le discours des personnes interrogées et leur connaissance réelle, voir même leurs pratiques, du quartier. Comment comprendre dès lors ce décalage entre ce qui est d'abord affirmé avec force et ce qui transparaît dans le reste des entretiens ?

b. La place de la culture dans un quartier vécu comme difficile

Les discours sur la vie culturelle du quartier, ou sur les opportunités d'y occuper son temps libre, ne fonctionnent pas en circuit fermé. En d'autres termes, parler de ce que l'on peut faire dans le quartier, c'est aussi parler du quartier en général, de son évolution, et des difficultés qu'on y rencontre. Ainsi, le « il n'y a rien » des entretiens est souvent suivi de considérations sur le mauvais état du quartier. La saleté, les immeubles vides, la fermeture des commerces ou des banques, sont autant d'éléments mis en avant par les acteurs rencontrés. La question du temps libre, et plus spécifiquement celle de la vie culturelle, est ainsi resituée dans un environnement vécu comme inconfortable et en dégradation.

« Hein parce que dans le quartier on a eu dans le temps, il y a 17 ans d'ici, on avait : cordonnier, vidéo club. C'était super ! On avait tout ici. Sur la place de Geer il y avait tout, il y avait une petite supérette, un coiffeur, enfin on avait tout. Et puis petit à petit, tout le monde a fermé. Il y avait une friture aussi, vous voyez ? Il y avait plein de choses qui rendaient quand même le quartier un peu plus convivial. Vous deviez avoir une paire de chaussure à réparer, oh c'était pas loin, vous passiez devant. Vous voyez, il n'y a plus rien de tout ça, alors si vous ne faites pas un petit effort pour garder les petits magasins qui restent, bientôt on va se retrouver dans un désert ici. Un désert même à tout point de vue...

-A tout point de vue, vous voulez dire ? Vous alliez dire quelque chose.

Bah oui, moi je trouve que c'est devenu un désert au point de vue magasins etcetera mais même culturel. Vous voyez...

-Et dans quel sens ?

Pourtant ici on fait notre possible pour faire des petites réunions et des trucs comme ça... Bah dans quel sens... Je sais pas moi, je trouve qu'il n'y a plus rien d'intéressant dans le quartier voilà. Je saurais pas vous le dire autrement.

Habitante, E16

L'extrait ci-dessus illustre bien la façon dont la perception de la vie culturelle s'insère dans une perception plus large de la vie du quartier (vie commerçante, vie sociale, etc.) qualifié ici de « désert ». Ce constat invite donc à considérer la question de la participation culturelle des habitants du quartier de Bressoux et de Droixhe comme une question transversale qui ne concerne pas seulement l'offre d'institutions spécialisées mais aussi le contexte dans lequel elle prend place. Un membre de l'association des locataires de Droixhe parle ainsi de la participation culturelle des habitants de son immeuble :

« Monsieur ou madame tout le monde n'est jamais venu aux activités que ce soit aux activités... l'Oasis des Contes... on a le public quand on fait quelque chose d'un peu spectaculaire, on a le public qui vient qui est un public extérieur au quartier. Ce n'est pas des gens du quartier. Pourquoi ? Bon moi je suis en contact avec les locataires de la Maison Liégeoise tous les jours. Ce sont des gens qui ont en permanence des problèmes financiers. Ils ne savent pas terminer le mois. La fin du mois, c'est un problème. Beaucoup d'entre eux ont des problèmes (enregistrement incompréhensible) mais ils ont des retards de paiement de loyer. Beaucoup d'entre eux attendent la venue d'un huissier parce qu'il y a des factures qui ne sont pas payées. Donc il y a une précarité financière, une précarité sociale permanente. On ne peut pas demander à des gens qui ne savent pas comment finir le mois de s'investir dans des projets collectifs ou dans des projets même modestes. »

Habitant, association des locataires, Focus Group 1

Les difficultés financières ou sociales, les préoccupations liées à l'état des immeubles, apparaissent en effet indiscociables des discours sur la vie culturelle locale. L'affirmation selon laquelle « il n'y a rien » est ainsi particulièrement révélatrice de la manière dont la vie culturelle est perçue par une partie des habitants, à travers un ensemble de difficultés vécues sur le quartier.

2. La perception des institutions culturelles locales : le registre de l'extériorité

Les quartiers de Bressoux et Droixhe accueillent un certain nombre d'équipements culturels caractérisés par une programmation régulière. Comment les habitants du quartier perçoivent-ils ces équipements et leur programmation ? Dans cette partie, seront traitées en particulier les représentations vis-à-vis des institutions « à vocation culturelle » évoquées plus haut.

a. Une fréquentation perçue comme extérieure et peu attachée au quartier

Malgré leur implantation dans le quartier, les institutions culturelles locales telles que le cinéma, la salle des fêtes ou la bibliothèque ne sont pas souvent évoquées directement par les habitants comme des lieux où l'on peut passer du temps libre. Ils sont en général perçus comme des lieux peu fréquentés par les habitants du quartier.

Le public des lieux à vocation culturelle implantés à Bressoux-Droixhe – et en particulier celui de la salle de spectacle et du cinéma - est ainsi principalement décrit comme extérieur au quartier.

[Lors de l'extrait, nous discutons de la fréquentation de la salle de spectacle]

« Par contre il y a le bal de l'enseignement communal liégeois, il y a des animations jazz, il y a toute sorte de choses mais qui n'intéressent que très peu de public issu de Bressoux-Droixhe. Maintenant ça intéresse des gens sur Liège donc... C'est un bel outil hein. Comme le cinéma le Parc, le café le Parc, le cinéma le Parc, faiblement fréquenté par les habitants du quartier mais ça permet aussi de créer une vitrine. Le cinéma le Parc pour moi c'est une vitrine du quartier vers l'extérieur, on dit : « Oh on est allé à Droixhe au cinéma le Parc, bel endroit, chouette café, bien reçu, voilà. » »

Habitant, association d'habitants, E1

L'utilisation de l'image de la « vitrine » correspond à la perception du cinéma comme un lieu extérieur de fait au quartier et, en définitive, non destiné à ses habitants. Cette perception du public des institutions culturelles du quartier est d'ailleurs souvent partagée par les habitants qui les fréquentent.

La commerçante me parle du cinéma Le Parc. Elle m'explique qu'elle y va régulièrement, notamment avec sa sœur ou des amies. Elle souligne le prix modique des places. Elle m'explique qu'avec une carte de dix séances, la séance revient à 4 euros 50 et à 5 euros sans carte. Elle me cite deux films qui passent bientôt : Populaire et Thérèse Desqueroix. Elle m'explique que si le cinéma est dans le quartier, elle ne voit pas de gens du quartier y aller. (...) Elle prend un autre exemple, celui d'un film sur la schizophrénie qui était présenté au Parc. Elle me dit que la salle était pleine mais que : « ce ne sont pas des gens du quartier.

Journal de terrain, 28 novembre 2012

Comme l'illustrent ces extraits d'entretiens et d'observations, l'espace Georges Truffaut et le cinéma sont régulièrement représentés comme des lieux « dans le quartier » plutôt que des lieux « pour le quartier » dans la mesure où leur public est largement identifié comme extérieur à Bressoux-Droixhe. Cette perception à travers le registre de l'extériorité est renforcée par les modalités de présence du public de l'espace Georges Truffaut et du cinéma.

« Parce qu'ici on a pas mal de choses comme la salle des fêtes du quartier. C'est une grande salle etcetera qui peut accueillir beaucoup de monde, qui a une bonne capacité etcetera et les gens ne viennent pas simplement parce que c'est Droixhe. On a un bon cinéma, les gens ne viennent pas. Enfin si, ils viennent, c'est : ils viennent et ils repartent vite quoi. »

Habitant, E20

La présence des spectateurs du cinéma est ici perçue comme éphémère, sans intérêt pour un quartier qu'ils s'empressent de quitter une fois la séance terminée. Les lieux culturels de Bressoux-Droixhe sont donc l'objet de représentations sociales ambivalentes. A la fois perçus comme des espaces de qualité, profitables pour le quartier ils sont aussi identifiés comme particulièrement éloignés des pratiques culturelles locales.

b. « Ce n'est pas pour nous » : une programmation perçue comme éloignée des pratiques culturelles locales ?

Dans l'ouvrage « La Distinction : critique sociale du jugement », Pierre Bourdieu met en relation les caractéristiques du style de vie des individus avec leur appartenance à des classes sociales caractérisées par le partage et la transmission d'un certain nombre de traits culturels qui orientent les comportements individuels dans un grand nombre de domaines (sport, culture, habillement, etc.)⁵³. Dans cet ouvrage, Pierre Bourdieu, soutient donc que les goûts et les habitudes culturelles sont à la fois socialement différenciés (il existe donc des ensembles cohérents de préférences en fonction du positionnement social des acteurs) et socialement hiérarchisés. Dans cette perspective, une distinction tend à s'opérer entre la culture « savante » et la culture « populaire. »

Dans un certain nombre de cas, les perceptions des institutions culturelles du quartier par les acteurs locaux, tendent à illustrer un tel phénomène de distinction sociale des pratiques culturelles. Un travailleur associatif du quartier, ayant habité à Bressoux décrit ainsi l'implantation des lieux culturels locaux :

« (...) j'avais tendance à dire que dans le quartier : exclusion sociale et exclusion culturelle. Moi c'est un peu l'idée avec laquelle je venais. Et à part la culture entre guillemets dite « urbaine » qui est implantée et qui émane même, qui est issue des quartiers populaires, la culture « traditionnelle » entre guillemets, enfin pour moi, a du mal à s'implanter ou à... ou à émerger dans un quartier comme Bressoux-Droixhe. »

Ancien habitant, Focus Group 2

Cette distinction entre culture « urbaine » et culture « traditionnelle » (le terme de culture « bourgeoise » est parfois utilisée) est souvent le fait d'acteurs institutionnels, généralement soucieux de démocratiser l'accès de la seconde au public supposé de la première.

Plus largement, une partie des habitants rencontrés durant l'enquête perçoivent les institutions culturelles locales comme éloignées de leurs préférences ou de leurs pratiques culturelles. Sur ce point, il est intéressant de constater que c'est moins la perception de lieux « intellectuels » que celle de lieux éloignés de leurs goûts qui transparait dans les interviews ce qui tend à confirmer, comme le

⁵³ Bourdieu P., *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, les Editions de Minuit, 1979.

souligne Jean-Louis Fabiani, que « les agents sociaux perçoivent de manière très diversifiée (...) les hiérarchies culturelles »⁵⁴.

[Au moment de l'extrait, nous parlons du cinéma le Parc]

« Non, j'y allais quand j'étais petite mais... en fait il y a une seule salle en fait, donc c'est ça qui est assez désagréable.

-Donc dans quel sens, c'est pas les films qui te plaisent qui passent ?

Oui généralement c'est des films un peu... c'est pas... qu'on voit pas à la télé quoi les bandes annonces. C'est pas des beaux films, c'est plutôt des films un peu ngné ngné un peu comme ça. Moi j'aime pas. Avec une femme qui a perdu son enfant ou je sais pas quoi. »

Habitante, E68

« Il y a une salle des fêtes là derrière où il y a des concerts et tout ça mais c'est pas... c'est pas pour les jeunes. C'est pour les personnes plus âgées hein.

-Ah oui, d'accord.

Enfin c'est des conneries qu'il y a chaque fois. (...) Non mais quand on voit les affiches, il y a l'air de rien avoir d'intéressant »

Habitante, E48

Comme l'illustrent ces deux extraits, les catégories de culture « urbaine » ou de culture « classique » ou « bourgeoise » ne sont pas utilisées par les habitants interrogés. En revanche, une grande partie d'entre eux perçoivent effectivement le cinéma et la salle de spectacle comme des lieux qui ne leur sont pas directement destinés, soit parce qu'ils considèrent que la programmation n'est pas de leur goût, soit parce qu'ils les identifient à d'autres publics (« les personnes plus âgées » par exemple). Il est important de souligner que ces discours n'empêchent nullement la fréquentation d'autres institutions culturelles (d'autres cinémas du centre de Liège ou de la périphérie par exemple).

En conclusion, pour une partie des habitants de Bressoux et de Droixhe, les institutions culturelles locales – et notamment le cinéma et la salle de spectacle – sont perçus comme des lieux peu fréquentés dans le cadre du quartier. Caractérisés par un public extérieur et ne s'attardant pas, ils apparaissent dans les discours comme des lieux « dans le quartier » plutôt que des lieux « pour le quartier. »

⁵⁴ Fabiani J-L., *op. cit.*, p. 13.

3. Les pratiques culturelles et les relations interethniques : entre échanges quotidiens et impression de cloisonnement.

Il est à présent possible de se pencher sur une troisième modalité de perception de la vie culturelle locale par les habitants de Bressoux-Droixhe. En effet, lors des entretiens, la participation culturelle est souvent mise en lien avec les relations qu'entretiennent les populations d'origines différentes sur le quartier. Il semble donc intéressant de s'interroger sur les relations entre les représentations des pratiques culturelles locales et les dynamiques interethniques dans le quartier. En d'autres termes : Comment la question de l'ethnicité s'insère-t-elle dans les représentations relatives aux pratiques et initiatives culturelles de Bressoux et Droixhe ?

Pour commencer, il convient de définir le terme d'ethnicité. L'ethnicité « constitue une des formes majeures de différenciation sociale et politique d'une part, et d'inégalité structurelle, d'autre part, dans la plupart des sociétés contemporaines. Elle repose sur la production de définitions sociales et politiques de la différence physique, psychologique et culturelle entre des groupes dits ethniques qui développent entre eux des relations de différents types (coopération, conflits, compétition, domination, reconnaissance, etc.). L'ethnicité est donc liée à la classification sociale des individus et aux relations entre groupes dans une société donnée. [...] L'ethnicité ne peut émerger que lorsque des groupes ont un minimum de contacts entre eux et qu'ils doivent entretenir des idées de leur spécificité culturelle, physique ou psychologique réciproque afin de reproduire leur existence en tant que groupes. [...] Ce ne sont pas la différence et la substance culturelles ou biologiques objectives qui fondent l'ethnicité, mais bien la perception de leur importance pour les relations sociales, qu'elles soient « réelles » ou non. En d'autres mots, l'ethnicité se définit plutôt par la construction sociale et politique de ces substances et de ces différences biologiques et culturelles dans la mesure où elle permet la création de groupes distincts. »⁵⁵

a. L'existence de représentations ethnicisées de la participation culturelle

Une partie des discours sur la vie culturelle du quartier repose sur des catégories « ethnicisées » dans la mesure où ils tendent à attribuer des attitudes ou des pratiques culturelles spécifiques à des groupes définis comme distincts.

⁵⁵ Martiniello M., *L'Ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*. Paris, PUF, 1995 p. 18.

- *Des catégorisations ethnicisées de la population de Bressoux-Droixhe*

Les groupes désignés par les habitants sont nombreux. Certains sont construits sur une origine géographique supposée : les « Magrébins », « les Marocains », « les Arméniens », « les Italiens », « les Belges », les « Arabes », etc. Certains sont désignés sur la base d'une caractéristique physique des individus, glissant ainsi vers une conception racisée du groupe visée. C'est notamment le cas des personnes originaires d'Afrique Subsaharienne, souvent désignés par le terme « Noirs ». Un autre groupe évoqué est construit sur l'appartenance supposée à une communauté religieuse. Il s'agit des « Musulmans », souvent au prix d'un amalgame entre la population originaire d'Afrique du Nord et la population musulmane.

Ces catégories sont importantes car « Outre la fonction de classer, de simplifier et de rendre l'environnement social intelligible à l'individu, le processus de catégorisation sociale et les catégories qui en résultent font partie de – ou font, cela dépend des points de vue – la réalité qu'elles désignent : elles en sont la représentation et par là même contribuent à la modeler constamment. »⁵⁶ Dans quelle mesure ces catégories s'insèrent-elles dans la perception que les habitants ont de la vie culturelle de leur quartier ?

- *Des pratiques culturelles essentialisées*

Le processus de catégorisation ne consiste pas seulement à distinguer des groupes mais aussi à leur attribuer ou à leur dénier certaines caractéristiques. C'est notamment le cas en termes de participation culturelle. Certains groupes sont ainsi identifiés à travers des pratiques ou des aptitudes culturelles sensées les caractériser. Ces caractéristiques sont souvent essentialisées dans la mesure où elles sont supposées être partagées par l'ensemble des membres du groupe désigné.

Ces caractéristiques peuvent être connotées négativement. C'est par exemple le cas lorsqu'il s'agit de souligner les lacunes supposées d'un groupe en termes de pratiques culturelles.

« (...) maintenant je pense aussi que le fait de ne pas s'intéresser ou pas à la culture, c'est peut-être culturel déjà entre nous. C'est que... Comment je peux expliquer... il y a peut-être des gens de certaines nationalités ou d'autres qui sont plus axés au niveau sport que la culture, bah voilà. Maintenant, peut-être travailler ensemble pour... »

Ancien habitant, Focus Group 2

⁵⁶Poglia Mileti F., « Les catégories de la migration : enjeu social ou référent identitaire ? », in, *Revue suisse de sociologie*, 26, 2000, pp. 3-35, p. 3-4

Mais ces caractéristiques peuvent aussi être revendiquées par certaines personnes d'origine étrangère lorsqu'elles comprennent une connotation positive.

Durant notre discussion, S. précise qu'il joue de la « sitare. » (...) Je lui demande d'où lui vient ce goût pour la musique, si ses parents étaient aussi musiciens. « C'est inné » me répond-il. Il m'explique que les Kurdes sont « naturellement mélomanes. » Il prend l'exemple des deux hommes assis à côtés de nous et me dit que dans toutes les maisons kurdes, on trouve un instrument de musique.

Journal de terrain, 7 novembre 2012

Une partie des discours rencontrés sur le terrain laissent ainsi voir une perception ethnicisée de la participation culturelle.

b. Pratiques culturelles et perception des relations interethniques : Entre impression de cloisonnement, revendication de la diversité culturelle du quartier, et cohabitation quotidienne

Comment les habitants de Bressoux et de Droixhe perçoivent-ils la cohabitation de populations diverses dans le cadre de la vie culturelle locale ? Deux types de relations semblent particulièrement se détacher.

- *La perception d'un cloisonnement de la vie sociale et culturelle*

Premièrement une impression de cloisonnement. Une partie de la population du quartier souligne alors la tendance des différentes populations à « rester entre elles. » Les habitants rencontrés perçoivent plusieurs obstacles caractérisant les relations entre les populations d'origine diverses. Le premier concerne les difficultés de communication dûes notamment aux lacunes de certaines personnes dans la maîtrise de la langue française. Le cloisonnement de certains espaces est aussi évoqué. Les asbl communautaires, les café « pour les belges » ou les lieux de culte (mosquées, églises, etc.) peuvent ainsi être perçus comme des lieux inaccessibles favorisant le repli sur soi.

« Voilà donc je vais dire que oui, il y a un mélange par la force des choses mais c'est vrai qu'il y a aussi toute une série de choses qui font que les gens bah se mettent entre eux quoi. Je sais qu'il y

a une mosquée ici aussi, enfin voilà, il y a une église... chacun un petit peu ses pratiques et ses endroits. »

Habitante, E23

Cette impression de cloisonnement concerne également les pratiques culturelles. De nombreux habitants regrettent ainsi le manque de diversité au sein de certains publics à l'image de cette habitante qui parle de son expérience du cinéma Le Parc.

« Je peux parler du cinéma le Parc qui fait quand même parfois des débats après le film. Ils font des avant premières mais... je ne vois jamais que des belges. »

Habitante, Focus Group 3

- *Les pratiques culturelles perçues comme des moyens privilégiés de valorisation de la diversité*

Parallèlement à ce registre du cloisonnement, la diversité culturelle est régulièrement évoquée comme un atout du quartier. Le « mélange », les bonnes relations de voisinage entre les habitants d'origines différentes, la diversité des commerces de la rue du Moulin sont autant d'éléments régulièrement mis en avant par les habitants de Bressoux et de Droixhe.

Les pratiques culturelles sont souvent perçues comme des moyens privilégiés de valorisation de la diversité du quartier et de rencontre entre les personnes comme l'illustre l'intervention d'un ancien habitant de Droixhe investi dans la vie associative locale :

« Il faut passer par la formation, il faut passer par la culture, par la découverte de la culture je vais dire occidentale et tout ce qui est autre. Apprendre à se connaître, ne pas avoir peur et puis c'est ça qui va faire la connexion entre les peuples. »

Ancien habitant, acteur associatif, Focus Group 1

Parmi l'éventail des pratiques culturelles représentées dans le quartier, les pratiques quotidiennes caractérisées par de modestes échanges ou par des gestes de sympathie sont particulièrement valorisées. C'est par exemple le cas du partage de spécialités culinaires perçu comme un moment privilégié d'échange entre les différents groupes identifiés dans le quartier.

[Lors de l'extrait, une habitante de Bressoux décrit ses relations avec une famille arménienne habitant près de chez elle.]

« (...) elle avait fait de la pâtisserie et elle a envoyé sa fille avec une assiette en plastique avec quatre tranches de gâteau. Et je lui dis : « attends trente secondes » parce que comme j'ai un frère qui est cuisinier et qui avait fait du massepain, le massepain liégeois là avec le... c'était fabrication maison. J'ai dit « attends trente secondes », je suis allée chercher du massepain, donc c'est un échange (rires). »

Habitante, Focus Group 3

En outre, les pratiques culturelles peuvent aussi être des moyens de rassembler des populations d'origines différentes autour d'un projet commun sans que soit forcément mise en avant l'appartenance ethnique des individus. Un habitant du quartier, par ailleurs diacre au sein de la paroisse, raconte ainsi comment il a ouvert sa cave à des jeunes rappeurs qui cherchaient un local où développer leur pratique. La constitution d'un petit studio d'enregistrement permet ainsi la cohabitation et la collaboration d'artistes d'origines diverses autour d'un projet et d'intérêts communs (faire du rap dans de bonnes conditions) sans pour autant se focaliser sur la question des relations interethniques.

La vie culturelle de Bressoux et de Droixhe est ainsi souvent perçue à travers des catégories ethnicisées. Dans ce cadre, elle est vécue à la fois comme un domaine marqué par un certain cloisonnement et comme un domaine privilégié d'échanges entre les différentes populations du quartier. Il est important de noter que ces deux registres, rencontrés sur le terrain ne sont nullement exclusifs. En d'autres termes, un habitant regrettant le cloisonnement des populations de Bressoux-Droixhe peut également souligner le plaisir qu'il a à découvrir les spécialités culinaires de ses voisins ou à découvrir un film documentaire sur un pays étranger par exemple.

III Les modalités de participation culturelle des habitants du quartier

Après s'être intéressé à la façon dont les habitants perçoivent la vie culturelle de leur quartier, il est possible d'aborder la question des modalités de participation culturelle des habitants du quartier. Comment les habitants participent-ils à la vie culturelle de Bressoux-Droixhe ? Par quels circuits accèdent-ils aux pratiques culturelles ? Quelles relations entretiennent-ils avec les institutions et les événements culturels ? Quels sont les facteurs favorisant l'investissement dans le cadre des initiatives culturelles locales ?

1. La place importante de l'école dans le processus de socialisation à la culture

a. L'école comme lieu identifié des pratiques culturelles, un phénomène de remise de soi

Pour une partie de la population du quartier, l'école occupe une place centrale dans le développement des pratiques culturelles. Certains habitants, voient ainsi l'institution scolaire comme le lieu de la culture, c'est-à-dire le lieu où se joue la socialisation aux pratiques culturelles de leurs enfants.

[Dans l'extrait suivant, je discute avec un homme venu faire jouer ses filles sur la place de la libération, au pied des immeubles de Droixhe.]

Je lui demande ce qu'il y a à faire pour les enfants dans le quartier, si ses enfants font des activités culturelles. Il répond en montrant l'école d'un geste de la main. Il m'explique que ses enfants vont à l'école où ils « font des choses » et qu'ils jouent parfois sur la place. Il continue en me parlant de l'école. Il évoque le fait que l'établissement souffre parfois d'une mauvaise réputation. Il me dit que selon lui, ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est la volonté de l'élève.

Journal de terrain, 22 octobre 2012

La délégation des pratiques culturelles à l'école et la confiance que ce père accorde à l'institution s'apparente à une forme de « remise de soi. » Cette attitude est principalement le fait des habitants les moins fortement dotés en ressources sociales, économiques et scolaires. Elle s'accompagne souvent d'une attitude de bonne volonté face aux demandes de l'école (achat de matériel, de dictionnaires, etc.)

A l'inverse, les habitants plus fortement diplômés et profitant d'un statut socio-économique plus élevé ont d'avantage tendance à insister sur leur rôle propre dans la socialisation culturelle de leurs

enfants. Une habitante de Bressoux insiste ainsi sur le nombre important de livres dont ses filles pouvaient disposer à la maison lorsqu'elles étaient jeunes.

Les différentes écoles du quartier apparaissent donc pour une bonne partie de la population comme les lieux de référence en termes de socialisation culturelle.

b. Le cas du cinéma de quartier : l'école comme cadre de fréquentation des institutions culturelles locales

Pour un bon nombre d'habitants (et notamment de jeunes habitants) ayant grandi dans le quartier, l'école fournit le cadre principal de fréquentation de certains espaces culturels (cinéma, bibliothèque, salle de spectacle, musées, etc.). C'est le cas pour le cinéma le Parc. Un paradoxe apparaît en effet pendant l'enquête : alors que le cinéma est largement perçu comme un lieu où les gens du quartier ne se rendent pas, la plupart des jeunes interrogés y sont déjà allés avec l'école. Ainsi, malgré l'image de lieu extérieur au quartier, le cinéma est connu et identifié par tous.

La découverte du cinéma par le biais des activités scolaires ne débouche cependant pas toujours sur une fréquentation régulière en dehors de l'école (à l'exception de certaines activités associatives par exemple).

« -Et alors j'ai vu qu'il y a un cinéma aussi, le Parc là. Ça t'arrive d'y aller là ?

Non jamais. J'aime pas trop.

-Oui ?

J'aime mieux aller au Kinépolis, parce qu'il y a 3D et tout ça. Ici non.

-Ici c'est quoi la programmation ? Qu'est ce qui te plait pas dans la programmation en fait ?

C'est trop ancien. Je suis déjà allé plusieurs fois et je voulais changer un peu de paysage.

-Et c'est quoi les films que tu as vu là-bas ? Tu...

Pfff c'était souvent avec l'école c'est tout. Par contre j'ai été voir Intouchable au Kinépolis et tout ça. »

Habitant, E6

Ce phénomène concerne également d'autres institutions telles que les musées de la ville ou la salle de spectacle du quartier. Comme l'illustre l'extrait ci-dessus, cette interruption de la fréquentation au-delà du cadre scolaire concerne d'avantage un lieu qu'une pratique. En effet, les jeunes habitants interrogés vont au cinéma. Se pose alors la question du rapport aux pratiques culturelles qu'induit le cadre scolaire. Sans pouvoir prétendre à l'objectivité sur ce point, il semble que la fréquentation du cinéma de quartier ait souvent été vécue comme liée à la contrainte scolaire. « Le cinéma ? Oui j'y suis allé quelques fois... quand on m'obligeait à y aller en 4^e et 5^e primaire j'y allais » raconte ainsi un ancien habitant du quartier. La fréquentation de cinémas de la périphérie, plus spacieux, autorisant la consommation de nourriture et de boissons apparaissant au contraire comme une pratique choisie, souvent dans le cadre de sorties entre amis.

c. L'école comme espace d'initiation aux pratiques culturelles

Cadre de fréquentation de lieux culturels, l'école apparaît aussi comme un espace d'initiation. Les activités ou les événements qu'elle accueille, permettent ainsi à des habitants du quartier de se familiariser avec des pratiques culturelles. Lors d'une discussion avec des enfants du quartier, plusieurs jeunes filles me décrivent ainsi les activités qu'elles aiment à Bressoux et à Droixhe :

Je demande ensuite ce qu'elles aiment dans le quartier : « La danse et le chant » répond N. en rigolant. Ses copines se moquent un peu d'elle. Je leur demande de préciser. Elles me répondent qu'elles aiment danser et chanter à l'école et qu'un jour, elles avaient fait un petit spectacle sur la demande de la maitresse ainsi qu'au spectacle de fin d'année. (...) Je leur demande s'il y a d'autres activités qu'elles aimeraient faire. Elles me disent qu'elles voudraient faire de la danse Hip Hop. Elles m'expliquent qu'elles ont vu une fois une démonstration de danse Hip Hop à l'école au moment de la fête du travail.

Journal de terrain, 5 aout 2012

L'institution scolaire fournit ainsi un espace d'expérimentation de pratiques artistiques. C'est aussi le cas des établissements du secondaire. Un comédien du quartier explique par exemple comment sa participation à une pièce de théâtre durant ses humanités lui a fait découvrir l'« ambiance » de la scène et le plaisir des relations avec le public.

2. Des cas de participation limitée : la question de la conformité aux codes de la participation culturelle.

Comme souligné plus haut, les habitants de Bressoux – Droixhe perçoivent souvent les institutions et les événements culturels locaux à travers le registre de l'extériorité. Comment ce phénomène se traduit-il dans la pratique ? Comment les habitants du quartier s'insèrent-ils dans les événements culturels locaux ?

Cette partie se base sur des observations réalisées entre les mois de mai et de novembre 2012. Par conséquent, elle laisse de côté certains événements culturels importants tels que le Carnaval ou la Journée de la femme qui se déroulaient en dehors du temps imparti à l'enquête.

a. Une jam session : un événement dans le quartier plutôt qu'un événement de quartier

La Jam session se déroule à Droixhe. Elle s'organise une fois par semaine en soirée. L'entrée est gratuite mais interdite aux moins de 18 ans. Lors d'une discussion avec un des organisateurs, celui-ci m'expliquera que cette interdiction a été décidée après que des groupes de jeunes entre 15 et 16 ans soient « venus faire un peu de chahut. »

Conformément au principe d'une Jam session, la scène est ouverte, ce qui signifie que n'importe qui peut y monter et jouer d'un instrument installé à cet effet. Certaines personnes amènent également leur propre instrument. La soirée consiste donc en la succession de morceaux improvisés plus ou moins longs, joués par des musiciens qui ne se connaissent pas forcément.

L'événement remporte un franc succès, rassemblant souvent plus d'une centaine de personnes. Par rapport à d'autres Jam Session, celle-ci est particulièrement ouverte dans la mesure où les musiciens peuvent facilement accéder à la scène quelque soit leur niveau. La variété des instruments mis à disposition (batterie, basse, guitares, micros, percussions, etc.) permet à la fois d'ouvrir la scène à de nombreux instrumentistes mais aussi de fournir à des personnes désireuses de participer des instruments relativement faciles à utiliser (tambourins, petites percussions, etc.) et dont le son n'aura qu'un effet minime sur l'ensemble de la prestation.

Autre caractéristique importante, l'événement se caractérise par une certaine mixité sociale. On y trouve notamment quelques sans abris ainsi que des chanteurs de rue et de nombreux étudiants. La plus grande partie du public est jeune mais toutes les tranches d'âge, à l'exception des enfants et des adolescents, sont représentées.

L'évènement revêt un caractère festif. Un bar sert des boissons (bières, softs, etc.) durant toute la soirée. La Jam est particulièrement visible dans le quartier. En effet, les participants sortent régulièrement devant la salle de spectacle pour fumer et discuter. Ils occupent donc l'espace public, jusqu'à ce que la salle ferme.

A priori, beaucoup d'éléments semblent donc réunis pour favoriser une participation locale à l'évènement (entrée libre, régularité, visibilité sur l'espace public). En pratique, les habitants du quartier se tiennent plutôt à distance de l'évènement, passant rapidement sur le trottoir sans se risquer à entrer. L'observation qui suit illustre ce phénomène.

[L'observation se déroule aux alentours de 20h30. J'ai rendez-vous devant la salle avec des habitants du quartier pour assister au tournage d'un clip de Hip-Hop. J'attends avec V., un habitant de longue date du quartier que j'avais déjà rencontré à plusieurs reprises. Pendant que nous attendons, la Jam session commence.]

Lorsque nous sommes devant la salle, trois jeunes garçons (autour de 15 ans) passent devant nous. V. me les présente. Ce sont des membres de son équipe de minifoot. Il leur dit qu'il y a un concert à l'intérieur. L'un d'entre eux s'interroge. Je leur dit qu'elle a lieu toutes les semaines. V. décide alors de les entraîner à l'intérieur où quelques personnes ont commencé à jouer. L'un des jeunes remarque rapidement l'écriteau qui interdit la soirée aux moins de 18 ans mais les autres passent outre.

A l'intérieur, V. monte sur la scène. Et se met à danser pour faire rire les trois jeunes. Ces derniers s'installent discrètement sur les chaises au bord de la scène, dos au mur, et rient de la mise en scène de V.. Après quelques minutes, V. et les jeunes ressortent sans s'attarder. Leur présence dans la salle aura été très courte. (...)

Alors que nous sommes à nouveau en train d'attendre dehors, plusieurs connaissances de V. passeront devant la salle et s'arrêteront pour le saluer. Il s'agit d'habitants du quartier dont tous sont d'origine étrangère selon V.. Je note qu'aucun d'entre eux ne semble savoir ce qui se passe dans la salle. C'est V. ou moi qui leur apprenons. V. les invite tous à rentrer, sans succès.

V. me parlera brièvement du public de la Jam. (...) « Ce ne sont pas des Droixhiens » m'explique-t-il. Il ajoute que les gens du quartier ne viennent pas à la Jam.

Nous rencontrons tout de même une nouvelle habitante qui elle, vient découvrir l'évènement. Elle s'éclipsera cependant assez rapidement.

Journal de terrain, 5 septembre 2012

La présence des jeunes connaissances de V. est brève (quelques minutes) et discrète (ils iront s'asseoir contre un mur à l'extrémité de la scène et partiront immédiatement après la mise en scène de V.). Elle est caractérisée par une attitude d'effacement et dénote avec l'ambiance bon enfant et décontracté du début de soirée.

L'observation des réseaux par lesquels le public de l'évènement est constitué donne des précisions quant à la faible participation des habitants de Bressoux Droixhe.

Le public de l'évènement semble s'être construit principalement autour de réseaux d'interconnaissances extérieurs au quartier. Plusieurs participants expliqueront par exemple avoir entendu parler de la soirée dans d'autres salles de spectacles de la ville (le Hangar, la Zone, etc.). Le réseau de connaissance des organisateurs joue également un rôle important dans le contact des musiciens et de certaines parties du public (notamment pour lancer les premières Jam.). Ce dernier apparaît donc davantage comme un public d'habitues, déjà socialisés à la pratique instrumentale ou au moins à la fréquentation de lieux de concert. Un spectateur, nouvel habitant à Bressoux, résume ainsi la situation :

« C'est le bouche à oreille quoi. C'est pas : tu passes, tu constates. Là comme je te dis, il y a des gens qui passent tous les jours, ils voient des gens qui sont devant, ils se demandent ce qui se passe quoi. Ils rentrent, ils voient, ils se disent : « C'est un concert. » Bah non, c'est une Jam tu vois. Ils sont pas du tout... »

Habitant, E56

Enfin, en ce qui concerne les musiciens, la plupart des artistes rencontrés à Bressoux – Droixhe durant l'enquête ignorent l'existence de la Jam. Certains ayant remarqué de l'activité près de la salle sans soupçonner que l'on pouvait venir y jouer librement de la musique.

La participation à la Jam demande d'ailleurs la maîtrise d'un certain nombre de codes essentiels pour comprendre le fonctionnement de la soirée. Le fait que la scène soit ouverte ne signifie pas qu'il n'y ait aucune règle. Il faut par exemple : savoir quel instrument est « public » et quel instrument appartient à un musicien, savoir laisser la place à un autre musicien et ne pas monopoliser la scène, savoir improviser, savoir choisir un air ou un rythme « compréhensible » par les autres musiciens, etc. Autant de codes que ne possèdent pas forcément tous les musiciens du quartier.

Il est cependant important de noter qu'au moment de l'enquête, la Jam n'existe que depuis un an. Le succès de l'évènement semble attirer de nouveaux participants dont certains habitants du quartier. Par le biais de l'enquête, certains musiciens de Bressoux et de Droixhe ont d'ailleurs appris l'existence de la Jam et ont commencé à y participer.⁵⁷

⁵⁷ Ce fût par exemple le cas avec un groupe de musique Kurde de Droixhe. Le leader ayant découvert l'existence de la Jam par le biais des entretiens réalisés pendant la recherche, les musiciens sont venus participer à une des Jam.

b. Le cas des séances du cinéma de quartier : un public en décalage avec les codes et la norme de bonne conduite

Comme la fréquentation de la Jam, la fréquentation du cinéma de quartier implique de maîtriser certains codes et de se plier à certaines règles. Une partie des codes sont communs à tous les cinémas : choisir une séance, repérer l'horaire et la salle correspondante au film, etc. Profiter de la séance demande également certaines compétences comme la compréhension du français ou la lecture dans le cas d'un film sous-titré. La maîtrise de ces codes et de ces compétences n'est pas toujours évidente, notamment pour les habitants n'étant pas habitués à ce genre de pratiques comme le souligne cette actrice associative travaillant avec un public de femmes principalement d'origine étrangère :

« Et puis il y avait l'envie d'aller au cinéma parce qu'elles ne sont jamais allé au cinéma même elles. Donc il faut comprendre que aller au cinéma, ça veut dire il faut s'y retrouver dans la séance, donc choisir le film, voir le jour et l'heure, prendre le bus. Donc [l'asbl] ils ont trois cinéma, il faut retrouver dans le programme lequel des trois cinémas c'est. Savoir où il est celui-là, celui-là, celui-là. Quand on arrive là-bas, il faut arriver à dire quel film on veut aller voir et puis il faut trouver la salle. Donc ça fait vraiment, plein, plein, plein d'étapes quoi. »

Travailleuse associative, E9

La fréquentation du cinéma de quartier est également soumise à certaines règles liées aux normes sociales de fréquentation des cinémas « intellectuels » dans lesquels le cinéma de quartier est catégorisé. Parmi ces règles (explicites ou non), l'interdiction de consommer de la nourriture pendant la séance. Beaucoup de jeunes habitants rencontrés durant l'enquête ne partagent pas cette règle qui contrevient à leur propre pratique du cinéma (une sortie festive, entre amis, où la nourriture fait partie du plaisir de la séance). Cette non-conformité aux normes régissant la salle de quartier, lorsqu'elle est ignorée, peut conduire à des malentendus comme dans l'exemple suivant :

« Mais j'ai déjà été avec des jeunes, invité au cinéma le Parc mais là c'était... on était complètement cons (rires). Franchement moi aussi je connaissais pas bien le principe hein. On a été donc les jeunes etcetera, comme ils ont l'habitude d'aller au Kinépolis, ils ont dit : « Oui ok on va aller au cinéma mais moi je vais aller acheter des chips et tout ! » Et comme là-bas il y en avait pas en vente, ils ont acheté des chips et tout ça. On savait pas quel film on devait voir mais on s'était dit « voilà, on va découvrir, on va voir, ça peut pas être mauvais. » C'était un film muet, c'était sur des usines, enfin sur l'alimentation, sur comment c'est l'alimentation etcetera. Et nous on était en train de bouffer nos chips, tout le monde était déçu, ils sont partis même en plein

milieu du film, ça les a pas intéressés du tout... on voyait des abattoirs, des trucs comme ça, comment se faisait la nourriture etcetera. En mangeant des chips c'était pas... On nous a même critiqué parce qu'on mangeait des chips. Mais bon moi aussi je connaissais pas... voilà, c'est des petites erreurs. »

Habitant, E11

Ces « petites erreurs » (ne pas avoir anticipé la teneur du film, manger des chips) sanctionnées par le désintérêt des jeunes et les critiques de la part d'autres spectateurs illustrent le décalage que peuvent ressentir certains habitants du quartier, fréquentant un cinéma dont ils ne maîtrisent pas les codes. L'expérimentation de ce décalage peut produire un effet de « domination symbolique »⁵⁸ c'est-à-dire l'intériorisation d'un ordre de légitimité culturelle tendant à faire du cinéma de quartier un lieu « intellectuel » et dévalorisant du même coup sa propre pratique. L'habitant de l'extrait précédant explique ainsi sa faible fréquentation du cinéma local :

« Bah on est trop dans le commercial pour le cinéma [du quartier]. On est plus Kinépolis, Palace, les films de la mode. On est pas trop sur les films vraiment cinéma cinéma quoi. »

Habitant, E11

Dans un certain nombre de cas, la participation des habitants de Bressoux-Droixhe à la vie culturelle du quartier se heurte donc à l'expérimentation d'une certaine distance sociale. Les réseaux par lesquels se forment les publics, la complexité de certaines pratiques pour les non-initiés, la dévalorisation d'attitudes jugées non conformes et plus largement le sentiment de « ne pas être à sa place » éloignent donc des habitants d'une partie de la vie culturelle locale.

⁵⁸ Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit, 1979.

3. Des cas de participation effective : l'importance de constituer les habitants comme acteurs.

a. L'organisation d'un festival dans le quartier : un évènement impliquant les jeunes habitants

Le festival en question est un projet initié à Bressoux-Droixhe sur le modèle d'évènements existant dans les banlieues françaises. Il s'agit de l'organisation d'un évènement rassemblant différents spectacles. Initié à la fin des années 90 par une asbl liégeoise, le projet sera interrompu après 4 éditions (2000-2002-2004-2006) pour des raisons budgétaires.

Cet évènement est très souvent décrit comme une réussite à Bressoux et à Droixhe, et ce, tant par les acteurs associatifs que par les habitants qui ont eu l'occasion d'y participer. Les différentes éditions ont été l'occasion de programmer des artistes de renom (Manu Chao, Sinsemilia, Faudel, etc.). Plusieurs dimensions de l'évènement sont mises en avant pour en expliquer le succès :

L'implication de jeunes du quartier dans l'organisation de l'évènement.

La participation des habitants est un des fondements de ce festival. Beaucoup de travail a donc été mené pour mobiliser les acteurs de terrains. Le public visé en priorité sont « les jeunes non structurés », « ceux qui étaient dans la rue » explique une organisatrice de l'évènement. Des contacts sont également pris avec les écoles et les associations locales qui mobilisent également leurs publics. Une partie des habitants du quartier participent donc à l'organisation concrète de l'évènement, encadrés par des acteurs associatifs.

« Oui je veux dire, par rapport [au festival], parce que moi j'ai quitté le quartier je vais dire depuis un petit temps puisque voilà j'ai ma vie familiale mais à l'époque j'ai travaillé beaucoup avec l'asbl (...) qui justement eux sont centralisés dans tout ce qui est culturel. Et je veux dire il y avait à ce moment-là, moi je parle à ce moment-là, on était quand même un bon petit groupe de jeunes et de moins jeunes à ce moment-là qui essayons justement bah de comprendre l'autre et avec l'autre avancer et faire des choses en commun dans un quartier populaire et ben... monsieur dit non mais moi je l'ai vécu et ça m'a enrichi beaucoup et on est arrivé à mener des choses que peut-être on aurait pas fait si on s'était pas connu et travaillé ensemble.

-Dans [le festival], il y avait des jeunes qui étaient partie prenante. Actifs dedans quoi, qui travaillaient dedans...

C'était les jeunes du quartier en gros qui menaient le projet, bien sûr épaulés par l'association mais en gros on était au moins une vingtaine à pouvoir organiser cette [événement-là] oui, à l'avoir organisé. »

Ancien habitant, Focus Group 2

D'autres groupes, notamment associatifs, sont mobilisés, comme des femmes apprenantes dans une asbl d'insertion sociale du quartier.

Cette participation des habitants et notamment des jeunes du quartier est l'occasion pour eux d'accéder à certains savoir-faire (monter une loge, organiser le planning des spectacles, accueillir des musiciens, etc.).

Une programmation négociée, reflétant la diversité du quartier.

La programmation des spectacles est présentée par l'organisatrice rencontrée comme « un mix entre ce que nous on pensait et ce que eux [les jeunes] ils voulaient ». Elle donne lieu à des négociations durant lesquelles les acteurs associatifs fixent les limites de ce qu'ils jugent acceptable (pas de chansons aux paroles violentes ou homophobes par exemple).

Un des objectifs du projet est d'attirer le public du quartier dans sa diversité. La programmation est donc conçue pour refléter la diversité culturelle mais aussi générationnelle de Bressoux-Droixhe. Les concerts des têtes d'affiche sont donc complétés par des spectacles pour enfants ou à destination d'un public plus familial. La programmation prend également en compte la diversité culturelle des habitants. Des groupes de musique kurdes, conseillés par des associations locales sont par exemple prévus.

Enfin, des artistes locaux participent également, notamment en première partie de groupes plus renommés. Il est aussi important de noter que le prix d'accès à l'évènement est particulièrement bas pour permettre une participation du public économiquement précaire.

b. Une fête autour de la nourriture : la mobilisation du public associatif

Cette fête est un évènement annuel basé sur le thème des échanges culinaires. Organisée par les associations du quartier et la Ville de Liège, il se déroule dans un local de la partie haute de Bressoux sur le temps d'un samedi après-midi (de 11h à 15h).

De nombreuses asbl du quartier mais aussi des services publics tiennent des stands sur lesquels sont proposés différents plats que les participants peuvent venir goûter à volonté. Ces derniers peuvent ensuite voter pour le meilleur plat qui sera proclamé à la fin de l'évènement. Des activités sont aussi prévues pour les enfants : un atelier cirque, un atelier de construction d'instruments de musique à partir de légume, un atelier dessin et le passage d'un Saint Nicolas.

Les plats préparés sont très divers et les recettes sont retranscrites sur des flyers que les participants peuvent emporter. De plus, l'entrée (1 euros par famille) donne le droit à un colis de légume.

Lors de l'observation, l'évènement rassemble un public assez nombreux (environ 200 personnes) qui semble diversifié en termes d'âge, d'origine et de situation sociale. Beaucoup de participants viennent en famille et les enfants sont nombreux. Des groupes de femmes sont également présents. Elles aussi semblent être venues avec leurs enfants. On croise de nouveaux habitants ainsi que des habitants d'autres quartiers de Liège. Une partie du public est aussi issu du réseau des acteurs associatifs présents.

Les modalités de présence sont diverses. Un vaste espace est destiné aux enfants qui peuvent s'amuser à l'atelier cirque. Ailleurs, des tables sont disposées pour permettre aux participants de déguster leur nourriture en discutant. Les relations sont caractérisées par des situations d'interconnaissances. Les habitants retrouvent sur place leurs voisins, des membres de leur association, le personnel de l'école de leur enfant, etc.

Là encore, beaucoup d'acteurs locaux (habitants, acteurs associatifs) considèrent cet évènement comme une réussite. Plusieurs caractéristiques peuvent être soulignées :

Une forte mobilisation du public associatif

Une grande partie du public de la journée est issu du public associatif. La présence des femmes d'une asbl d'insertion sociale est par exemple marquante. Ce public est cependant intégré à l'organisation de la manifestation. Au sein d'une association locale par exemple, des apprenants ont pris en charge les courses et la préparation des plats de leur propre initiative.

En outre, la mobilisation de ce public associatif est également l'occasion d'attirer de nouvelles personnes par le biais des réseaux de sociabilités. Le caractère régulier de la fête contribue ainsi à en faire un évènement familier pour un certain nombre d'habitants.

Certains acteurs associatifs insistent enfin sur le caractère fédérateur des manifestations autour de la nourriture qui est souvent perçue comme un vecteur efficace d'échanges interculturels.

Un évènement identifié à Droixhe, Bressoux bas et Bressoux haut

Une des caractéristiques intéressante de cet évènement est qu'il est connu et évoqué par les habitants de Bressoux haut. Certains le fréquentent ou ont participé à son organisation. La localisation à Bressoux haut permet ainsi de dépasser en partie la démarcation sociale existante entre cette partie du quartier et Bressoux bas.

Les deux cas mettent en avant l'importance de la participation des habitants du quartier. Ces derniers se retrouvent dans une situation de participation à un projet collectif. Ce faisant, ils permettent à un certains nombres de populations (jeunes, groupes de femmes, publics associatifs, etc.) d'investir l'espace public.

Conclusion

Bressoux et Droixhe sont caractérisés par l'existence d'un tissu associatif et institutionnel dense et dynamique au sein duquel se développent de nombreuses activités culturelles (musique, création audiovisuelle, théâtre, danse, cours de langue, etc.). Soutenu par des outils et des organisations de coopération culturelle, ce type d'acteur n'est cependant pas seul. En effet, les habitants eux-même participent activement à la vie culturelle locale. De la création de clip de Rap en passant par la danse, l'écriture, la création d'objets design ou le théâtre, l'enquête de terrain a été l'occasion de constater la multitudes de pratiques – parfois publiques, parfois circonscrites à l'espace privé – développées par les habitants au sein du quartier.

Malgré cet état de fait, l'enquête a aussi été l'occasion de constater qu'une partie de la population de Bressoux-Droixhe perçoit la vie culturelle locale à travers le registre de l'extériorité. Les questions sur les évènements culturels donnent souvent lieu à des discours dévalorisants sur le quartier. Parallèlement, les institutions culturelles locales sont régulièrement perçues comme des espaces extérieurs principalement destinés à un public habitant hors du quartier.

En outre, la recherche met en lumière une double tension entre les problématiques culturelles et les problématiques sociales vécues à Bressoux et à Droixhe. D'un côté en effet, une partie du tissu associatif et institutionnel intègre des activités culturelles dans des perspectives d'insertion sociale. Certaines structures expérimentent alors un décalage entre les logiques de l'action culturelle (qui demande par exemple dans le cas du montage d'un spectacle un investissement sur un laps de temps long, le respect des délais fixés, une représentation publique, etc.) et les logiques de l'action sociale (qui poursuit des objectifs d'insertion qui ne correspondent pas toujours aux objectifs des activités

culturelles). D'un autre côté, les discours de dévalorisation de la vie culturelle locale tenus par les habitants sont souvent liés à un discours plus général sur la dégradation du quartier et à des conditions sociales d'existence difficiles. Dans un certain nombre de cas, la question de la participation culturelle est perçue comme une question secondaire dans le cadre d'un quartier vécu comme inconfortable et face à des préoccupations telles que la recherche d'emploi ou la nécessité de s'assurer des revenus de subsistance par exemple. Ainsi, malgré une offre culturelle diversifiée et accessible (y compris économiquement) la prise en compte du contexte sociale reste centrale dans la compréhension des modalités de participation des habitants.

La participation culturelle s'insère également dans le cadre des relations interethniques qui se développent à Bressoux-Droixhe. Dans ce cadre, les pratiques culturelles sont perçues de manière ambivalente, à la fois comme des pratiques caractérisées par des phénomènes de cloisonnement entre les populations mais aussi comme des occasions de rencontre et de partage jugées valorisantes.

Enfin, la recherche a permis d'observer les modalités de participation des habitants aux pratiques et aux événements culturels du quartier. Outre l'importance de l'école comme vecteur de fréquentation d'institutions (cinéma, bibliothèque, salle de spectacle, etc.) et d'initiation à certaines pratiques, cette partie a été l'occasion de constater le phénomène de distance sociale qu'expérimente une partie des habitants vis-à-vis de certains lieux et de certains événements culturels du quartier. La non-conformité ou la méconnaissance des codes régissant certains espaces (anticiper la teneur d'un film diffusé au cinéma de quartier, ne pas manger durant la séance, savoir se comporter durant une Jam session, etc.) peuvent ainsi être vécues comme des expériences négatives décourageant les pratiques futures.

A l'inverse, d'autres événements, souvent issus de projets à long terme soutenus par le tissu associatif et institutionnel, voient se développer une participation effective des habitants constitués en acteurs effectifs de la vie culturelle.

Partie III : Les dynamiques de genre dans la participation culturelle des habitants du quartier

I – Des inégalités dans l’investissement des espaces d’activités socio-culturelle

La construction sociale de la différence des sexes a plusieurs dimensions⁵⁹. Elle a d’abord une dimension symbolique. Le genre renvoie ainsi à un système de valeurs et de significations socialement rattachées au masculin et au féminin⁶⁰. Elle a aussi une dimension matérielle et se traduit par la distribution inégale de certaines ressources et de certains espaces entre les hommes et les femmes (accès à l’espace public, écarts de salaire, partage des tâches domestiques, etc.).

Trois questions seront donc posées dans le cadre de cette partie : Premièrement, quelles sont les représentations sociales qui caractérisent le public féminin et masculin du quartier ? La dimension explorée sera alors la dimension symbolique. Deuxièmement : Quelles sont les modalités de distribution de l’espace public et culturelle entre les populations masculine et féminine ? Il s’agira alors de traiter de la dimension matérielle des inégalités liées au genre. Enfin, sera posée la question du traitement local de ces inégalités. En d’autres termes : Comment les dynamiques de genre sont-elles saisies par les acteurs institutionnels locaux dans le cadre de l’accès à la participation culturelle ?

1. Les représentations sociales attachées aux publics masculin et féminin

Il s’agit donc ici de se demander comment sont perçus et définis les publics masculin et féminin à Bressoux et à Droixhe. Quelles sont les valeurs, les attitudes, les traits de caractère qui leur sont attribués ? Ces développements permettront de dessiner le système de représentations sur lequel se construit la participation différenciée des hommes et des femmes à la vie culturelle du quartier.

a. Les hommes : la figure du jeune « voyou »

Le public masculin du quartier est principalement représenté à travers la figure du jeune voyou. En ce sens, il est possible de souligner que les discours de dévalorisation de Bressoux Droixhe et de sa population visent presque systématiquement les hommes et plus particulièrement les jeunes hommes d’origine étrangère. La force de ce phénomène est illustrée par le fait que lors des entretiens, les questions sur la jeunesse du quartier donnent prioritairement lieu à des considérations sur les jeunes hommes du quartier (le terme « jeunes » renvoyant d’ailleurs

⁵⁹ Pour un aperçu synthétique, voir notamment : Revillard A. et De Verdalle L., « Dynamiques du genre (introduction) », in *Terrains et travaux* n°10, 2006, pp. 3-17, p. 4.

⁶⁰ Bourdieu P., *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, notamment p. 13 et sp.

généralement implicitement aux jeunes hommes sans que les habitants ressentent le besoin de préciser leur sexe) faisant à contrario des jeunes filles un objet d'attention secondaire et la plupart du temps impensé.

La population masculine est donc très souvent désignée comme une population problématique, ou en tout cas à la source des problèmes du quartier :

« A l'époque, à Droixhe il y avait beaucoup de problèmes.

-Et alors c'était quoi ces... ?

Des problèmes de petite délinquance, de concentrations d'adolescents, du vandalisme, surtout du vandalisme, il y avait beaucoup de vandalisme dans les bus, dans la rue etcetera. Beaucoup de jeunes qui sont concentrés. »

Acteur associatif, E13

A l'image de cet extrait, aux « jeunes » (en fait les jeunes garçons) sont ainsi souvent attribués un certain nombre de comportements perçus comme des nuisances tel que le fait de se rassembler dans la rue ou au pied des tours, de faire du bruit jusqu'à une heure tardive, etc.

La population masculine est également régulièrement rattachée aux comportements de délinquance (trafics de drogue, braquages, etc.). Le poids de ces différentes identifications explique probablement en partie le souci des structures telles que les Maisons de Jeunes (accueillant une majorité de garçons dans leur public), de contrôler étroitement l'image de ces derniers.

A la population masculine du quartier est donc rattachée un ensemble de caractéristiques sensées être partagées par ses membres. Ces caractéristiques peuvent être négatives comme le penchant supposé pour la violence ou les activités illicites ou la tendance au décrochage scolaire par exemple. Elles peuvent aussi être positive comme le goût supposé pour le sport et les activités physiques, la combativité, la débrouillardise, l'ambition, etc. Il est intéressant de noter que ces caractéristiques sont souvent « naturalisées » dans la mesure où elles sont perçues comme la conséquence d'une situation biologique (en l'occurrence être de sexe masculin) et non comme le résultat d'un « processus durable de triage, par lequel les membres des deux classes [sexuelles] sont soumis à une socialisation différentielle. »⁶¹

⁶¹ Goffman E., *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002, p.46.

b. Les femmes : le registre de la victime et de l'appartenance culturelle

Alors que, au cours des entretiens, parler des garçons semble aller de soi pour la plupart des habitants, parler des filles est moins évident. Comme souligné plus haut, parler des « jeunes » revient souvent à parler des jeunes garçons. La population féminine du quartier est ainsi presque absente d'un certain nombre de discours.

Dans le même ordre d'idée, les personnes clefs du quartier, qui me sont conseillées tout au long de l'enquête par les habitants sont majoritairement des hommes. Il faut souvent que je précise mon intérêt à rencontrer des habitantes pour que mes interlocuteurs réfléchissent alors (souvent sans succès) à des personnes potentielles. Si mon identité de chercheur homme entre en ligne de compte dans ce phénomène, il semble qu'il illustre assez bien la tendance à ne pas percevoir la population féminine comme une population clef du quartier.

Alors que les hommes sont identifiés à l'espace public, les femmes sont principalement identifiées à l'espace privé ou domestique :

« Bah je trouve que les femmes elles sortent très peu de chez elles oui. C'est la cuisine, la popote, les gosses. »

Habitante, Focus Group 3

Les représentations sociales de la population féminine du quartier tiennent ainsi souvent du registre de la domination et de l'enfermement. Les discussions sur les femmes dans le quartier sont ainsi souvent l'occasion de les présenter en victimes, caractérisées en premier lieu par leur statut de dominées par rapport à la population masculine. Ce phénomène tend parfois à rendre invisibles les capacités et les modalités d'action des femmes à Bressoux et à Droixhe.

Une autre caractéristique attachée à la population féminine est celle de sa plus grande proximité avec le monde scolaire et intellectuel. Le cinéma de quartier peut ainsi être jugé plus adapté au public féminin que masculin :

« Non le cinéma le Parc ça intéresse quand même des gens. Mais pas forcément les jeunes. Pas forcément les jeunes. C'est pour ça. [Le cinéma] ça intéresse plutôt les... Je dirais plutôt les... Enfin ça une activité pour les filles ça serait bien...

-D'accord oui.

Parce que elles sont très, très cultivées elles l'air de rien. Elles sont très, très cultivées, elles aiment bien tout ce qui est les études etcetera. »

Habitant, E11

Enfin, une des caractéristiques des représentations sociales attachées à la population féminine à Bressoux Droixhe, concerne les femmes d'origine étrangère et plus particulièrement (mais pas uniquement) celles identifiées comme étant de confession musulmane. En effet, comme a pu le remarquer Nouria Ouali par ailleurs, ces dernières sont soumises à l'idée d'une surdétermination de la dimension culturelle sur leur condition sociale.⁶² En d'autres termes, lors de l'enquête, les attitudes, les pratiques ou les choix des femmes du quartier font très souvent l'objet d'une explication en termes d'appartenance culturelle réelle ou supposée. L'attention portée par certains habitants sur le « foulard islamique » illustre bien cette tendance.

A travers ce système de représentations sociales se dessine des « univers » masculins et féminins qui pourraient être schématisés comme suit :

Masculin	Féminin
Dehors	Dedans
Bruyant, agités	Calme, discrète
Délinquant, problématique	Conforme
Sportif	Intellectuelle
Dominant	Dominée
...	...

⁶² Ouali N., « Genre et migration : les enjeux contemporains en Belgique et en Europe », in, Gavray C., *Femmes et mobilité*, Marcinelle, Cortext, 2007, pp. 331-343.

2. L'investissement inégal des espaces publics et culturels

A la dimension symbolique de la construction sociale du genre correspond une dimension matérielle. Elle se traduit par la distribution souvent inégale de certaines ressources ou espaces entre les population masculine et féminine.

a. La place de la libération : un cas d'investissement genré de l'espace public

Comme souligné plus haut, les espaces publics (la rue par exemple) sont souvent identifiés à la présence masculine. L'observation de la Place de la libération permet de donner un bon exemple d'investissement genré de tels espaces, caractérisés moins par la présence exclusive des hommes que par des modalités de présence différentes pour les hommes et pour les femmes.

La place de la libération est un lieu clef de la vie sociale à Droixhe. Grande esplanade goudronnée au centre des immeubles d'habitat social, elle accueille plusieurs installations de loisir. D'un côté de la place se trouve ainsi un ensemble vieillissant de structures tubulaires destinées au jeu. Le centre de la place est occupé par un grand terrain en dur avec des buts sur lequel il est possible de jouer au foot notamment. Un peu excentré se trouve un terrain de basket.

A l'extrémité de la place opposée aux structures tubulaires se trouve des installations de jeux pour les plus jeunes : une balançoire, une table de ping-pong ainsi que des cabanes et structures, construites sur des sols sécurisés. Une partie de ces installations sont neuves et ont été obtenues à la suite de la demande d'un groupe de femme d'une asbl voisine de la place. Cet espace est aussi clôturé pour assurer la sécurité des plus jeunes, là aussi sur demande du groupe de femmes. Des bancs, où les parents peuvent s'asseoir pour regarder leurs enfants jouer, sont installés.

La place accueil des usages et des publics divers. Elle constitue d'abord un espace de jeu idéal pour les enfants du quartier. Située au pied des tours, elle est facile d'accès pour les habitants. Les plus jeunes sont accompagnés par leurs parents. Certains viennent seuls. Ils jouent au foot, au basket ou sur les structures tubulaires. Ces publics sont plutôt mixtes.

La place est aussi un lieu de sociabilité important pour de nombreuses femmes du quartier venues y surveiller leurs enfants.

« -Alors quand vous dites directement intégrée dans le quartier, ça veut dire quoi ? Qu'est-ce que vous avez fait par exemple en arrivant ?

Bah en arrivant c'est vrai au début on est un peu timide, on connaît personne. Et puis après j'ai commencé à fréquenter la plaine parce que j'ai des enfants. Et là j'ai commencé à faire connaissance avec des mamans.

-D'accord, est-ce que vous pouvez m'expliquer un peu ça ? C'est intéressant. Donc la plaine c'est...

Oui, c'est une petite plaine de jeu qu'on a en bas de l'immeuble et donc les enfants peuvent aller jouer en attendant et on fait connaissance avec les autres mamans. On parle des enfants, on parle un peu de tout le monde quoi. »

Habitante, E17

Les bancs de la place et les abords des jeux pour enfants constituent ainsi des espaces de rencontre et de discussion souvent investis par les femmes du quartier. Il est important de remarquer que cette présence féminine est liée à un autre aspect de la dimension matérielle de la construction sociale du genre : le surinvestissement des femmes dans le travail domestique en général et dans la garde des enfants en particulier. Ces espaces ne sont pas seulement investis par la population féminine, ils sont aussi souvent identifiés comme des lieux féminins du quartier.

Les modalités d'investissement genré de la Place de la Libération changent en fonction du moment de la journée. Le soir, elle accueille une population masculine. Des hommes du quartier se rassemblent ainsi sur les bords de la place, devant l'entrée de la bibliothèque, sur les parkings en retrait ou au niveau des structures de jeu tubulaires. Certains discutent, d'autres profitent des jeux pour enfants pour faire de la musculation. Certains habitants du quartier rapportent par ailleurs des pratiques de « rodéo » (des accélérations et des dérapages motorisés sur les abords de la place)⁶³. Cette population masculine est perçue de façon largement négative à travers la figure des « jeunes voyous » soulignée plus haut. L'occupation des halls d'immeuble, les phénomènes de regroupements, les discussions jusqu'à une heure tardive, les soupçons d'activités illégales (trafic de drogue, etc.), sont ainsi souvent vécus comme des nuisances jugées d'autant plus inacceptables qu'elles s'écartent d'un certain nombre de normes sociales (la norme selon laquelle la soirée doit être occupée dans le cadre de l'espace privé par exemple). Cette présence masculine nocturne est parfois reliée à un sentiment d'insécurité par les femmes du quartier.

⁶³ Des dos d'âne ont été installés sur les pourtours de la place, précisément pour empêcher de telles pratiques.

Il est donc possible de repérer des modalités genrées d'investissement de l'espace public. Ce constat conduit à interroger l'aspect genré des aménagements urbains souvent perçus comme neutres. Comme le note Yves Raibaud, « on trouvera en vain dans l'aménagement des espaces publics urbains, des lieux conçus symétriquement pour les femmes les invitant à se défouler, à « s'éclater » entre elles. Les aménagements prévus pour elles sont le plus souvent pensés pour les mères de famille (jardins publics, parcs pour enfants,...). »⁶⁴ Cette prise en compte de la dimension genrée des espaces et des aménagements urbains est d'autant plus intéressante dans un espace comme Droixhe, concerné par des projets de réhabilitation.

b. La Maison des Jeunes : un public majoritairement masculin

La Maison des Jeunes est située à Bressoux, dans un petit local jouxtant l'école Bressoux De Gaulle et l'antenne communale de quartier. Au moment de l'enquête, de nouveaux locaux, beaucoup plus vastes, sont en construction. Elle propose aux jeunes du quartier un certain nombre d'activités (participation à l'organisation de festivals, sorties cinéma, activités sportives, réalisations de vidéos, etc.) mais constitue aussi simplement un lieu de rencontre. La Maison des Jeunes (ou MJ) s'occupe prioritairement d'un public âgé de 12 à 15 ans.

Le public de la Maison des Jeunes est principalement masculin. Les filles sont peu présentes et en particulier les jeunes adolescentes. Cette observation rejoint le constat fait par un travailleur d'une autre structure destinée aux jeunes :

« Alors là il y avait quasiment ici une rupture donc c'est-à-dire que on retirait les filles à partir de 13, 14 ans, les filles ne restaient plus avec les garçons. »

Travailleur associatif, Focus Group 1

Ce phénomène, souvent attribué à des causes culturelles lors de l'enquête, est en fait régulièrement constaté dans les travaux s'intéressant à la participation socioculturelle du public féminin.⁶⁵ Une des

⁶⁴ Raibaud Y., « Genre et espace du temps libre », in, *Information géographique* n°2, 2012, pp. 41-57, p. 53-54.

⁶⁵ Pour des exemples concrets, voir notamment : Maruéjols E., « Loisir des jeunes dans le secteur public : comment éviter l'exclusion des filles », in, *Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 115-121, p. 119. Ou Gillet J.-C., « Présentation », in, *Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 7-28, p. 21.

explications fournies par la sociologie est le contrôle social plus strict qui s'organise autour des filles, notamment de la part des parents, au moment de l'adolescence.⁶⁶

Cette inégalité genrée ne s'exprime pas uniquement dans la fréquentation des publics masculin et féminin. Elle touche l'organisation de la MJ. L'organisation temporelle d'abord. En effet, le mercredi après-midi est en théorie réservé aux filles du quartier à qui sont notamment proposées des activités sportives. En revanche, le reste de la semaine reste dominé par la présence masculine.

En outre, les deux animateurs attachés à la Maison des Jeunes sont des hommes. La structure fait bien appel à une animatrice sportive de la ville mais uniquement le mercredi après-midi.

La Maison des jeunes apparaît ainsi comme un espace socio-culturel essentiellement masculin. Les contraintes temporelles liées à la recherche ont malheureusement empêché d'observer la façon dont les jeunes du quartier s'approprièrent les nouvelles infrastructures (plus vastes et, semble-t-il, mieux équipées) de la MJ.

c. La bibliothèque : un public féminin plus conforme aux usages des lieux

La bibliothèque de Droixhe-Bressoux est une bibliothèque communale située sur la Place de la Libération. En plus de la consultation et du prêt de livre, elle propose différentes activités visant à « l'activation des pratiques de lecture. » L'importance donnée à cette mission se traduit dans la disposition spatiale des lieux. Outre la salle de lecture, des salles d'activités ou d'informatique ont été aménagées. Le travail de l'équipe se révèle donc bien plus large que la gestion du stock de livres. Elle participe notamment à l'organisation de différents événements locaux tels qu'un festival de conte par exemple. La bibliothèque travaille également en relation avec les écoles du quartier et le tissu associatif.

Contrairement à la Maison des Jeunes, les jeunes hommes entre 15 et 25 ans sont décrits par les travailleurs comme le public minoritaire. Plus qu'un écart de fréquentation, ce sont des modalités d'investissement différentes qui semblent caractériser les hommes et les femmes au sein de la bibliothèque. Des membres de l'équipe décrivent ainsi la façon dont les publics masculins et féminins utilisent les lieux :

⁶⁶ Voir : Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, Puf, 2002, p. 211-214. Cité dans : Deville J., « Jeunes filles « invisibles » dans les quartiers populaires », in, *Espaces et sociétés* n°128-129, 2007, pp. 39-53, p. 45.

« -Et est-ce qu'il y a des publics que vous n'arrivez pas à toucher ? Est-ce qu'il y a des gens dont vous avez l'impression qu'ils ne viennent jamais malgré vos... »

On a peut-être plus de difficultés... le lieu est peut-être moins utilisé... quand je dis le lieu, je veux dire le lieu bibliothèque, peut-être moins l'atelier informatique... par les hommes. Donc quand on travaille avec les associations, ils viennent avec l'association pour des projets de groupe mais en dehors, la demande des hommes va être essentiellement axée vers la formation. »

Travailleuse de la bibliothèque, E3

« - Ils sont là. Et je dirais les adolescentes quand elles viennent, les adolescents viennent aussi mais les adolescentes viennent, elles viennent chercher des livres... enfin elles ont des demandes vraiment cadrées je dirais lecture publique bibliothèque, ce qui est pas toujours le cas des adolescents qui viennent et qui ont des demandes je dirais parfois plus farfelues ou qui viennent pour occuper les lieux. »

Travailleuse de la bibliothèque, Focus Group 1

Ces deux extraits illustrent des modalités genrées d'investissement de la bibliothèque. En d'autres termes, le public masculin et le public féminin se distinguent par la façon dont ils utilisent l'espace mis à leur disposition. Dans les exemples ci-dessus, le public féminin est décrit à travers une présence « conforme » aux usages traditionnels d'une bibliothèque (venir chercher des livres, etc.) tandis que le public masculin en fait un usage perçu comme en partie « détourné » (privilégier les offres de formation, « occupation des lieux », etc.).

Ces constats font écho aux travaux sociologiques qui soulignent le poids des rapports sociaux de genre sur la fréquentation des bibliothèques. Les attitudes adoptées par les filles (maîtrise de soi, concentration, usages tournés vers le livre, etc.) tendent à les rapprocher de la figure du « bon lecteur » tandis que les garçons (adoptant une attitude plus agitée, bruyante, etc.) sont souvent catégorisés comme « étrangers » au système de la bibliothèque.⁶⁷

Contrairement à la Maison des Jeunes où la présence masculine domine, la bibliothèque apparaît comme un lieu d'avantage investi par le public féminin et selon des modalités jugées plus conformes aux usages traditionnels d'un tel lieu. Cette conclusion est intéressante dans la mesure où elle semble pouvoir s'étendre à d'autres espaces culturels. Lors des entretiens, la distance sociale ressentie par les femmes du quartier vis-à-vis de certaines institutions (le cinéma de quartier par exemple) est en effet souvent moins grande que celle ressentie par les hommes.

⁶⁷ Roselli M., « La bibliothèque, un monde de femmes. Déterminations et conséquences sur la segmentation des publics jeunes dans les bibliothèques », in, *Réseaux* n°168-169, 2011, pp. 133-164, p. 137.

Les différents espaces publics et culturels de Bressoux et de Droixhe sont donc caractérisés par des niveaux et des modalités d'investissement différents en fonction du genre. Tous ces espaces ne sont donc pas forcément accessibles à tous de la même manière en fonction de son sexe et des représentations sociales qui y sont attachées. Il est important de noter que malgré une idée largement répandue, ces inégalités ne se caractérisent par toujours par la prédominance du public masculin comme le montre l'exemple de la bibliothèque.

Quoi qu'il en soit, ces constats montrent l'intérêt qui peut résider dans la prise en compte des dynamiques de genre pour penser l'accès de la population aux espaces publics et culturels d'un quartier.⁶⁸

3. Le traitement différencié des publics masculin et féminin du quartier

Outre les systèmes de représentation et la question de la distribution des espaces, les dynamiques de genre interrogent également l'action institutionnelle : Comment les dynamiques de genre sont-elles saisies par les acteurs institutionnels locaux dans le cadre de l'accès à la participation culturelle ? Pour répondre à cette question, une première partie s'intéressera à la façon dont sont « traités » les publics masculin et féminin du quartier. Une seconde partie s'intéressera plus particulièrement à la façon dont les acteurs locaux répondent aux stéréotypes de genre et aux actions qu'ils mettent en place pour y faire face.

a. Canaliser les garçons, libérer les femmes : des objectifs différents en fonction du genre

Les professionnels ou les acteurs locaux en matière d'animation socio-culturelle ont tendance à percevoir de façon différente leur mission en fonction du public – féminin ou masculin – considéré. Ce phénomène se traduit empiriquement par l'utilisation de deux registres pour définir les objectifs liés au public féminin et masculin.

⁶⁸ Guy Di Méo propose ainsi une géographie sociale du genre : Di Méo G., « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre », in, *Annales de Géographie* n°684, 2012, pp. 107-127.

- *Le public masculin, le registre de la « canalisation »*

Comme expliqué plus haut, les discours sur le quartier de Bressoux-Droixhe, tendent à identifier la population masculine comme une population potentiellement problématique. Dans ce cadre, une grande partie de l'action socioculturelle s'est organisée – au moins dans un premier temps – autour de ce public. Le travail sur « les bandes », sur les « jeunes déstructurés » trainant « dans la rue » (concernant donc principalement – et sans forcément les nommer – les garçons) est ainsi présenté comme le mode d'action privilégié d'un certain nombre d'acteur socio-culturels actifs dans le quartier.

Le registre de la « canalisation » correspond à l'action envisagée auprès du public masculin. Cette vision de l'action socio-culturelle adaptée aux garçons favorise leur orientation vers des activités sportives ou culturelles permettant d'exploiter de manière positive les traits de caractère qui leurs sont attribués (violence potentielle, agitation, goût pour les efforts physiques, désœuvrement, etc.). Dans ce cadre, le sport apparaît comme une dimension essentielle de l'action socio-culturelle à destination des garçons. Une discussion dans une salle de boxe du quartier donne ainsi des indications des effets « canalisateurs » attribués à cette activité.

[V. m'a invité à assister à un entraînement de boxe auquel il participe bénévolement. Lui-même boxeur, il prête de nombreuses vertus à ce sport.]

V. me parle de la boxe et de son effet bénéfique sur les jeunes. Il m'explique que c'est un sport où on veut se battre, où il faut de la violence mais que cela débouche au final sur une pacification.

(...)

Lors de l'entraînement, je discute un peu plus longuement avec V.. Je lui demande pourquoi les jeunes viennent à la boxe. Il me répond que « la boxe est un endroit sûr ». Je lui rappelle qu'il m'a dit qu'il tentait d'encourager les jeunes à venir à la boxe pour « les occuper ». Je lui demande ce qu'il entendait par là. Il me montre un jeune qui s'entraîne :

« Tu vois, celui-là, la première cigarette il connaitra pas, il sait déjà que c'est mauvais. »

Il me dit aussi que la boxe est une bonne activité pour les enfants « caractériels. » Il souligne ensuite qu'à « douze ans, ils sont là, ils trainent... », Il y a « la rue ». A ce moment de la conversation, trois garçons d'une dizaine d'années passent devant la grille. « Voilà, ceux-là, ils vont passer la porte ».

Journal de terrain, 29 août 2012

Ce registre de la canalisation est très présent dans le discours des acteurs locaux (acteurs associatifs ou institutionnels mais aussi habitants, commerçants, etc.). Les personnes interviewées s'accordent

ainsi sur la nécessité d'occuper les jeunes du quartier (sous-entendu les jeunes hommes) de façon à briser les dynamiques menant à des comportements délinquants ou perçus comme illégitimes (trainer dans la rue, etc.). Dans ce cadre, les habitants perçoivent souvent très positivement les terrains de sports ou les activités culturelles qui sont, comme le souligne Yves Raibaut dans un article sur les cultures urbaines, « plébiscités pour leur utilité sociale et leur capacité à canaliser les manifestations de violence et d'incivilité vers des activités d'expression sportive et culturelle. »⁶⁹ L'auteur précise par ailleurs que cette canalisation tend à valoriser les caractéristiques traditionnellement attribuées au masculin (performance physique, esprit de compétition, etc.) ce que tend à illustrer l'exemple de la boxe ci-dessus mais aussi une pratique comme le Break-dance par exemple.

Pour terminer, il est important de souligner que, si elle reste extrêmement importante, cette logique n'est pas forcément adoptée par tous les acteurs locaux. Ainsi, un habitant rencontré au cours de l'enquête pourra manifester son agacement face au fait que les jeunes d'origine étrangère soient principalement perçus comme désireux « de courir après un ballon » et que d'autres activités telles que la lecture ne soient pas d'avantage proposées.

- *Le public féminin : le registre de la libération*

Si le registre de l'action socio-culturelle en direction du public masculin est souvent celui de la « canalisation », celui qui caractérise le public féminin est plutôt celui de la « libération ». Une partie des acteurs institutionnels locaux cherchent ainsi à fournir aux femmes du quartier des occasions de sortir de l'espace domestique pour participer à des activités sportives, culturelles ou d'insertion sociales. Des cours de sport et de remise en forme à destination des femmes sont par exemple organisés ainsi que des ateliers coutures ou des sorties à Liège et en Belgique.

Beaucoup de ces activités sont réservées aux femmes même si l'objectif de mixité peut être envisagé dans le cadre de certains projets. Une animatrice ayant débuté son travail à Bressoux-Droixhe sur la promotion d'activités sportives pour les filles et les femmes du quartier commence ainsi à organiser des activités mixtes pour les enfants. La proposition d'activités et d'espaces réservés aux femmes présente un double avantage aux yeux des acteurs culturels locaux. Premièrement, elle répond à une demande d'une partie des habitantes et permet à des personnes réticentes à s'engager dans une activité mixte, d'avoir un accès à certains types d'activités. Deuxièmement, ces activités et ces

⁶⁹ Raibaud Y., « Cultures urbaines : la ville au masculin ? », in, Gillet J.-C. et Raibaud Y., *Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation*, Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 139-156, p. 140.

espaces peuvent jouer un rôle de transition. La familiarisation avec le sport ou avec certaines pratiques culturelles peuvent ensuite donner lieu à des pratiques personnelles y compris dans des lieux mixtes (la fréquentation d'une salle de sport ou d'un cinéma hors des sorties en groupe).

Dans le cadre de cet objectif de faire sortir le public féminin de l'espace privé, les acteurs culturels locaux proposent également des activités durant la journée ou pendant le temps scolaires, à des horaires où la charge de travail domestique (travail dont les femmes assure la majeure partie) est sensée être plus légère.

En outre, certaines activités sont directement envisagées comme des soutiens ou des ressources aux rôles traditionnellement attribués au public féminin. La découverte du cinéma organisée par une asbl locale peut ainsi s'inscrire dans le cadre d'un projet visant à fournir aux mamans des idées d'activités à organiser avec leurs enfants pendant les vacances.

a. Une remise en cause des stéréotypes de genre à sens unique ?

Comment les acteurs culturels locaux perçoivent-ils et prennent-ils en compte les problématiques du genre ? Comme l'illustrent les développements précédents, la question des dynamiques de genre semble surtout faire l'objet d'une réflexion autour du public féminin. Les initiatives visant à remettre en cause les stéréotypes ou les rôles sociaux de genre sont ainsi principalement orientées vers la remise en cause des stéréotypes ou des rôles attribués aux femmes.

Là encore, le sport est un exemple intéressant. En effet, le constat de la sous représentation du public féminin dans certaines structures (et notamment des structures de jeunesse) a conduit à la mise en place de programmes sportifs destinés à intégrer les jeunes filles dans ces pratiques généralement considérées comme masculines. La constitution d'équipe de mini foot féminine, ou la mise en place d'activités sportives pour les filles peuvent ainsi être interprétées comme des moyens d'arracher ce public aux rôles et aux stéréotypes de genre qui lui étaient attribués. En règle général, les entretiens et les observations sur le terrain montrent d'ailleurs que le public féminin est généralement bien accepté dans les activités identifiées comme masculines (boxe, break-dance, etc.) où peuvent être reconnues leurs aptitudes physiques ou acrobatiques. En revanche, ce travail de transgression des stéréotypes de genre ne semble pas avoir été mené avec la même intensité auprès du public masculin. Le registre de la « canalisation » des jeunes hommes du quartier ne débouche pas en effet sur une mise en question de leur statut et des valeurs attribuées à leur genre. On observe donc une sorte d'asymétrie dans le travail autour des dynamiques de genre dans le quartier.

L'objectif n'est bien sûr pas ici de remettre en cause les initiatives socio-culturelles locales visant à un réinvestissement des espaces publics et culturels par le public féminin. Il s'agit de souligner que ce réinvestissement est surtout pensé comme un travail sur les femmes. Or, il serait également possible d'imaginer un certain nombre d'initiatives visant à amener le public masculin à réfléchir sur sa propre place dans l'espace public et à questionner les valeurs qui lui sont socialement attribuées. En ce sens, les activités culturelles apparaissent comme un outil important. Les acteurs institutionnels ou associatifs, proposent également des activités mixtes et non directement pensées comme un moyen de canalisation des jeunes hommes. Des cours de Hip Hop, des ateliers slam, la création d'une comédie musicale avec les enfants, ou l'organisation d'un atelier théâtre permettent ainsi de mobiliser des répertoires d'actions moins liés aux représentations sociales des valeurs masculines (expression de ses sentiments, contrôle de soi, etc.).

II – Participation culturelle et poids des rôles sociaux de genre

Comment les dynamiques de genre interviennent-elles dans la participation des habitants à la vie culturelle du quartier ? Quels sont les obstacles ou les difficultés qui peuvent entraver la participation des hommes et des femmes de Bressoux-Droixhe ? Il est possible de répondre à ces questions à travers la présentation de différents profils illustrant la manière dont les dynamiques de genre peuvent influencer les pratiques culturelles des hommes et des femmes.

Pour des raisons d’anonymisation, les noms des personnes évoquées dans ces différents profils ont été modifiés.

1. Profils de femmes participants à la vie culturelle locale

a. Jaloua, le poids du sentiment d’insécurité et du contrôle social

Jaloua est une jeune habitante de Bressoux. Elle a 15 ans au moment de l’entretien et a fait sa scolarité dans une école du quartier avant de s’orienter vers le secondaire général dans un établissement du centre-ville. Sa mère, d’origine marocaine, est divorcée.

Jaloua participe à de nombreuses activités culturelles. Elle fait du théâtre, du stand up, du chant et du solfège. Ces activités, qu’elle a souvent découvertes par le biais de son réseau de copines, dépassent largement le cadre du quartier. Elle fréquente ainsi de nombreux espaces culturels à travers Liège tel que l’espace Georges Truffaut, l’académie Grétry, ou certaines maisons de jeunes en dehors de Bressoux-Droixhe.

Les différentes discussions avec Jaoula et l’organisation même de l’entretien illustrent l’importance de sa mère dans son accès aux pratiques culturelles. Soutenant la participation de sa fille aux activités qu’elle choisit (en lui payant les inscriptions par exemple), cette dernière se soucie cependant particulièrement de sa sécurité. Jaoula évoquera ainsi à plusieurs reprises la volonté de sa mère de ne pas la voir rentrer trop tard, seule et en bus. De même, la fixation d’un rendez-vous pour l’entretien se fera à des conditions assez strictes (avant l’atelier de comédie de Jaoula et sur les lieux de celui-ci, avec la présence en retrait de l’animateur) constituant autant de gages de sécurité et permettant à mon interlocutrice de ne pas prolonger sa présence hors de chez elle.

A plusieurs reprises durant l’entretien, Jaoula exprime son intérêt pour les structures culturelles extérieures au quartier, notamment une maison des jeunes où le public féminin lui paraît mieux représenté.

Jaoula développe donc une pratique culturelle intense caractérisée à la fois par la variété des activités choisies (théâtre, stand up, chant, etc.) que par le nombre d'institutions fréquentées. Cette pratique, aussi intense soit-elle, s'accompagne de deux phénomènes intéressants du point de vue du genre.

Le premier est le contrôle social exercé par sa mère. Les ateliers observés pendant l'enquête sont ainsi le moyen de constater les consignes particulières qui sont imposées à Jaoula par rapport à ses camarades masculins. Cette dernière décrit ainsi les conditions selon lesquelles sa mère lui laisse fréquenter l'atelier organisé dans le quartier :

« Elle [la mère de Jaoula] veut bien mais le problème c'est que c'est tard, et que c'est loin et que elle n'aimerait pas que je sois en bus à huit heure du soir. Ici, c'est parce que c'est tout près, de un, et de deux, c'est parce que quelqu'un vient avec moi. Et c'est jusqu'à huit heure donc c'est pas trop. »

Habitante, E68

Le contrôle supérieur auquel est soumise Jaoula par rapport à ses camarades masculins renvoie à un deuxième phénomène : le sentiment d'insécurité partagé par de nombreuses femmes du quartier. La fréquentation du quartier le soir, dans des lieux peu éclairés, occupés par des groupes d'hommes apparaît souvent comme une expérience désagréable évitée par une partie de la population féminine.

Si ce sentiment de malaise vis-à-vis de l'espace public du quartier pousse notamment Jaoula à privilégier les activités extérieures à celui-ci, il est cependant intéressant de souligner qu'il ne débouche nullement sur un phénomène d'enfermement dans l'espace privé.

b. Christelle, le poids de la précarité économique et de la prise en charge des enfants

Christelle est une jeune femme d'origine belge d'une vingtaine d'année, habitant un logement social dans un immeuble de Droixhe. Après avoir suivi des études dans l'hôtellerie et travaillé quelque temps dans la cuisine d'un restaurant, elle abandonne cet emploi qui ne lui permet pas de s'occuper de sa fille de deux ans. Elle est donc sans travail au moment de l'entretien et suit un parcours d'orientation. Christelle habite seule avec sa fille, même si le père de cette dernière (présent lors de l'entretien), lui rend régulièrement visite.

Bien qu'elle soit au courant d'une bonne partie de la vie culturelle du quartier, dont elle est informée par flyer notamment, Christelle affirme à plusieurs reprises « préférer rester chez elle ». Ses principales sorties sont présentées comme des sorties liées à ses activités domestiques (les courses par exemple) ou à sa fille (sortie sur la Place de la Libération ou au Parc Astrid).

Dans une situation de précarité économique, Christelle s'inquiète notamment des baisses du chômage annoncées au moment où se déroule l'enquête. Cette situation tend à la détourner d'événements tels que les festivals voisins du quartier et dont elle et son compagnon connaissent les prix élevés. Les pratiques culturelles de Christelle semblent principalement tournées vers l'espace privé. L'écoute de musique ou le visionnage de la télévision (allumée pendant l'entretien) sont par exemple évoqués.

Plusieurs dimensions sont intéressantes dans le profil de Christelle. La première est le poids de sa situation économique dans sa participation à la vie culturelle du quartier. En effet, sa grande précarité financière tend à l'éloigner d'un certain nombre d'événements qui lui sont pourtant connus (festivals, concerts, etc.).

Cette précarité économique n'est pas étrangère à la question du genre. Habitant seule avec sa fille, Christelle vit ainsi de façon particulièrement forte ses contraintes de parent dont elle peut difficilement partager la responsabilité avec son compagnon vivant dans un autre quartier, provoquant notamment la mise entre parenthèse de sa carrière professionnelle.

Cette situation renvoie plus généralement à la question de la division sexuelle des tâches domestiques et d'éducation qui pèse d'un poids particulièrement lourd sur les femmes. De nombreuses habitantes du quartier évoqueront ainsi au cours de l'enquête la façon dont le travail domestique dont elle assume souvent la plus grande part peut constituer un obstacle à la participation à la vie culturelle du quartier.

Comme beaucoup de femmes du quartier, une partie de l'accès de Christelle aux espaces publics et culturels est liée à son statut de mère. Les sorties sur la Place de la Libération ou le Parc Astrid, ou encore la visite de l'aquarium avec sa fille et son compagnon en sont des exemples.

c. Chadia, la mobilisation de femmes musulmanes autour de projets de sortie

Chadia est une commerçante de Bressoux. D'origine marocaine, elle habite le quartier depuis 43 ans. Parallèlement à son activité professionnelle qui lui prend beaucoup de temps, Chadia a déjà organisé à plusieurs reprises des activités à destination des femmes de la mosquée qu'elle fréquente. Ces activités prennent la forme de sorties dont elle me donne quelques exemples : sortie à la mer, visite de grandes villes européennes (Paris par exemple), visite de monuments religieux, sortie nature, picnic, etc.

Ces sorties décrites par Chadia, sont conçues pour être réservées aux femmes. Lors de l'entretien, elle déplore d'ailleurs le manque d'animations à destination du public féminin ainsi que de moyens pour ce dernier de s'organiser. Elle insiste longuement sur le plaisir que lui procurent ces organisations d'évènement mais aussi sur l'investissement personnel que cela demande.

Le cas de Chadia illustre une des modalités de participation culturelle des femmes à Bressoux-Droixhe. Une partie du public féminin exprime ainsi son désir de pouvoir accéder à des activités réservées aux femmes. Dans ce cadre, la mobilisation des réseaux d'interconnaissances liées à la mosquée permettent à Chadia de mettre sur pied des activités conformes à ses attentes.

La participation culturelle de Chadia se traduit donc par la mobilisation de ressources de type communautaire qui lui permettent de pallier au manque d'activité à destination des femmes qu'elle perçoit.

2. Profils d'hommes participant à la vie culturelle locale

- a. Nacer, un entrepreneur culturel : le réinvestissement des valeurs masculines dans une activité professionnelle

Nacer est un habitant de Bressoux. Il est âgé d'une vingtaine d'année. Ses parents sont d'origine marocaine. Ayant grandi et étant scolarisé dans le quartier, Nacer fréquente des associations de jeunes et participe à plusieurs évènements culturels locaux. Il commence à rapper au milieu des années 2000 et fait quelques premières parties à l'occasion de concerts organisés dans le quartier.

Nacer interrompt ensuite sa pratique de chanteur pour se concentrer sur une activité de manager. Au moment de l'entretien, il a monté un petit label et s'occupe de la promotion d'un artiste liégeois. Il organise pour ce dernier des dates de concert ainsi que le tournage de clips destinés à être diffusés sur des sites de partage de vidéo en ligne.

Nacer conçoit son activité comme un métier. Il se révèle très attentif aux profits que pourraient assurer les prestations de l'artiste qu'il suit. Il est également sensible aux histoires de réussite individuelle d'habitants du quartier (sportifs, hommes d'affaires, etc.) ou de personnes plus médiatiques (Puff Dady, etc.). Nacer espère réussir à quitter le quartier, évolution qu'il assimile à un signe d'ascension sociale, et assume explicitement son désir de « faire de l'argent. » Son rêve serait de pouvoir partir s'installer à Los Angeles où il voit des possibilités d' « avoir sa chance. »

Le profil de Nacer illustre une modalité intéressante d'investissement de la vie culturelle, rencontrée à plusieurs reprises durant l'enquête. En effet, pour un certain nombre d'habitants du quartier, l'activité culturelle peut se révéler potentiellement rémunératrice et ainsi être envisagée comme un moyen de gagner sa vie. Nacer se présente ainsi comme un véritable entrepreneur culturel même si cela ne l'empêche pas de continuer à entretenir des liens et des projets de collaborations avec certaines structures associatives locales.

Ce faisant, Nacer intériorise les modèles masculins de réussite identifiés sur le quartier. Il prend pour modèle les sportifs ou les hommes d'affaire locaux qui, « partis de rien », ont accédé à la réussite économique et sociale.

La pratique professionnelle de Nacer se caractérise par l'intégration et l'investissement des valeurs attachées à la population masculine de Bressoux-Droixhe. Il souligne ainsi à plusieurs reprises la combativité, la « rage », l'« envie de réussir » qui lui semblent des qualités essentielles pour développer son activité.

b. Fadel, le poids ressenti des normes de genre

Fadel a une trentaine d'année. Issu d'une famille recomposée, sa mère est d'origine algérienne. Il grandit à Bressoux. Après l'école fondamentale, il fait sa scolarité en dehors du quartier. Fadel décrit cette partie de sa vie comme une période d'accès à l'indépendance. Son abonnement de bus lui permet ainsi de fréquenter d'autres quartiers de Liège, qui lui étaient jusqu'alors peu accessibles.

A 19 ans, Fadel commence à s'investir dans la vie culturelle et associative de Bressoux. Il commence à pratiquer la danse Hip-Hop, d'abord dans des salles de sports puis se réoriente vers des formes « moins commerciales » de la discipline. Il s'y investit de manière intensive et en fait pendant un moment son activité professionnelle. Parallèlement, Fadel s'investit également dans une association d'habitants du quartier. Sa pratique du Hip Hop le mènera à créer une asbl pour « proposer gratuitement du vrai Hip-Hop aux jeunes de Bressoux-Droixhe. » Il projette depuis de développer des projets associatifs tournés vers le sport ou le soutien scolaire.

Au moment de l'entretien, Fadel a délégué l'animation des cours de danse pour pouvoir se consacrer d'avantage à sa famille. Il occupe également un poste de surveillant dans un établissement secondaire liégeois.

Le récit du parcours de Fadel est marqué par le registre de l'« autonomisation » par rapport au quartier qu'il décrit comme « une bulle » « coupée du monde » (d'autres habitants utilisent le terme de « murs invisibles »). Il décrit ainsi à plusieurs reprises l'aspect contraignant que pouvait revêtir la fréquentation des groupes de jeunes du quartier. Fadel prend l'exemple des discours de désenchantement face aux études ou la sanction des attitudes « intellos » qu'il expérimente dans ses relations avec ses amis de Bressoux.

Il vit également difficilement le poids des normes régissant les relations entre les filles et les garçons du quartier. La difficulté de nouer des relations d'amitié avec des filles ou l'attitude parfois

« irrespectueuse » adoptée par des groupes de garçons vis-à-vis de la population féminine sont évoquées. Le groupe des « pairs » (les jeunes hommes de même âge que Fadel constituant son cercle d'amis à l'intérieur du quartier) joue ainsi un rôle important dans l'imposition des normes de genre (renvoyer une image virile, occuper l'espace public, etc.), la transgression de ces dernières risquant de faire « perdre la face » au transgresseur. Plusieurs jeunes hommes du quartier évoqueront en entretien la volonté – à un moment de leur parcours – de rompre, au moins partiellement, avec ces groupes dont ils expérimentaient le caractère contraignant. Dans le cas de Fadel, l'utilisation de son abonnement de bus et la fréquentation d'autres quartiers lui permettent de s'extraire temporairement de ces rôles sociaux de genre et de rencontrer des filles par exemple⁷⁰.

Les dynamiques de genre continuent à préoccuper Fadel, notamment dans le cadre de son activité associative où il constate parfois les attitudes sexistes de certains groupes de jeunes vis-à-vis du public féminin. Attitudes auxquelles il tente parfois de réagir en accompagnant des jeunes garçons à une séance de cinéma sur les violences faites aux femmes, ou en sanctionnant les comportements qu'il juge irrespectueux pendant ses cours de Hip Hop par exemple.

Cet exemple illustre bien la façon dont les rôles sociaux de genre pèsent également sur la population masculine du quartier qui peut exprimer le besoin de s'en extraire.

⁷⁰ Un autre habitant, maintenant éducateur de rue à Bressoux évoque également la façon dont les garçons entretiennent leurs relations avec les filles en dehors du quartier :

« Parce que voilà, il faut savoir que dans les quartiers populaires, les bandes de copains, bah c'est des bandes de mecs. Culturellement il y a pas des filles qui viennent s'implanter et qui traînent avec les mecs. Non ça se fait pas. Même si les mecs ils ont un réseau, ils fréquentent pas mal de filles mais ça sera toujours en dehors du quartier quoi. » E 31.

III – La question du sous-investissement de l’espace public et culturel par les femmes du quartier

Après avoir traité des dynamiques de genre en général, il est intéressant de se pencher plus particulièrement sur la question du public féminin. En effet, durant l’enquête, l’évocation des dynamiques de genre au sein du quartier sont souvent l’occasion de parler de la moindre participation des femmes à la vie culturelle locale. La population féminine est alors principalement décrite sous le registre de l’absence. Il semble donc intéressant de se pencher sur cette question du sous-investissement de l’espace public et culturel qui caractériserait les habitantes de Bressoux – Droixhe.

1. La nécessité de nuancer l’aspect « culturel » des inégalités en termes de genre

Au court des entretiens réalisés sur le terrain, les inégalités constatées entre les hommes et les femmes du quartier sont souvent mises en relation avec les caractéristiques culturelles attribuées aux habitants. Le terme culturel renvoie ici à une signification différente de celle utilisée dans le reste du rapport. Il s’agit ici pour les personnes rencontrées de désigner un ensemble de traditions ou d’habitudes sensées caractériser certaines populations et orienter leurs façons d’être et de faire.

La culture musulmane est ainsi très largement utilisée comme la clef de lecture des dynamiques de genre constatées sur le terrain au point que la femme musulmane (souvent amalgamée à la femme originaire d’Afrique du nord) est souvent présentée comme l’exemple type de la victime de la domination masculine⁷¹.

Il ne s’agit pas ici de nier le rôle des facteurs culturels dans la construction sociale de la différence entre les sexes, mais de nuancer cette interprétation qui tend à effacer un certain nombre d’éléments pourtant importants à la compréhension des dynamiques de genre.

⁷¹ Les nombreuses références au foulard islamique, lors des discussions sur les relations entre hommes et femmes dans le quartier, illustrent ce phénomène.

a. Le risque de réduire la population féminine à une appartenance culturelle

Comme le souligne Nouria Ouali, déjà cité plus haut, les femmes d'origine étrangère, et en particulier les femmes de confession musulmane, sont soumises à l'idée d'une surdétermination de la dimension culturelle sur le statut social⁷². En d'autres termes, les attitudes, les situations ou les choix de ces femmes seraient avant tout la traduction de leur culture et des manières de faire et d'être qui s'y attacheraient.

Cette interprétation tend à rendre invisible un grand nombre de facteurs pourtant essentiels dans la vie d'un individu. Le statut socio-économique, le statut professionnel, ou le niveau de formation sont d'autres dimensions qui permettent d'éclairer la situation d'une personne, y compris au sein des dynamiques de genre. La non reconnaissance d'un diplôme obtenu à l'étranger, les situations de travail précaire, les phénomènes de pauvreté, sont ainsi de puissants facteurs d'inégalité rendu parfois invisibles par la focalisation sur le facteur culturel.

b. Des dynamiques de genre transversales aux populations rencontrées

Le travail d'enquête a été l'occasion de constater que les dynamiques de genre (et notamment les inégalités qui y sont liées) sont transversales aux différentes populations rencontrées sur le quartier. Le sur-investissement des femmes dans le travail domestique, le sentiment d'insécurité ou d'illégitimité des femmes dans l'espace public, l'identification d'activités et de compétences « féminines » et « masculines » sont des phénomènes que l'on retrouve au sein de la population majoritaire comme au sein des populations d'origine étrangère.

Au cours d'un entretien, une habitante de Bressoux haut, investie dans une association d'habitants remarque ainsi la répartition inégale des hommes et des femmes dans les activités organisées par l'asbl, le public des « ateliers créatifs » - bien qu'ils soient ouverts à tous – étant entièrement féminin. Dans le même ordre d'idée, l'orientation des jeunes garçons vers des activités identifiées comme masculines (sport, etc.) et des jeunes filles vers des activités identifiées comme féminines (danse, équitation, etc.) n'est pas spécifique à une population en particulier.

⁷² Ouali N., « Genre et migration : les enjeux contemporains en Belgique et en Europe », in, Gavray C., *Femmes et mobilité*, Marcinelle, Cortext, 2007, pp. 331-343.

Ainsi, la focalisation sur l'aspect culturel des dynamiques de genre risque de masquer les inégalités sociales qui caractérisent encore les relations entre toutes les femmes et tous les hommes.

c. Le risque de s'enfermer dans une conception déterministe de la culture

Enfin un certain nombre de discours rencontrés sur le terrain tendent à développer une vision déterministe et essentialisante de la culture. Les entretiens réalisés avec les acteurs associatifs ou institutionnels locaux permettent au contraire de souligner la façon dont les facteurs culturels peuvent prendre de l'importance ou s'effacer en fonction du contexte dans lequel ils interviennent.

Ainsi, alors que certains acteurs associatifs ou institutionnels locaux évoquent les blocages qu'ils identifient à des facteurs culturels, ils soulignent aussi la façon dont ces derniers peuvent être dépassés par l'instauration d'une relation de confiance.

Un travailleur social du quartier explique ainsi comment ses relations avec le public féminin de confession musulmane de sa structure ont évolué. Réalisant des entretiens de suivi social avec ces femmes, il est d'abord surpris par la présence systématique des maris qui tendent à monopoliser la parole. Au fur et à mesure des entretiens et de son intégration dans le quartier, cet obstacle, qu'il attribue à l'appartenance culturelle de ses interlocutrices, se dissipe, débouchant sur la fin de la présence masculine. Ce travailleur social insiste ainsi sur la relation de confiance construite à travers un ensemble de menus ajustements (dédramatiser les entretiens de suivi et les présenter comme des services, opter pour la poignée de main lors des salutations, etc.).

Si la dimension culturelle peut en effet constituer un facteur explicatif des dynamiques de genre au sein du quartier, il doit être nuancé pour éviter une lecture culturaliste des inégalités hommes/femmes qui empêcherait d'en repérer les dimensions partagées.

2. Des modalités de participation spécifiques plutôt qu'une non-participation

Dans la première phase de l'enquête de terrain, un travail exploratoire a été mené de façon à identifier grossièrement les caractéristiques du quartier et de sa vie culturelle. Des recherches ont notamment été faites pour se renseigner sur la production culturelle au sein de Bressoux-Droixhe (livres, arts plastiques, vidéos, etc.). Un paradoxe est alors apparu. En effet, si la plupart des discours rencontrés au début de l'enquête tendaient à évoquer un sous-investissement de l'espace public et culturel par le public féminin, une bonne partie des productions ou des événements rencontrés étaient le fait de femmes. Un exemple significatif étant le fait que la principale littérature non scientifique identifiée sur le quartier de Droixhe est produite par les groupes de femmes d'une asbl locale.

Il semble donc nécessaire de venir plus en détail sur la question du sous-investissement de l'espace public et culturel par le public féminin.

a. Des circuits spécifiques de participation ?

Comme souligné, plus haut, la population féminine de Bressoux-Droixhe souffre d'inégalités dans l'investissement d'un certain nombre d'espaces. Les espaces publics (la rue, les places, etc.) ou certaines structures socio-culturelles (associations de jeunes, etc.) sont caractérisés par la mise à distance du public féminin. Cela ne signifie pas que ce dernier n'accède pas à des pratiques ou à des activités culturelles.

Le tissu associatif constitue par exemple un vecteur important de participation féminine. Plusieurs asbl, historiquement tournées vers le public des femmes, sont clairement identifiées par les habitants comme des lieux de participation féminine. Ces asbl fournissent un cadre privilégié de participation culturelle en proposant des projets de pièces de théâtre, de publications de livre, de montages d'expositions, etc.

Une partie des habitantes du quartier accèdent également à certaines activités culturelles par le biais de leur statut social de mère de famille. Des activités sont ainsi organisées à l'antenne locale de l'Office de la Naissance et de l'Enfance (ONE). Une des écoles de Bressoux-Droixhe a également accueilli un atelier peinture conçu comme un lieu de convivialité à destination des mamans. Enfin,

l'enquête a été l'occasion de constater que si le cinéma de quartier apparaît comme un lieu étranger à une partie des habitants, des mères de famille développent une certaine familiarité avec le lieu à force d'y accompagner leurs enfants.

Bien entendu, ces circuits de participation culturelle illustrent aussi le système de contraintes dans lequel se trouve une partie de la population féminine du quartier (accès plus limité à l'espace public, partage inégal des tâches domestiques et éducatives, etc.). Il reste qu'ils permettent de nuancer l'idée d'une non-participation culturelle du public féminin.

b. Un rapport moins distant à certaines institutions culturelles

Au cours d'un entretien, une travailleuse de la bibliothèque de Droixhe souligne la sous-représentation des jeunes hommes entre 15 et 25 ans au sein de son public. Elle note parallèlement que le lieu semble « permis aux adolescentes » (Focus Group 1). L'enquête permet ainsi de constater la moindre distance sociale qu'expérimente une partie de la population féminine du quartier par rapport à la population masculine. La fréquentation de la bibliothèque ou du cinéma par exemple semble plus facilement envisagée par les femmes que par les hommes.

Ce phénomène semble concerner en particulier les adolescents. Bien que ce constat mérite d'être objectivé par des recherches statistiques, le fait d'aller au cinéma de quartier ou d'être inscrit à certaines activités (cours de musique à l'académie, cours de danse, etc.) ressort davantage des entretiens réalisés avec les jeunes femmes qu'avec les jeunes hommes.

c. Des ressources sociales et une capacité d'organisation et de prise de parole

La population féminine de Bressoux-Droixhe ne doit donc pas être considérée à travers le seul registre de la domination. Les femmes du quartier sont aussi des acteurs qui disposent de ressources et de capacités d'action. Les réseaux de sociabilités (amies, famille) sont ainsi des moyens de se renseigner et de s'initier à certaines activités culturelles. Les activités associatives forment ainsi un cadre où peut se développer leur participation culturelle. Mais les femmes du quartier disposent également de capacités d'organisation comme l'illustrent les sorties culturelles mises en place par des habitantes fréquentant une mosquée de Bressoux.

La participation culturelle est souvent l'occasion pour des femmes de produire un discours sur le quartier. Un petit livre réalisé par un groupe de femmes étrangères ou d'origine étrangère encadré par une asbl locale et des travailleurs de la bibliothèque présente ainsi un portrait de Droixhe vécu par ses habitantes mais aussi la perception des travaux en cours et des projets de réhabilitation.⁷³

Dans un autre registre, la mobilisation d'habitantes dans le cadre d'une asbl locale a également été l'occasion d'obtenir l'aménagement d'un espace de jeu pour enfants ainsi que la sécurisation des abords de la Place de la Libération.

Conclusion

L'intérêt porté à la question du genre dans le travail de recherche a permis de constater un certain nombre d'inégalités dans l'investissement des espaces d'activités socio-culturelles de Bressoux-Droixhe. Ces inégalités reposent en grande partie sur les représentations sociales attachées aux publics masculins et féminins. Les hommes du quartier sont par exemple majoritairement évoqués à travers la figure du « jeune voyou. » Ils supportent ainsi de façon particulièrement forte la mauvaise image du quartier construite autour de la focalisation sur les faits de délinquance ou d'incivilité. A la population masculine sont donc attribuées un certain nombre de caractéristiques telles que le penchant supposé pour la violence ou la tendance au décrochage scolaire par exemple. Ces caractéristiques peuvent également être valorisées. C'est le cas du goût pour le sport et les efforts physiques, la débrouillardise ou l'ambition. La population féminine au contraire est davantage représentée à travers le registre de la victimisation. Identifiées à l'espace privé ou domestique, les femmes du quartier se voient attribuer des caractéristiques différentes des hommes telles que le goût pour les activités intellectuelles ou la tendance au calme et à la discrétion. Se dessine ainsi à travers les représentations sociales des « univers » masculin et féminin distincts. A ce système de représentations correspondent des inégalités quant à l'investissement des espaces publics et culturels présents à Bressoux-Droixhe.

Il est intéressant de constater que l'action institutionnelle tend également à différencier les publics masculin et féminin dans le cadre de son action. Au registre de la « canalisation » qui oriente les initiatives en direction des garçons répond le registre de la « libération » pour les filles. La mise en question des stéréotypes et des rôles sociaux traditionnellement attachés à la population masculine et à la population féminine apparaît ainsi comme une mise en question asymétrique. En d'autres termes, si des efforts sont menés pour intégrer les femmes et les filles du quartier à des activités

⁷³ *Mix-Cité, Porte ouverte sur Droixhe*, Espace lecture de Droixhe, Asbl La Bobine.

perçues comme masculines (boxe, break-dance, etc.), les garçons sont rarement orientés vers des activités transgressant les valeurs identifiées comme masculines (danse classique, peinture, etc.). La prise en compte des inégalités de genre à Bressoux-Droixhe semble ainsi se traduire principalement par un travail sur les femmes.

Si la population féminine souffre effectivement d'inégalités dans l'investissement d'un certain nombre d'espaces, l'enquête a permis de constater que les femmes disposent également de ressources pour accéder à des pratiques culturelles. Le tissu associatif fournit par exemple des lieux de participation féminine. En outre, elles semblent également entretenir un rapport moins distant avec certaines structures comme le cinéma de quartier, la bibliothèque ou même l'académie de musique située non loin du quartier. Il ne semble donc pas possible de limiter la situation du public féminin à une situation de domination. Les réseaux de sociabilités (famille, amies, etc.) permettent ainsi de se renseigner et de s'initier à certaines pratiques culturelles. Les femmes de Bressoux-Droixhe disposent également de capacités d'organisation leur permettant d'organiser un certain nombre d'activités (sorties culturelles, pique niques, etc.).

Partie IV – Recommandations

L'objectif de ce point est d'envisager des pistes d'actions possibles qui pourraient être mises en œuvre à Bressoux – Droixhe pour favoriser la participation culturelle des habitants. Les recommandations qui suivent sont basées sur l'analyse réalisée dans le quartier et aussi sur des expériences développées dans d'autres villes.

Conformément au cahier des charges de l'étude, le rapport se concentre sur la participation culturelle au sein de Bressoux-Droixhe. Les recommandations visent donc en priorité cette partie de la ville de Liège. D'autres aspects de la participation culturelle, telle que la mobilité des habitants, leur capacité à investir d'autres quartiers dans le cadre de leurs pratiques culturelles mériteraient d'être approfondies dans des recherches futures.

Dans la logique suivie au cours du rapport, ces recommandations sont classées en deux parties. La première concerne la participation des habitants de Bressoux – Droixhe à la vie culturelle. La seconde s'intéresse plus particulièrement à la question du genre.

I – La participation des habitants de Bressoux – Droixhe

Première recommandation : Intégrer la participation culturelle dans un processus de revalorisation de Bressoux – Droixhe.

L'enquête de terrain a révélé qu'une partie de la population de Bressoux – Droixhe perçoit le quartier comme un espace en dégradation, peu propice à accueillir une vie culturelle dynamique. Le tissu associatif local et la ville de Liège mettent déjà en œuvre des initiatives pour valoriser le quartier (l'Oasis des contes, la Fête de la Soupe, la Jam session, le Carnaval, etc.). Il est important de continuer à soutenir ces initiatives et de les intégrer dans un processus général de revalorisation des zones les plus fragiles du quartier. La participation culturelle prendrait en effet tout son sens dans le cadre des opérations de renouvellement urbain de Droixhe, pour l'instant en suspens.

- Promouvoir la réalisation de **projets autour des perceptions du quartier et des aspirations des habitants en termes d'évolution**. Cela pourrait prendre la forme d'un reportage sonore ou vidéo dans lequel les habitants pourraient témoigner de leur histoire dans le quartier, des lieux qu'ils apprécient, etc.
- Organiser sur base périodique **un évènement inédit et original** qui valorise le quartier de Bressoux-Droixhe et l'ensemble de la ville de Liège.
- Développer **l'échange de bonnes pratiques** en matière d'encouragement de la participation culturelle. La ville de Liège est déjà engagée dans de telles démarches (la Charte de coopération culturelle a donné lieu à des échanges avec la ville de Lyon, déjà engagée dans ce type de projet). **On pourrait imaginer que les citoyens soient amenés à participer à ces échanges**. Des habitants de Bressoux-Droixhe pourraient ainsi occasionnellement visiter d'autres quartiers européens afin d'y observer les pratiques culturelles et d'envisager leurs adaptations aux réalités liégeoises.

Deuxième recommandation : Créer les conditions d'expériences partagées

Le quartier de Bressoux-Droixhe est vécu de différentes manières par ses habitants. Le cloisonnement des populations et l'impression de dégradation du quartier sont par exemple souvent évoqués. D'un autre côté, la plupart des habitants s'accordent sur ce que sont, selon eux, les atouts du quartier : l'esprit de village, l'entraide entre voisin, la variété des espaces publics, le nombre important de commerces, la diversité des habitants, etc. De nombreuses personnes interrogées regrettent le manque d'occasions et de lieux propices à la rencontre entre les différentes populations (entre populations d'origine différente mais aussi entre le « haut » et le « bas » de Bressoux par exemple). L'investissement des espaces fréquentés par une grande partie des habitants (espaces publics, écoles, etc.) pourrait permettre de favoriser les rencontres et la participation des différentes populations. Cela permettrait également de relativiser la distance sociale ressentie par une partie des habitants vis-à-vis de certains espaces culturels.

- Organiser l'été, sur une base régulière, **la projection de films en plein air** dans des espaces publics fréquentés (Place de la libération, Place de la résistance, Place (Bressoux haut, etc.)
- **Investir l'espace public** de manière originale et interactive (flashmob, théâtre de rue, batucada, etc.). Il est aussi possible d'imaginer des ateliers d'initiation proposés en plein air.
- Proposer une **résidence d'artiste** dans le quartier avec pour objectif la création d'une œuvre (théâtre, sculpture, clip vidéo, etc.) impliquant les habitants dans leur diversité.⁷⁴
- Proposer des **projets artistiques sur le long terme** (un an par exemple) au sein des écoles du quartier (réalisation de fresques, etc.). Les écoles semblent en effet être un lieu privilégié pour développer des expériences partagées dans la mesure où elles rassemblent une grande partie des enfants du quartier.

⁷⁴ En France, un lycée de Clichy-sous-Bois (Ile-de-France) a ainsi accueilli pendant un an un écrivain dans le but de réaliser un ouvrage avec un groupe de jeunes élèves. Le livre, aujourd'hui publié, prend la forme d'un roman prenant pour cadre le quartier dans lequel se situe le lycée. Voir : *Ce jour-là*, Des élèves du lycée Alfred Nobel avec Tanguy Viel, Nantes, joca seria, 2012.

Dans un autre domaine, la ville de Dunkerque en France a accueilli deux membres d'un groupe d'électro rock pour une « résidence de création » ayant notamment débouché sur la création d'un clip vidéo avec des jeunes de la ville. Voir : <http://4ecluses.com/Atelier-Clip-Vidéo-avec-Green>

- Promouvoir **l'organisation de portes ouvertes** dans les lieux normalement destinés à des publics spécifiques et non à la population dans son ensemble. C'est par exemple le cas des lieux de cultes.⁷⁵

Troisième recommandation : Soutenir les pratiques amateurs et communiquer sur la vie culturelle

L'enquête a permis de constater que les habitants de Bressoux-Droixhe ne sont pas toujours au fait des potentialités offertes dans le quartier au niveau culturel. La favorisation de la participation culturelle des habitants peut ainsi se baser d'une part sur une bonne information quant aux projets mis en place sur le quartier et d'autre part sur l'écoute des besoins exprimés par la population. En outre, une partie des pratiques culturelles rencontrées sur le quartier demandent des ressources. Ces dernières ne sont pas forcément financières mais concernent plutôt des espaces disponibles et équipés.

- Créer **un journal régulier d'information culturelle** qui pourrait être distribué dans toutes les boîtes du quartier. Ce journal pourrait reprendre les événements programmés mais aussi les lieux à disposition des habitants et les contacts des institutions culturelles locales.
- Proposer la **collaboration d'artistes locaux** aux événements culturels du quartier. Proposer des courts métrages tournés dans le quartier ou des sketches de comédie avant certaines séances du cinéma Le Parc. Inviter sur base régulière (une fois par mois par exemple) un musicien local à ouvrir la Jam hebdomadaire. Etc.
- Soutenir la création d'un **lieu équipé et accessible** destiné aux pratiques culturelles. Un tel lieu pourrait être conçu pour accueillir des activités diverses (studio d'enregistrement, salle de danse, salle de musique, atelier d'art plastique, etc.). Il pourrait compléter les structures existantes sur place (espace Georges Truffaut, cinéma, etc.).

⁷⁵ Il semble qu'une initiative de ce genre ait été organisée à Bressoux peu après l'enquête. En outre, ce type de porte ouverte a déjà été expérimenté dans la ville de Rhein en Allemagne où elle a donné lieu à une dynamique d'échange intense entre communauté chrétiennes et musulmanes. Voir : http://citiesofmigration.ca/good_idea/open-mosques-against-prejudice/#

II – Prendre en compte la question du genre

Première recommandation : Rendre visibles les dynamiques de genre

L'enquête a été l'occasion de constater que la question du genre n'est pas toujours prise en compte par les habitants et les acteurs culturels locaux. Les différences sexuées en termes de goûts, de pratiques, ou d'investissement de l'espace public, sont souvent considérées comme « allant de soi », relevant du « naturel. » L'identification implicite des garçons au public « jeunes » du quartier illustre ce phénomène. Lorsqu'elle émerge, la question du genre sert souvent à regretter la sous-représentation des femmes et des filles dans un certain nombre d'activités (sport, Rap, fréquentation des Maisons de Jeunes, etc.). A l'inverse, les valeurs et les rôles sociaux attribués au public masculin sont rarement interrogés.

- Offrir des **séances de sensibilisation à la question du genre** aux travailleurs et travailleuses en contact avec le public du quartier (associations, police, écoles, presse locale, etc.).
- Réfléchir aux **dimensions symboliques des inégalités de genre**. Les noms des rues, des espaces publics ou des équipements culturels et sportifs sont souvent ceux de « grands hommes. » Dans le même ordre d'idée, les exemples de réussite évoqués durant l'enquête sont majoritairement des exemples de réussite masculine (sportifs de haut niveau, hommes d'affaire, musiciens, etc.). La mise en avant de personnalités féminines peut permettre de relativiser les préjugés attachés au genre.
- Favoriser la **mixité dans les équipes d'animation et dans les structures publiques** (Maison des Jeunes, éducateurs de rue, etc.) peut aussi aider à la promotion de l'égalité hommes / femmes.
- Organiser des **visites exploratoires du quartier** où les habitants et les habitantes seraient invités à donner leurs impressions sur leur environnement et sur la façon dont ils le perçoivent (espaces jugés plaisants, espaces évités, etc.). La visite pourrait être encadrée de façon à susciter des discussions et des observations sur l'impact des dynamiques de genre dans le quartier.

Deuxième recommandation : Favoriser les situations et les lieux de coopération des publics masculins et féminins

La recherche a permis de constater les inégalités genrées d'investissement des espaces et des opportunités de participation culturelle. Ces inégalités ont une dimension matérielle (inégalité dans l'accès à l'espace public, inégalité dans la répartition des tâches domestiques, inégalité face à l'emploi, etc.). Elles ont aussi une dimension symbolique (identification d'« univers » masculins et féminins) qui tendent à orienter les hommes et les femmes vers des activités différentes, renforçant ainsi parfois les stéréotypes de genre (garçons sportifs, filles studieuses, etc.). Dans ce cadre, il semble important de soutenir à la fois des initiatives prenant en compte les inégalités matérielles entre les hommes et les femmes mais aussi des initiatives permettant de mettre en question les stéréotypes de genre en développant les expériences de coopération entre le public féminin et le public masculin.

- Prendre en compte les dynamiques de genre dans la **conception et l'accès aux espaces socio-culturels** (Ex : Maison des Jeunes). De nombreuses recherches posent ainsi le constat de l'investissement des équipements urbains comme les terrains de sport en accès libre, les skates parc ou les Maison de Jeunes par un public majoritairement masculin.⁷⁶ Cette prise en compte pourrait déboucher sur une **sensibilisation des animateurs socio-culturels** en contact avec les jeunes du quartier de façon à porter une attention supplémentaire aux rapports sociaux de genre. De même **l'aménagement de certains espaces** pourrait prendre en compte la dimension du genre.⁷⁷ Prévoir des toilettes séparées, prévoir des espaces vastes propices à différentes formes d'investissements, prévoir un éclairage adapté allégeant le sentiment d'insécurité sont quelques exemples possibles.
- Organiser des **tournois sportifs en équipes mixtes**. Certains sports comme l'Ultimate Frisbee prévoient la composition d'équipes mixtes. D'autres sports peuvent être envisagés par le biais de la mixité.⁷⁸
- Réfléchir aux **conditions d'accès des hommes et des femmes** aux différentes activités culturelles du quartier (garde des enfants, tâches domestiques, etc.).

⁷⁶ Raibaud Y., « Genre et espace du temps libre », in, *Information Géographique* n°2, 2012, pp. 40-56, p. 52.

⁷⁷ D'après les recherches menées, les exemples de prise en compte du genre en urbanisme et en architecture semblent plutôt rares. En Suisse, le projet « Archigenre » s'intéresse cependant au sujet notamment dans le cadre de la construction de crèches. Voir : <http://www.archigenre.ch/projets>

⁷⁸ En France, l'association Drop de Béton organise ainsi des rencontres de rugby mixtes dans le cadre de ses activités. Voir : http://www.drop-de-beton.fr/index.php?option=com_content&view=article&id=1&Itemid=2

- Proposer des **activités permettant de relativiser les valeurs traditionnellement attribuées aux populations masculines et féminines** : danse Hip Hop, capoeira, slam, chorale, etc. Ces activités semblent intéressantes dans la mesure où elles permettent notamment au public masculin de valoriser l'expression, la sensibilité, le goût, sans « perdre la face. »⁷⁹

⁷⁹ Ayrat S. et Raibaud Y., Les garçons, la mixité et l'animation, in, *Agora débats/jeunesses* n°51, 2009, pp. 43-58, p. 55.

Conclusions générales

I – Limites de l'étude et nouvelles pistes de recherche

L'objectif de ce rapport était de fournir un état des lieux de la participation culturelle des habitants du quartier de Bressoux-Droixhe, avec une attention portée spécifiquement sur la question du genre. Une limite majeure de l'étude réalisée vient du peu de temps qui lui était alloué. Au vu de la diversité des pratiques culturelles et des modalités de participation, tout n'a pas pu être traité de manière approfondie. Ainsi, afin d'utiliser efficacement le temps disponible, le choix a été fait de se focaliser sur le quartier de Bressoux-Droixhe. Si cela a permis d'assurer une présence importante du chercheur sur le terrain, il est évident que les pratiques culturelles des habitants ne se développent pas uniquement dans l'espace du quartier. Le centre-ville de Liège, les écoles secondaires, le cinéma de la périphérie, les Maisons de Jeunes d'autres quartiers sont également des lieux où les hommes et les femmes de Bressoux-Droixhe participent à des activités. La focalisation sur un quartier peut ainsi donner l'illusion d'une imperméabilité des différents espaces de la ville qui se révèlent en fait poreux et tend à rendre invisibles les pratiques de mobilité des habitants. Cette mobilité n'a malheureusement pas pu être approfondie dans la présente étude.

Malgré ces limites, l'enquête de terrain a été l'occasion de se pencher sur un certain nombre de points comme en témoignent la richesse et la diversité du matériau récolté. Elle ouvre aussi des perspectives de recherche pour l'avenir. Des études du même genre pourraient par exemple être réalisées dans d'autres quartiers de Liège afin d'apporter une dimension comparative à la présente étude. Des quartiers reflétant la diversité des situations sociodémographiques rencontrées dans la ville pourraient être sélectionnés. Le rôle de certaines institutions dans la participation culturelle et la production des normes de genre mériterait également d'être approfondi. Une étude pourrait par exemple cibler les établissements scolaires du secondaire ou le système scolaire en général. Enfin, il serait intéressant d'interroger la dimension du genre vis-à-vis d'autres types de participation citoyenne comme la participation à la vie associative ou la participation à la vie politique par exemple.

II - Le quartier de Bressoux-Droixhe, bref aperçu du contexte local

La recherche a permis de mettre en évidence plusieurs caractéristiques sociodémographiques de Bressoux-Droixhe. Quartier particulièrement jeunes par rapport au reste de la ville de Liège, il accueille également une plus grande proportion de population étrangère au sein de ses habitants. A cette situation démographique se superpose une situation socioéconomique précaire. La proportion d'actifs à la recherche d'emploi y est particulièrement élevée. La population de Bressoux-Droixhe, est aussi caractérisée par une faible proportion d'habitants diplômés du supérieur. Derrière ce profil général se cachent cependant de nombreuses disparités entre les différentes parties du quartier. Les quartiers situés sur les hauteurs de Bressoux, accueillant un habitat plus résidentiel, connaissent une situation socio-économique beaucoup plus favorable que le reste de Bressoux-Droixhe et souvent plus favorable que la situation moyenne de Liège. Dans le cadre de ces disparités, il est possible de remarquer que les populations étrangères sont surreprésentées dans les zones fragiles du quartier.

L'enquête de terrain a aussi été l'occasion d'observer les dynamiques sociales au sein desquelles se développe la vie culturelle du quartier. Outre le processus de précarisation de Droixhe dont la rénovation urbaine semble en suspens, un phénomène de démarcation sociale entre le « haut » et le « bas » de Bressoux a été constaté. Certains habitants des parties résidentielles de Bressoux perçoivent ainsi le reste du quartier comme un espace caractérisé par la délinquance ou les incivilités.

III - Structuration de la vie culturelle locale et modalités de participation

Le quartier de Bressoux-Droixhe accueille de nombreuses institutions actives dans le domaine culturel. Une salle de spectacle, un cinéma et une bibliothèque y sont par exemple implantés mais aussi un tissu d'associations et de services publics important. Dans ce cadre la vie culturelle du quartier est caractérisée par une diversité de ressources disponibles (ressources associatives, programmation culturelle régulière, etc.) mais aussi par de nombreuses pratiques développées par certains habitants à différents niveaux (bricolage créatif dans l'espace privé, création de spectacles de comédie, pratique de la danse hip-hop, de la peinture, réalisation de vidéos, etc.).

Malgré la réalité de cette vie culturelle, l'étude des représentations sociales montre qu'une grande partie de la population perçoit les activités et les événements du quartier de manière distante. Sur ce

point, la question culturelle entre parfois en tension avec les questions sociales qui se posent à Bressoux-Droixhe. Les difficultés matérielles rencontrées par certains habitants et leur inscription dans un quartier vécu comme inconfortable et en dégradation correspondent souvent à des discours de dévalorisation d'une vie culturelle perçue comme secondaire face aux exigences de la vie quotidienne. De plus, les espaces culturels de Bressoux-Droixhe sont régulièrement représentés comme des lieux extérieurs au quartier, en décalage avec les pratiques culturelles locales.

Le travail sur les représentations a également permis de montrer que la perception de la vie culturelle est souvent mise en lien avec les relations qu'entretiennent les populations d'origines différentes sur le quartier. La perception des relations interethniques s'insère ainsi de manière double dans les représentations de la vie culturelle de Bressoux-Droixhe. Si les habitants regrettent souvent les phénomènes de cloisonnement entre les différentes populations du quartier, ils considèrent également les pratiques culturelles comme des moyens privilégiés de valorisation de la diversité.

La recherche s'est enfin penchée sur les modalités et les facteurs de participation culturelle des habitants. Plusieurs éléments peuvent être soulignés. Le premier est l'importance de l'institution scolaire dans la fréquentation d'un certain nombre d'espaces culturels et dans l'initiation à certaines pratiques. En effet, les entretiens réalisés avec les jeunes habitants du quartier révèlent que l'école constitue souvent le cadre principal d'accès à des lieux tels que le cinéma de quartier par exemple (mais aussi les musées, etc.). Ce constat pose également la question du rapport à la culture qui est développé au sein du système scolaire dans la mesure où une partie des personnes interrogées ne semblent pas prolonger la fréquentation de tels espaces après la sortie de l'école. Un deuxième élément est le rapport distant que la population de Bressoux-Droixhe entretient avec les institutions ou les événements culturels locaux. L'enquête de terrain a ainsi été l'occasion d'observer les situations de malaise vécues par certains habitants face à des codes de participation culturelle qu'ils ne maîtrisent pas forcément. La vie culturelle du quartier n'est cependant pas toujours caractérisée par ce phénomène et l'étude a permis d'observer des situations de participation effective des habitants autour de projets dont ils se retrouvent partie prenante.

IV - Les dynamiques de genre dans la participation culturelle des habitants du quartier

Les enseignements que l'on peut tirer de l'étude de la participation culturelle des habitants de Bressoux-Droixhe dans une perspective de genre sont les suivants : Premièrement, la recherche permet de mettre en évidence les processus de catégorisation qui tendent à distinguer les publics masculin et féminin du quartier. A ce phénomène de catégorisation correspond un phénomène d'essentialisation. Aux hommes du quartier – souvent représentés à travers l'image du « jeune voyou » - sont ainsi attribués un certain nombre de traits de caractère ou de comportements sensés les caractériser tels que le goût pour la violence ou les activités physiques, la débrouillardise ou l'ambition. Les femmes au contraire sont principalement évoquées à travers un registre victimisant. Elles aussi font l'objet de discours essentialisants attribuant au public féminin des caractéristiques telles que le goût pour les activités intellectuelles, la discrétion, les moindre capacités sportives, etc.

A ces inégalités symboliques se superposent des inégalités relatives à l'investissement des espaces publics et culturels. Certains lieux, tels que la Maison des Jeunes par exemple sont principalement investis par le public masculin tandis que d'autres se caractérisent par une plus grande légitimité du public féminin (comme la bibliothèque). Dans le même ordre d'idée, les rôles sociaux de genre pèsent également sur les modalités de participation culturelle des habitants. Ils pèsent sur les femmes, dont la prise en charge de la majeure partie des tâches domestiques ou le contrôle social plus intense dont elles font l'objet peuvent intervenir comme des obstacles, mais aussi sur les hommes. L'intériorisation des valeurs traditionnellement attribuées à la population masculine (l'ambition, la combativité, etc.) oriente ainsi une partie de leurs pratiques culturelles. A l'inverse, ces valeurs, relayées notamment au sein des groupes de pairs (groupes d'ami(e)s, de camarades de classe, etc.) sont parfois vécues comme des contraintes pour les femmes comme pour les hommes qui peuvent alors élaborer des stratégies d'évitement leur permettant de s'inscrire plus ou moins temporairement dans d'autres dynamiques de genre (nouer des relations amicales garçons/filles hors du quartier par exemple).

La question du genre est souvent abordée à partir d'une réflexion sur la situation de la population féminine. Dans ce cadre, la prise en compte des inégalités entre hommes et femmes dans le quartier semble principalement se traduire par un travail sur ces dernières de façon à les faire accéder à un certain nombre de pratiques (sports, sorties culturelles, prises de parole en public, etc.). En revanche, les valeurs et des rôles attribués aux hommes sont plus rarement mis en question.

La recherche s'est aussi penchée plus précisément sur la question du sous-investissement de l'espace public et culturel par les femmes du quartier. Plusieurs enseignements ont été tirés. Premièrement, il apparaît important de nuancer le poids des traditions culturelles dans les dynamiques de genre. L'enquête a ainsi permis de constater l'aspect largement transversal de ces dynamiques. Se focaliser sur certaines populations en fonction de leur appartenance à une culture supposée risque de rendre invisibles les aspects partagés des inégalités hommes / femmes ainsi que le poids des facteurs économiques, sociaux ou politiques par exemple dans ces inégalités. Enfin, si la population féminine souffre effectivement d'inégalités dans l'accès aux espaces publics et culturels de Bressoux-Droixhe, elle développe aussi des formes de participation. Les femmes du quartier disposent ainsi de ressources et de capacités d'action et d'organisation qui doivent être prises en compte.

V – Recommandations

Plusieurs recommandations clés recouvrant plusieurs catégories d'actions ont été identifiées :

1. Intégrer la participation culturelle dans un processus de revalorisation de Bressoux–Droixhe
2. Créer les conditions d'expériences partagées
3. Soutenir les pratiques amateurs et communiquer sur la vie culturelle
4. Rendre visibles les dynamiques de genre
5. Favoriser les situations et les lieux de coopération des publics masculins et féminins

Bibliographie

Références générales

AYRAL S. et RAIBAUD Y., Les garçons, la mixité et l'animation, in, *Agora débats/jeunesses* n°51, 2009

BEAUD S. et WEBER F., Guide de l'enquête de terrain, Paris, La Découverte, 2003

BOURDIEU P., *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Editions de minuit, 1979

BOURDIEU P., *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998

CALLIER L., HANQUINET L., GUERIN M., GENARD J.-L., « Etude approfondie des pratiques et consommation culturelles de la population en Fédération Wallonie-Bruxelles », in, *Politiques culturelles Etudes* n°1, Novembre 2012

CENTRE POUR L'ÉGALITÉ DES CHANCES ET LA LUTTE CONTRE LE RACISME, *Migration, rapport annuel 2011*, Bruxelles, Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, 2012

COULANGEON P., *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris, La Découverte, 2005

DEVILLE J., « Jeunes filles « invisibles » dans les quartiers populaires », in, *Espaces et sociétés* n°128-129, 2007

DI MEO G., « Les femmes et la ville. Pour une géographie sociale du genre », in, *Annales de Géographie* n°684, 2012

FABIANI J.-L., *Après la culture légitime, Objets, publics, autorités*, Paris, L'Harmattan, 2007

FLEURY L., *Sociologie de la culture et des pratiques culturelles*, Paris, Armand Colin, 2011

GHEBAUR C., « Le non-public et la culture. Une étude de cas en banlieue », in, *Terrain* n°58, 2012

GODELIER M., « Femmes, sexe ou genre ? », in, MARUANI M., *Femmes, genre et société, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 2005

GOFFMAN E., *Les Rites d'interaction*. Paris, Editions de Minuit, 1974

GOFFMAN E., *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002

Jodelet D., « Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie », in MOSCOVICI S., *Psychologie sociale*. Paris, PUF, 1984

MARTINIELLO M., *L'Ethnicité dans les sciences sociales contemporaines*. Paris, PUF, 1995

MARUEJOULS E., « Loisir des jeunes dans le secteur public : comment éviter l'exclusion des filles », in, *Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation*, Paris, L'Harmattan, 2006

MICHELAT G., « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue Française de Sociologie* n°16, 1975

OUALI N., « Genre et migration : les enjeux contemporains en Belgique et en Europe », in, GAVRAY C., *Femmes et mobilité*, Marcinelle, Cortext, 2007

PASSERON J.-C., *Le raisonnement sociologique, l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991

POGLIA MILETI F., « Les catégories de la migration : enjeu social ou référent identitaire ? », in, *Revue suisse de sociologie*, 26, 2000

RAIBAUD Y., « Cultures urbaines : la ville au masculin ? », in, GILLET J.-C. et RAIBAUD Y., *Mixité, parité, genre dans les métiers de l'animation*, Paris, L'Harmattan, 2006

RAIBAUD Y., « Genre et espace du temps libre », in, *Information géographique* n°2, 2012

REVILLARD A. et DE VERDALLE L., « Dynamiques du genre (introduction) », in *Terrains et travaux* n°10, 2006

ROSELLI M., « La bibliothèque, un monde de femmes. Déterminations et conséquences sur la segmentation des publics jeunes dans les bibliothèques », in, *Réseaux* n°168-169, 2011

TAJFEL H., "Social Categorization, Social Identity and Social Comparison." In TAJFEL H., *Differentiation between Social Groups. Studies in social psychology of intergroup*. London, New York, San Fransisco, Academic Press, 1978

THÉBAUD F., « Sexe et genre », in, MARUANI M., *Femmes, genre et société, l'état des savoir*, Paris, La Découverte, 2005

WINANDY N., « Les logements sociaux de la cité de Droixhe, exemple probant de l'architecture moderne Liégeoise », in, *Les nouvelles du patrimoine*, Septembre 2009

Documentation sur Bressoux et Droixhe

FRANKIGNOULLE P. et STEVENS B., « A Liège, vers un nouveau Droixhe », in, *Les cahiers de l'urbanisme* n°39, Juin 2002

FRANKIGNOULLE P., « Dossier en souffrance », in, *A+* n°181, mai 2003

VARETTO H., *Problèmes d'animation socio-culturelle au niveau d'un grand ensemble, quartier de la ville de Liège*, Mémoire pour l'obtention du grade de licencié en Sciences Sociales, Faculté de Droit, Université de Liège, 1966

Charte de coopération culturelle. Une autre manière de penser la culture, Publication de la Ville de Liège, 2012

Annexes

Annexe 1 : Observations

	Identification	Quartier/lieu	Nb de personnes	Date
1	Première visite dans le quartier	-		18/05/2012
2	Braderie	Bressoux, rue du Moulin	-	02/06/2012
3	Atelier sur l'intervention culturelle	Centre-Ville de Liège	19	06/06/2012
4	Jam session	Droixhe	~100	13/06/2012
5	Jam session	Droixhe	~170	20/06/2012
6	Un concert pour les classes du quartier	Espace Georges Truffaut	~100	22/06/2012
7	Inauguration d'une asbl Congolaise	Espace Georges Truffaut	~50	23/06/2012
8	Prise de contact à la Maison des Jeunes	Maison des Jeunes	6	04/07/2012
9	Un cours de Break Dance	Ecole Bressoux-Piron	~15	11/07/2012
10	Discussion à l'asbl la Bobine	Droixhe	1	21/08/2012
11	Visite guidée pour les journées du Patrimoine	Coronmeuse et Droixhe	10	22/08/2012
12	Observation d'un cours de Boxe	Droixhe	14	29/08/2012
13	Sortie au Parc Astrid avec un groupe de la Maison des Jeunes	Parc Astrid	6	05/09/2012
14	Début de Jam session	Espace Georges Truffaut	~20	05/09/2012
15	Participation au tournage d'un clip de Rap	Droixhe	8	05/09/2012
16	Discussion informelle sur les jardins ouvriers de Bressoux haut	Bressoux	1	10/09/2012
17	Observation d'un « incident » au cinéma le Parc	Droixhe	5	19/09/2012
18	Prise de contact dans une asbl Kurde	Bressoux	~10	25/09/2012

19	Observation d'un festival de contes	Bressoux	-	05/10/2012
20	Observation d'un festival de contes	Bressoux	-	06/10/2012
21	Observation d'un festival de musique	Espace Georges Truffaut	~100	06/10/2012
22	Une conférence sur l'émancipation des femmes	Bibliothèque	20	11/10/2012
23	Jam session	Espace Georges Truffaut	~100	17/10/2012
24	Discussion avec des habitants Place de la Libération	Droixhe	5	22/10/2012
25	Atelier Comédie	Espace Georges Truffaut	5	25/10/2012
26	Discussion informelle avec une commerçante dans sa boutique	Bressoux		05/11/2012
27	Réunion de l'asbl des Coins de Terre	Bressoux	10	06/11/2012
28	Discussion informelle avec un habitant	Bressoux	1	06/11/2012
29	Discussion avec une animatrice de l'article 27	Maison Carrefour	1	07/11/2012
30	Discussion informelle avec un habitant	Bressoux haut	1	07/11/2012
31	Visite à l'asbl Yézidi	Bressoux	4	07/11/2012
32	Rencontre avec un groupe de femmes inscrites à un atelier de sport	Ecole de Droixhe	~10	19/11/2012
33	Discussion informelle avec une commerçante et une cliente	Bressoux	2	28/11/2012

Annexe 2 : Entretien

	nom	identification	Sexe	âge	Nationalité et/ou origine	Relation avec le quartier	Dates entretien
1	E1	Habitant, membre du conseil de quartier	H	~45	Belge	Habite Bressoux, membre du conseil de quartier	14/06/2012
2	E2	Travailleur associatif	H	~45	?	En relation avec les associations du quartier	22/06/2012
3	E3	Bibliothèque de Droixhe	F	~35	Belge	Travaille à Droixhe	03/07/2012
4	E4	Bibliothèque de Droixhe	F	~35	Belge	Travaille à Droixhe	03/07/2012
5	E5	Bibliothèque de Droixhe	H	~30	Belge	Travaille à Droixhe	03/07/2012
6	E6	Habitant	H	~18	Belge-Marocain	Habite Bressoux	04/07/2012
7	E7	Habitant	H	45	Belge-Marocain	Habite Droixhe	05/07/2012
8	E8	Habitante	F	~20	Française	Habite Droixhe	05/07/2012
9	E9	Travailleuse associative	F	~35	Belge	Travaille à Droixhe	06/07/2012
10	E10	Chargé de projet culturel	F	~45	Belge	A travaillé à Droixhe	10/07/2012
11	E11	Habitant, danseur Hip hop	H	~25	Belge- Algérien	Habite à Bressoux	13/07/2012
12	E12	Habitant, Breaker	H	~35	Belge- Italien	Habite à Bressoux	13/07/2012
13	E13	Acteur associatif	H	~45	Marocain	Acteur associatif à Bressoux	22/08/2012
14	E14	Imam	H	~35	?	Travail à Bressoux	22/08/2012
15	E15	Habitant, membre de l'association des locataires de Droixhe	H	~50	Belge	Habite à Droixhe	23/08/2012
16	E16	Habitante, membre de l'association des locataires de Droixhe	F	~55	Belge	Habite à Droixhe	23/08/2012
17	E17	Habitante, membre de l'association des locataires de Droixhe	F	~35	Congolaise	Habite à Droixhe	31/08/2012
18	E18	Habitant	H	~18	Bulgare	Habite à Droixhe	04/09/2012
19	E19	Habitante, membre du comité de quartier de Bressoux Haut	F	~60	Belge	Habite à Bressoux	10/09/2012
20	E20	Habitant, manager d'un artiste de Rap	H	~25	Belge- Marocain	Habite à Bressoux	11/09/2012

21	E21	Actrice associative	F	~50	Congolaise	Investie dans une asbl de Droixhe	12/09/2012
22	E22	Doyen de la paroisse	H	~45	Belge	Travaille à Bressoux	13/09/2012
23	E23	Habitante	F	~40	Belge	Habite à Bressoux	19/09/2012
24	E24	sur la participation lle	F	~50	Belge	Travaille à Bressoux	24/09/2012
25	E25	Ex-habitante	F	~35	Belge	A habité à Bressoux	24/09/2012
26	E26	Animatrice sportive	F	~40	Belge- Togolaise	Travaille à Bressoux-Droixhe	25/09/2012
27	E27	Travailleur associatif	H	~30	Français	Travaille à Droixhe	26/09/2012
28	E28	Habitant, acteur associatif	H	~30	Turc	Habite à Droixhe	27/09/2012
29	E29	Médiatrice	F	~30	Belge- Turque	Travaille à Bressoux	02/10/2012
30	E30	Médiatrice	F	~30	Belge- Turque	Travaille à Bressoux	02/10/2012
31	E31	Educateur de rue, ex-habitant	H	32	Belge- Marocain	Travaille à Bressoux Droixhe, a habité Bressoux	03/10/2012
32	E32	Ecole Notre Dame du Rosaire	F	~40	Belge	Travaille à Bressoux	04/10/2012
33	E33	Ecole Notre Dame du Rosaire	F	~35 ans	Belge	Travaille a Bressoux, a habité Bressoux	04/10/2012
34	E34	Participante à des cours de sport	F	~40 ans	Marocaine	Fréquente des activités à Droixhe	05/10/2012
35	E35	Actrice associative	F	~25 ans	Turque (Kurde)	Engagement associatif à Bressoux	08/10/2012
36	E36	Concierge	H	~40 ans	Belge	Travaille et habite à Droixhe	08/10/2012
37	E37	Travailleur associatif	H	~45 ans	Belge	Travaille à Bressoux	09/10/2012
38	E38	Travailleur associatif	H	~40 ans	?	Travaille à Droixhe	09/10/2012
39	E39	Travailleur associatif	H	~25 ans	Belge	Travaille à Droixhe	09/10/2012
40	E40	Travailleuse associative	F	~35 ans	Belge	Travaille à Droixhe	09/10/2012
41	E41	Animateur sportif	H	~30 ans	?	Travaille à Droixhe	09/10/2012
42	E42	Travailleuse associative	F	~20 ans	?	Travaille à Droixhe	09/10/2012
43	E43	Travailleuse associative	F	~50 ans	Belge	Travaille à Droixhe	09/10/2012
44	E44	Travailleuse associative	F	~45 ans	?	Travaille à Droixhe	09/10/2012
45	E45	Acteur associatif	H	~35 ans	?	Engagement associatif à Bressoux	09/10/2012
46	E46	Actrice associative	F	~35 ans	Belge	Engagement associatif à Bressoux	09/10/2012

47	E47	Habitant, chanteur	H	~25 ans	Italien	Habite et travaille à Droixhe	16/10/2012
48	E48	Habitante	F	21 ans (?)	Belge	Habite Droixhe	17/10/2012
49	E49	Ex habitant	H	~25 ans	Belge- marocain	A habité à Bressoux	17/10/2012
50	E50	Régisseur	H	~25 ans	Argentin	Travaille à Droixhe	22/10/2012
51	E51	Animatrice	F	~30 ans	Turque	Travaille et habite à Droixhe	22/10/2012
52	E52	Habitante	F	~35 ans	Turque	Habite à Droixhe	22/10/2012
53	E53	Habitante	F	~30 ans	Turque	Habite à Droixhe	22/10/2012
54	E54	Habitant	H	~45 ans	Bosnien	Habite à Droixhe	22/10/2012
55	E55	Habitant	H	~50 ans	Congolais	Habite Bressoux	24/10/2012
56	E56	Nouvel Habitant	H	~25 ans	Belge- Marocain	Habite Bressoux	25/10/2012
57	E57	Habitante, actrice associative	F	~35 ans	Belge	Habite Bressoux	01/11/2012
58	E58	Habitant, comédien	H	33 ans	Belge- Marocain	Habite Bressoux	01/11/2012
59	E59	Habitante	F	?	Turque	Habite Bressoux	05/11/2012
60	E60	Participante à des activités associatives	F	?	Turque	Participe à des activités à Bressoux	05/11/2012
61	E61	Habitante	F	?	Turque	Habite Bressoux	05/11/2012
62	E62	Habitante	F	?	Marocaine	Habite Bressoux	05/11/2012
63	E63	Habitante	F	?	Turque	Habite Bressoux	05/11/2012
64	E64	Habitante	F	~30 ans	Marocaine	Habite Bressoux	05/11/2012
65	E65	Habitante	F	?	Turque	Habite Droixhe	05/11/2012
66	E66	Commerçante, habitante	F	43 ans	Marocaine	Habite et travaille à Bressoux	05/11/2012
67	E67	Animatrice	F	~35 ans	Belge	En relation avec les asbl de Bressoux-Droixhe	07/11/2012
68	E68	Habitante	F	15 ans	Belge- Marocaine	Habite Bressoux	08/11/2012
69	E69	Habitant	H	20 ans	Marocain	Habite Bressoux	10/11/2012
70	E70	Travailleur social	H	~30 ans	Belge	Travaille à Bressoux	14/11/2012
71	E71	Commerçante, habitante	F	~65 ans	Belge	Travaille et habite à Bressoux	28/11/2012

Annexe 3 : Focus Group

Séance du 15 novembre 2012 : Les opérateurs socioculturels de Bressoux-Droixhe

16 personnes invitées / 7 personnes présentes / 3 chercheurs

Participants	Age	Statut	Quartier de référence
P1	~40	Animateur jeunesse	Droixhe
P2	~35	Travailleuse à la bibliothèque	Droixhe
P3	~35	Animatrice à la ville de Liège	Travaille en lien avec Bressoux-Droixhe
P4	~45	Chargée de projets culturels associatifs	A travaillé à Bressoux-Droixhe
P5	~25	Régisseur	Droixhe
P6	~50	Directrice d'école	Bressoux
P7	~35	Acteur associatif	Bressoux

Séance du 22 novembre 2012 : Les habitants de Bressoux-Droixhe

14 personnes invitées / 7 personnes présentes / 3 chercheurs

Participants	Age	Statut	Quartier
P1	~50	Habitant d'origine congolaise	Bressoux
P2	~55	Habitant d'origine belge	Droixhe
P3	32	Ancien habitant d'origine marocaine	A habité Bressoux
P4	~50	Habitant d'origine italienne	Bressoux
P5	~55	Habitant d'origine turque	Bressoux
P6	~80	Habitant d'origine belge	Bressoux
P7	~35	Ancien habitant d'origine marocaine	Bressoux

Séance du 29 novembre 2012 : Les habitantes de Bressoux-Droixhe

17 personnes invitées / 4 personnes présentes, dont un homme amené par une participante / 2 chercheurs

Participants	Age	Statut	Quartier
P1	~70	Habitante d'origine Belge, Commerçante	Bressoux
P2	~65	Habitante d'origine Belge	Bressoux
P3	~40	Habitante d'origine Belge	Bressoux
P4	~40	Habitant d'origine Yougoslave	Droixhe